

L'Exécuteur [290]

– A tombeau ouvert

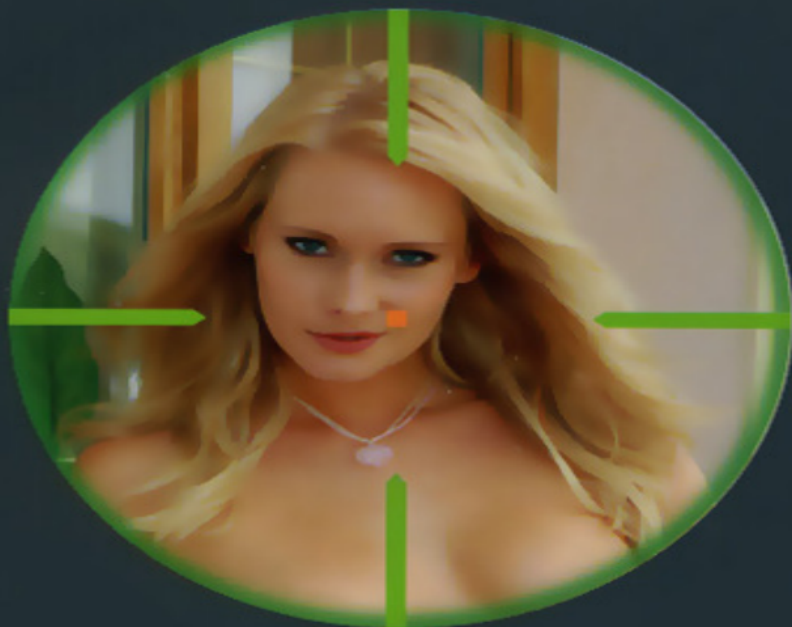
Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



**À TOMBEAU
OUVERT**

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

PROLOGUE

Québec 2009

— Action, les gars ! Tous à l'armurerie et bonne chance !

Les membres de l'équipe d'intervention de la brigade spéciale de la police du Québec se levèrent comme un seul homme dans un fracas de chaises et de tables raclant le sol, puis ils gagnèrent le couloir, tout en échangeant des plaisanteries pour se rassurer.

Ils savaient ce qu'ils avaient à faire. L'opération SharQc, Stratégie Hells Angels rayon Québec, était en route. Aidés par des unités de la police montée, la police du Québec allait sonner le glas de la présence des Hells Angels sur son terrain.

A l'armurerie, les hommes se succédaient devant les grilles, montraient leurs badges au responsable et se voyaient distribuer un fusil à pompe, un Glock et trois grenades défensives chacun. On entendait résonner le bruit rassurant des armes, comme ils glissaient une balle dans le canon de leurs calibres 12.

Ils sortirent dans la cour du commissariat et montèrent dans les véhicules blindés peints en bleu. Dans le ciel, ils virent les hélicoptères qui accompagnaient le convoi.

En ce 16 avril, trois années d'enquête arrivaient à leur conclusion, les diverses forces de police canadiennes, la sécurité du Québec, la gendarmerie Royale du Canada et la police montée unissaient leurs forces pour porter un coup mortel aux Hells Angels qui, trop longtemps, avaient fait régner la terreur sur la Belle Province. Mille deux cents policiers participaient à l'opération, dix-huit corps nationaux et dix-sept escouades régionales convergeaient vers les cinq repaires de ce club de motards mis hors la loi depuis maintenant trois ans comme tous les clubs mafieux.

L'agent James McMurray de la brigade d'intervention de la police montée attendait ce moment depuis des années. Il avait vu les Hells Angels débarquer dans son village, piller, tuer, violer, sans pitié, sans la moindre humanité. Deux ans plus tard, son frère rejoignait leurs rangs, et se pliait à toutes les humiliations pour devenir un membre à part entière. Il avait fini abattu sous les balles d'un gang adverse.

Depuis des années, les Hells contrôlaient le trafic de stupéfiants, la prostitution, le racket au Québec, ils avaient obtenu une sorte de paix des braves avec la mafia italienne. Mais pas avec les autres clubs.

Maintenant, casqué, protégé par un gilet pare-balles, McMurray attendait sa revanche, entouré de ses camarades, en serrant les dents. Il se dirigeait vers Trois Rivières, à bord d'un Humvee de la Gendarmerie Royale.

Par les fenêtres étroites du véhicule, il voyait le long convoi de policiers. Dans quelques minutes à peine, il aurait le plaisir de passer les menottes à des gangsters sans scrupules.

A l'intérieur de leur club, les motards ne pouvaient pas entendre les hélicoptères qui tournoyaient dans le ciel, une musique assourdissante rugissait entre les quatre murs, tandis que deux jeunes femmes en bikini se déhanchaient sur le bar. Les hors-la-loi riaient, hurlaient, en buvant de la bière et en absorbant de vastes quantités de cocaïne, on en voyait des cônes disposés sur les tables ici et là. Plusieurs Hells s'étaient écroulés sur le sol, abrutis de drogue et d'alcool. Il faisait sombre dans cette baraque malodorante, mais la fête battait son plein.

A l'extérieur, quelques motards montaient la garde devant des dizaines de grosses cylindrées, des Harley Davidson pour plupart et une ou deux Indians. Ils ne comprirent pas immédiatement ce qui se passait, quand ils virent les premières voitures de police débarquer. Deux hélicoptères survolèrent le local, bientôt suivis de quatre autres.

Les cinq voyous, vêtus de leurs blousons en cuir couverts de badges, échangèrent des regards inquiets en fronçant les sourcils. Ils n'arrivaient pas à imaginer un seul instant que cette armada venait pour eux.

Trois Humvee s'arrêtèrent devant le club. Les portes latérales s'ouvrirent et des groupes de policiers surentraînés surgirent l'arme à la main. Les motards restèrent interdits, ils venaient d'être mis en joue. Après quelques secondes de stupéfaction, l'un d'entre eux fit mine de se tourner vers la porte du club pour aller prévenir ses acolytes; une balle dans le genou l'en empêcha. Il se plia en deux, poussa un cri de douleur et tomba à terre. Un deuxième, comme réveillé par le bruit de la détonation, plongea la main sous son cuir pour s'emparer d'un pistolet : trois balles de 12 l'atteignirent en pleine poitrine, le transformant en une fontaine de sang. Il virevolta avant de s'écrouler dans la poussière.

A l'intérieur, personne ne pouvait entendre ce fracas, les notes de hard rock et les hurlements des voyous couvraient tout. A peine s'ils perçurent la voix qui s'échappait du haut-parleur sur le toit d'un des Humvee.

— Police ! Vous êtes cernés. Rendez-vous et sortez les mains en l'air, sinon, nous allons donner l'assaut.

McMurray accompagna ses collègues près de la porte. Il était le deuxième, juste derrière le policier qui tenait le bélier. Tous se tournaient vers l'officier supérieur à côté du véhicule blindé, qui parlait dans la radio reliée au haut-parleur.

— Je vais compter jusqu'à dix, dit ce dernier. Après, ce sera trop

tard. Un... deux... trois...

A l'intérieur, un des Hells Angels tendit l'oreille.

Il se tourna vers un de ses acolytes avachi sur un canapé défoncé.

— Hé, les gars, vous n'entendez pas quelque chose de bizarre.

L'autre s'esclaffa.

— Ça y est, il nous refait sa parano. Prends plutôt une autre ligne de coke, ça ira mieux.

Il avait à peine fini sa phrase que la porte du club était défoncée, trois membres de S.W.A.T. canadiens se tenaient dans l'embrasure, ils pointaient devant eux des pistolets-mitrailleurs, et criaient à pleins poumons :

— Police ! Police ! Personne ne bouge !

Une demi-seconde de stupeur. Puis la panique s'empara des Hells Angels. Des cris, des menaces, des jurons résonnèrent dans toute la pièce. Une chaise en bois vola vers les policiers, suivie de deux détonations. Des motards essayaient de résister. Les policiers hésitaient à tirer dans le tas. McMurray vit un collègue, juste à côté de lui, prendre une balle dans la main droite; il lâcha son arme, il n'y avait plus qu'une bouillie rouge à la place de ses doigts.

McMurray riposta.

Le gros Hells au crâne rasé qui faisait office de barman reçut une balle en plein milieu du front. Il ouvrit la bouche, aucun son n'en sortit, puis il s'écroula et disparut derrière son bar.

Les policiers entendirent tout d'un coup des bris de verre, quelques hommes essayaient de s'échapper par une fenêtre après avoir fait voler les vitres en éclats en jetant une chaise à travers. Ils se disputaient pour savoir qui passerait le premier comme des rats quittant un navire. Ils ignoraient évidemment que toute la maison était encerclée et que des policiers d'élite attendaient de les cueillir à l'extérieur.

Un des Hells Angels saisit une des jeunes stripteaseuses qui dansaient un peu plus tôt sur le bar, il lui passa un bras autour du cou pour en faire un bouclier humain. Un des tireurs d'élite de la police fit éclater la tête du Hells Angels, une pluie de sang tomba sur les cheveux et les épaules de la danseuse qui s'en sortit indemne et partit en courant se réfugier auprès des policiers.

McMurray visa les enceintes accrochées au mur, il tira deux fois, la sono se désintégra, après un dernier sifflement aigu. Les assiégés entendirent alors distinctement le haut-parleur et la voix de l'officier qui ordonnait :

— Rendez-vous, vous êtes cernés. Sortez les mains sur la tête.

Pour faire bonne mesure, des policiers tirèrent vers le plafond. Des plaques de plâtre tombèrent au sol et sur la tête des Hells Angels encore agglutinés à l'intérieur de la pièce.

Finalement, ceux-ci s'avouèrent vaincus, ils levèrent les mains, à l'instant où d'autres policiers investissaient le local. Ils sortirent en une longue procession, tête basse.

Une fois à l'extérieur, les policiers les prirent en charge, ils leur passèrent les menottes et les entassèrent dans les fourgons qui attendaient.

Dans toute la province, le même genre d'assaut s'était répété. Techniquement, les Hells Angels du Québec n'existaient plus.

A l'issue de l'opération, la police avait procédé à cent vingt-neuf arrestations, cent cinquante-huit perquisitions, on avait saisi pour plus d'un million de dollars de stupéfiants, des dizaines de kilos de cocaïne, marijuana et haschich, des milliers de comprimés de drogue chimique, et cinq millions de dollars en liquide.

Toutefois, vingt-neuf suspects étaient encore recherchés, dont vingt-cinq étaient des membres à part entière des Hells Angels et quatre, de simples relations du groupe.

La police, qui elle-même avait bénéficié de l'aide d'enquêteurs infiltrés et de mouchards, soupçonnait que ces vingt-neuf hommes avaient été prévenus du déclenchement de l'opération SharQc.

CHAPITRE PREMIER

Octobre 2011

Un rugissement de grosses cylindrées se fit entendre à l'extérieur d'un garage isolé sur une route désertique de l'Arizona, à une centaine de kilomètres de Tucson.

Jack Kerr se releva lentement, abandonnant la réparation qu'il était en train de faire sur une voiture de collection. Il s'essuya machinalement les mains au torchon qui pendait à sa ceinture. Il y avait souvent des motards dans le coin, mais Jack Kerr eut l'intuition que ça se passerait mal avec ceux-là.

A quelques mètres de la pompe à essence, son ouvrier, Juan Lopez était allongé sous une Lexus, sur la tablette roulante, et changeait une rotule de direction. Il tourna la tête : quatre paires de Santiags approchaient. Un des motards se détacha du groupe et tendit la main vers la manivelle du cric.

Malgré la peur, Jack Kerr s'était mis à la fenêtre. Il vit le motard à côté du cric qui tournait la manivelle violemment. La voiture écrasa Juan Lopez de tout son poids. La masse de métal lui broya le visage, étouffant ses cris.

Jack Kerr battit en retraite immédiatement, il voulait prévenir sa femme et sa fille de se cacher ou de prendre la Jeep et de s'enfuir le plus vite possible pendant qu'il retarderait les quatre hommes en blousons de cuir noir.

— Emma ! Emma ! cria-t-il. Kelly ! Kelly !

Il entendit alors le tintement de la sonnette et la porte vitrée du garage s'ouvrit. Trois motards entrèrent. Sur leurs cuirs, on pouvait lire : « Nomades » et en dessous « Arizona ». En noir sur blanc.

— Bonjour, Jack, dit le plus petit d'entre eux.

Jack Kerr approcha subrepticement la main d'une clef à molette.

— Tu ne nous dis pas bonjour, Jack ?

— Bonjour.

Le petit motard, sec et nerveux, aux cheveux longs filasse, avec une moustache en croc, lui adressa un sourire menaçant.

— Tu vois que tu peux être poli quand tu veux. Tu sais pourquoi nous sommes là ? Nous sommes là pour te protéger, Jack, ajouta-t-il comme s'il s'adressait à un enfant attardé. Alors repose cette clef à molette. Parce que nous, nous avons des crans d'arrêt, des poings américains et moi-même, vois-tu, je suis équipé d'un 48. Special.

Il baissa la fermeture Eclair de son cuir et en écarta un des pans pour faire voir : la crosse de son pistolet enfoncé dans sa ceinture.

Abattu, le mécano reposa la clef à molette sur son établi et, avec

un soupir de résignation, répondit :

— Je n'ai pas votre argent, je l'ai déjà dit à Killer. Les affaires ne tournent pas très bien et... Le mois prochain, c'est promis.

— Ça fait trois mois que tu nous répètes ça, tu ne pourras pas prétendre qu'on ne t'a pas prévenu.

Jack Kerr entendit alors un cri. Une voix de femme. La voix de sa femme.

Le quatrième motard avait contourné le garage, et l'avait rattrapée alors qu'elle sortait par-derrière et se dirigeait vers le pick-up pour prendre la fuite.

Le motard lui avait fait une clef de bras et la poussait devant lui.

C'était une belle femme d'une trentaine d'années, aux longs cheveux auburn qui tombaient en boucles sur ses épaules.

— Emma ! cria Jack Kerr. Je vous en supplie, lâchez-la. Je...

— Ta gueule, Jack ! répondit le petit teigneux.

Puis il fit un pas vers le garagiste et lui assena un violent coup de poing sur la lèvre. Jack Kerr tomba en arrière, entraînant dans sa chute son banc à outils. Puis il reçut un coup de pied dans les côtes qui lui coupa le souffle.

Le Nomade qui tenait sa femme la poussa contre l'établi et arracha sa chemise. Elle se retrouva en soutien-gorge. Puis, il releva sa jupe au-dessus de ses reins et déchira sa culotte.

— Pas ça ! Pas ça ! Je vous en supplie ! implora Jack Kerr.

Les motards s'étaient mis à rire. Le gros qui retenait Emma défit sa ceinture sous les encouragements de ses complices.

La jeune femme pleurait en silence. Elle serrait les dents. Elle entendit la voix de son mari qui suppliait les malfrats, puis ses cris de douleur comme ils se mettaient à deux pour le tabasser.

— Après ta femme, ce sera ta fille, fit le petit teigneux.

Jack Kerr s'était mis à pleurer lui aussi.

Quand, tout d'un coup, un rugissement retentit derrière eux. Comme si un fauve de métal venait de s'exprimer. Ils se retournèrent tous et virent un inconnu à la silhouette athlétique, vêtu de noir, qui venait de tirer en l'air avec un Desert Eagle. L'homme fit un pas en avant en brandissant son arme devant lui. Dans l'autre main, il tenait un Beretta 93-R.

Mack Bolan remarqua immédiatement que les motards étaient impressionnés par sa puissance de feu. Ils avaient eu un mouvement de recul.

— Lâche cette femme, ordonna le Guerrier au gros.

L'autre refusa ; il la tenait contre lui en serrant ses cheveux dans son poing.

— Viens la chercher, dit-il.

Et il sortit un cran d'arrêt qu'il posa contre la gorge d'Emma.

L'Exécuteur n'hésita pas une fraction de seconde. Le petit chef approcha la main de la crosse de son 48. Special. Un sourire se dessina lentement sur ses lèvres. Il pensait avoir repris le dessus.

Mais celui qui retenait Emma Kerr en otage poussa soudain un cri de douleur comme un aboiement d'hyène.

Le garagiste avait trouvé la force de se relever alors que tous étaient tournés vers l'Exécuteur et avait assené un coup de marteau monumental derrière le crâne rasé du gros pour venir au secours de sa femme.

Tout s'enchaîna alors à une vitesse fulgurante.

Le blessé relâcha son emprise. Très peu, mais c'était assez pour que la jeune femme se dégage. Bolan se tourna alors vers le petit teigneux armé du 48. Special. L'Exécuteur appuya sur la détente du Beretta 93-R. La première balle fracassa le poignet du Nomade avant de lui entrer dans le ventre. Le voyou se plia en deux, lâcha son arme et tomba, tandis que le sang coulait de sa blessure à l'estomac.

Le gros rasé qui avait été frappé par Kerr porta sa main à sa nuque, elle était rouge. Mais il avait repris ses esprits. Il hurla en serrant les dents comme un chien enragé, puis il essaya de nouveau d'agripper la jeune femme qui s'éloignait. Elle saisit un bidon d'huile de moteur ouvert sur l'établi et le lui lança à la figure. Le liquide épais et visqueux éclaboussa le visage du pourri, lui entra dans les yeux en le brûlant et en l'aveuglant. Mais il continua à avancer, comme un éléphant blessé, les bras tendus en avant, ivre de rage. On sentait qu'il était d'une force herculéenne encore décuplée par la douleur et la haine. Alors qu'il se jetait sur Bolan pour l'étrangler, celui-ci l'arrêta d'une balle entre les deux yeux. Un petit point rouge apparut au milieu du front couvert d'huile jaunâtre, puis plus rien. Le violeur retomba comme une masse. Il était mort.

Les deux autres Nomades n'avaient toujours pas réagi. Soudain, l'un d'eux, un barbu d'une cinquantaine d'années, se précipita vers sa moto. Une balle de Beretta derrière le genou mit fin à sa course. Il tournoya sur lui-même comme une toupie avant de s'effondrer.

Le dernier leva les bras en l'air.

— C'est bon, je me rends, fit-il. Je me rends.

— Tourne-toi contre le mur, ordonna l'Exécuteur. Pas de geste brusque.

Le motard fit mine de tourner les talons, mais au moment où il transférait son poids d'une jambe sur l'autre, il virevolta à la vitesse de l'éclair et un poignard de lancer sortit de sa manche, fendant l'air vers le visage de l'Exécuteur. Celui-ci avait vu l'éclat du métal, et, dans un réflexe félin, il bondit sur le côté tout en lâchant une rafale de trois balles.

La première atteignit le motard à l'épaule, la deuxième lui troua la

gorge et la troisième se perdit dans le mur du garage. Le sang bouillonnait sous sa barbe. Il était en train de s'étouffer.

Bolan roula sur son épaule droite et se redressa. Il se retrouva en trépied et balaya l'espace devant lui avec le canon de ses deux pistolets.

Un silence inquiétant s'abattit sur le garage. Personne n'osait bouger. Puis, tout d'un coup, le Guerrier perçut un halètement suivi d'un bruit de tissu frottant le sol.

C'était le blessé qui rampait vers la sortie, celui qui avait reçu une balle derrière le genou. Il mordait son cuir et suait abondamment, mais il essayait de s'éclipser discrètement.

Jack Kerr lança un regard vers sa femme. Elle essuyait ses larmes d'un revers de la main. Alors, le mécano saisit la clef à molette dont il avait dû se défaire un peu plus tôt. Il regarda l'homme à terre puis leva son bras et l'abattit de toutes ses forces sur son crâne. Une fois, deux fois, il était comme pris de folie.

Bolan détourna les yeux dans un premier temps. Il ne pouvait que comprendre la rage meurtrière de cet homme.

Jack Kerr se releva, à bout de souffle, le visage éclaboussé de sang et lança un regard halluciné vers l'Exécuteur.

— Qui êtes-vous ? demanda Kerr. Vous nous avez sauvés.

— Je passais par hasard, mentit l'Exécuteur, qui traquait les motards depuis deux jours, mais qui avait dû intervenir plus tôt que prévu. Ne vous inquiétez pas de moi, ajouta-t-il, votre ouvrier, là dehors, a besoin de secours médical. Et vous aussi, vous êtes mal en point.

Bolan se dirigea vers la porte, il enjamba le cadavre du gros motard chauve et sortit sans se retourner. Il alla vers le cric, souleva la voiture sous laquelle l'apprenti de Kerr gémissait encore.

Puis il se mit au volant de son 4x4 Mitsubishi. Il démarra et s'éloigna vers le sud. Le soleil brûlant de l'Arizona n'allait pas tarder à passer derrière les montagnes.

Le Guerrier sortait de la salle de bains de la chambre du motel où il était descendu sur la route 18, un peu au nord de la frontière mexicaine et de Nogales, quand le téléphone sur la table de nuit sonna.

Bolan sourit. Seul un homme pouvait l'appeler sur ce récepteur, un homme qu'il admirait et qui lui avait souvent été d'une aide précieuse, dans les moments les plus difficiles : Hal Brognola, le numéro Un du Justice Departement.

Bolan décrocha.

— Quoi de neuf, Hal ?

— Quoi de neuf, Striker ? J'ai appris que la famille d'un garagiste

en Arizona avait été sauvée par un inconnu alors qu'ils étaient en train de se faire racketter et agresser violemment par une bande de motards.

— Vraiment ?

— Vraiment. Et comme je sais que tu es en Arizona, je n'ai pas résisté à la tentation de te passer un petit coup de fil.

— Je reconnais bien là ta sollicitude, Hal.

— Et pour cesser de tourner autour du pot, j'ai tout de suite reconnu ta patte.

Bolan ne répondit pas. C'était une sorte d'aveu.

— Je voulais seulement te mettre ne garde, Striker.

— J'écoute.

— Il y a parmi ces clubs de motards inspirés des Hells Angels des flics infiltrés. Le fondateur historique des Hells, Sonny Barger, s'était vanté que son organisation ne pourrait jamais être infiltrée. Il s'est trompé lourdement. Et d'autres clubs ont pu également se laisser prendre.

— Je comprends ce que tu veux me dire, Hal.

— Si jamais tu devais te trouver confronté à un des membres de ces clubs, fais attention à ne pas te tromper. Tu as entendu parler de l'opération SharQc, Mack ?

— Au Québec, en 2009, le démantèlement des Hells Angels québécois ?

— Exact.

— Je me souviens même que vingt-neuf d'entre eux se sont échappés et qu'ils courent toujours.

— Exact encore une fois. Or nous avons appris par l'A.T.F., l'agence fédérale chargée des délits concernant l'alcool, le tabac et les armes à feu, qu'ils sont en train d'essayer de s'implanter de nouveau au Québec sous un autre nom en profitant de l'aide d'autres clubs de motards, bien établis dans le sud-ouest des Etats-Unis.

— Quel est ce nouveau nom ? demanda Bolan.

— Les Nomades de l'Enfer. Mais le plus souvent on les appelle simplement les Nomades.

— Ça correspond à ce que j'ai pu voir, fit l'Exécuteur, les motards qui ont attaqué cette famille portaient des badges à ce nom.

— Mais nous soupçonnons ces Nomades d'être en fait une congrégation de plusieurs autres clubs, ayant divers noms, les Orphelins de Lucifer, les Mercenaires de Satan, Les Vagos, etc.

— Je vois. Comment a-t-on obtenu ces informations ?

— Grâce à un agent infiltré de l'A.T.F., justement, Johnny Saintly. Je t'envoie deux photos de lui par mail, la première en agent de l'A.T.F., la deuxième en Nomade de l'Enfer.

Grâce à Herman « Gadgets » Schwarz, l'appareil de Bolan lui

permettait de recevoir des mails contenant des documents graphiques, tout en continuant une conversation parfaitement sécurisée avec le numéro Un, aussi patron, mais secret celui-là, du Black Warriors Ranch.

Bolan ouvrit le mail immédiatement et téléchargea les photos sur l'écran.

Le contraste était saisissant. Sur la première photo on voyait un jeune homme au visage énergique avec une coupe en brosse, il portait un treillis, et posait avec un collègue devant un hélicoptère de la police, un MI6 à la main. Sur la deuxième, on était confronté à un voyou hirsute avec une casquette de base-ball sur la tête, des cheveux longs et gras, une barbe filasse et une veste en cuir aux manches coupées qui laissaient voir des bras tatoués.

— Remarquable transformation, commenta Bolan.

— Ce qui joue en notre faveur, c'est que ces gangs se vouent une haine féroce. C'est le cas des Hells et des Mongols. Ces derniers sont moins nombreux mais encore plus cruels et plus violents, si on peut imaginer ça. D'ailleurs, s'ils pouvaient tous s'entre-extermier, le monde ne s'en porterait que mieux.

— Ce qu'il nous faudrait, répondit Bolan, c'est une bonne guerre. Une guerre des gangs.

— Absolument.

— J'aimerais bien les y aider.

— Pour information, un gang rival des Nomades de l'Enfer, les Desperados, a également été infiltré par trois agents de l'A.T.F. Pour ce faire, ils ont eux-mêmes créé leur club de motards, les Fils du Crépuscule, et ils ont ensuite été absorbés par les Desperados. Tu pourras les contacter après avoir vu Johnny Saintly. Comme ils sont des représentants de la loi, s'ils veulent amener les motards devant les tribunaux, il est un certain nombre de choses qu'ils ne peuvent pas faire.

— Comme enfreindre la loi eux-mêmes.

— Parfaitement, répondit Brognola avec un sourire dans la voix. A plusieurs reprises déjà, les agents infiltrés ont réussi à se soustraire à certaines épreuves, telles que tuer un membre d'un gang ennemi. Tu imagines bien que c'est impossible pour eux.

— Je comprends parfaitement, oui. Mais ces gens restent des policiers, Hal.

— C'est juste, mais des infiltrés, et ce depuis de nombreuses années. Ils ne sont pas comme les autres flics. Il s'agit plutôt de francs-tireurs. Ils vivent sans cesse sur le fil du rasoir. Et même s'ils respectent la loi, ils ne peuvent pas toujours se permettre d'être trop scrupuleux et encore moins curieux. Notamment sur ceux qui peuvent leur venir en aide.

— Où puis-je trouver John Saintly ? demanda l'Exécuteur.

— Dans la banlieue de Tucson. Tu te présenteras à lui comme membre d'une unité spéciale du F.B.I.

— Et s'il parle de moi à son officier traitant pour l'opération qu'il est en train de mener ?

— Pas d'inquiétude, je me suis occupé de ces détails. L'officier traitant en question, Peter Garcia, est un ancien des Navy Seals, c'est un vieil ami. Il n'est pas sur le terrain, et tu n'es pas directement sous ses ordres. Et compte tenu des dangers qu'encourent ses hommes, il est lui aussi parfois prêt à ne pas poser de questions et à fermer les yeux pour la bonne cause.

Bolan était au volant de son 4x4 Mitsubishi en route vers son rendez-vous avec John Saintly au bord d'une route poussiéreuse dans le désert du Sonora. Il faisait une chaleur infernale dans ce paysage désertique, le soleil dardait ses rayons sans pitié, pourtant l'Exécuteur ne semblait pas en souffrir.

Il repéra le Road Side Café que John Saintly lui avait indiqué, un boui-boui à côté d'une station essence tenu par une vieille mégère qui passait son temps à élever des serpents à sonnette dans des vivariums, quand elle ne servait pas ses rares clients.

Bolan remarqua la Harley Davidson garée à côté d'une des pompes et conclut que son contact l'attendait à l'intérieur.

Il pénétra dans la baraque de bois qui faisait office de bureau et de restaurant. Il n'y avait qu'un seul client, un motard, vêtu d'une veste en cuir sans manches, crasseuse, couverte de divers badges qui indiquaient sa position au sein du club. Il avait les cheveux longs, aussi sales que sa veste, une barbe broussailleuse. Mack Bolan le reconnut malgré ses lunettes de soleil, grâce aux photos qu'Hal lui avait montrées.

Il ne se dirigea pas directement vers lui, alla s'accouder au comptoir qui semblait sortir d'un décor de western. La vieille sorcière apparut, avec un crotale lové autour de son avant-bras.

— Qu'est-ce que je vous sers ? demanda-t-elle en mâchant une chique, sans prendre le temps de saluer Bolan ou de lui souhaiter la bienvenue dans son établissement miteux.

— Un peu d'eau fraîche dans un verre propre, fit-il, si vous avez ça.

La vieille cracha par terre et haussa les épaules puis disparut dans sa cuisine.

Bolan se tourna vers le motard.

Après des mois passés comme agent infiltré, Saintly était particulièrement nerveux et agité. Il avait pris mille précautions pour le rendez-vous. Il se retournait régulièrement pour regarder par la fenêtre derrière lui et scrutait Bolan en se doutant bien qu'il s'agissait de cet

agent d'une unité spéciale, Matt Johnson, sans vraiment oser lui adresser la parole. Saintly savait que dans sa position la moindre erreur pouvait lui être fatale.

La vieille revint de sa cuisine, posa le verre sur le bar et tourna les talons sans ajouter un mot, puis elle sortit s'occuper d'un des vivariums devant la baraque.

— Vous connaissez un médecin du nom de Peter Garcia ? demanda l'Exécuteur au motard.

Ça faisait partie du code qui leur permettrait de se reconnaître.

— Vous êtes malade ? demanda le motard.

— J'ai la nausée, répondit l'Exécuteur.

John Saintly lui sourit et lui fit signe de s'asseoir à sa table.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, dit-il, je ne peux pas me permettre d'être vu ici. Vous êtes Matt Johnson ?

L'Exécuteur hocha la tête.

— Exposez-moi la situation.

— Depuis six mois, dit le flic infiltré, je suis devenu un membre à part entière des Nomades de l'Enfer. J'ai subi pendant deux ans toutes sortes d'humiliations en tant que « Prospect », ou un candidat, si vous préférez, pour obtenir cette distinction douteuse. Au même titre que trois agents de l'A.T.F. qui eux ont formé les Fils du Crépuscule.

— Oui, je suis au courant de la situation.

— Très bien. Pour prouver leur fidélité au club, les Fils du Crépuscule ont dû aller tuer un membre d'un groupe ennemi, un Mongol pour être précis. Ils ont pu monter une ruse avec les agents de l'A.T.F. Un policier déguisé en Mongol a été ligoté, revêtu d'un cuir avec des badges, puis aspergé de sang et de bouts de cervelle d'agneau, pour faire croire qu'il avait été exécuté d'une balle dans la tête.

Bolan écoutait attentivement. Du coin de l'œil il aperçut la patronne de l'établissement qui passait et repassait devant la fenêtre. Elle était visiblement intriguée à l'idée que ses deux clients se soient mis à discuter aussi librement. Bolan et Saintly formaient un couple étrange, un motard en cuir noir crasseux, barbu, chevelu et hirsute, et cet homme, grand, musclé, au regard d'acier; propre et élégant dans un costume en lin.

— Ils ont ensuite pris des photos, expliqua Saintly qui continuait son histoire, ils les ont montrées au président du chapitre des Desperados qu'ils veulent intégrer. On les a crus, mais on va finir par leur en demander plus. Il va devenir de plus en plus difficile de berner ces hors-la-loi. D'autre part, eux étaient ensemble. Moi je suis seul.

— Et vous allez devoir passer votre test...

— Exact. J'ai reçu l'ordre d'aller tuer pour le club. Pour obtenir mon badge de tueur.

— Vous a-t-on déjà désigné votre cible ?

— Pas encore. Je sais seulement que ce sera un Desperado. Les Desperados tentent de s'implanter en Arizona et les Nomades de l'Enfer ne le voient pas d'un bon œil.

— Est-ce que vous serez seul pour mener à bien cette exécution ?

— Je ne pense pas. Je serai sans doute accompagné de plusieurs Nomades. Il me sera impossible de procéder à la même ruse que les Fils du Crépuscule, si c'est de cela que vous parlez.

Bolan plongea la main dans la poche. Et en ressortit un appareil qui avait été élaboré par l'ami Gadgets.

— Tenez, dit-il, ce téléphone portable vous permettra de me prévenir dès que vous en saurez plus. Je serai en attente, prêt à l'action. Il suffira d'appuyer trois fois de suite sur la touche numéro trois. Ce n'est pas un appel au secours, mais simplement le signal que vous aurez besoin de me voir, je pourrai ensuite vous localiser grâce à l'appareil de réception. Une sorte de GPS. Et... Tiens, c'est bizarre, fit-il.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda John Saintly en sursautant et en lançant des regards affolés de gauche et de droite.

— Rien de très grave. Mais je me demande pourquoi la patronne passe un coup de fil depuis la vieille cabine téléphonique à côté de la pompe à essence, alors qu'il y a un appareil téléphonique sur le bar. Les Nomades connaissent-ils cet endroit ?

— Je ne pense pas, sinon je ne l'aurais pas choisi pour notre rencontre. Mais il faut se méfier, ces gangs de motards possèdent des réseaux de renseignements et d'informateurs beaucoup plus sophistiqués qu'on ne pourrait le croire. Le passé de chaque nouveau candidat est inspecté par des détectives privés au service de l'organisation. Il a fallu recréer mon CV dans les moindres détails en faisant appel à tous les moyens de l'A.T.F. Ces pourris emploient des avocats à plein temps, payés par l'argent du racket, de la vente d'armes et de stupéfiants. Les clubs de motards les plus anciens ont réussi à soudoyer des membres de forces de l'ordre qui leur servent d'indics et leur signalent la présence d'agents infiltrés parmi eux. L'un des nôtres en a fait les frais, on a retrouvé son corps décapité en plein désert, c'était dans le Nevada, cette fois-là. Les Fils de Lucifer étaient responsables.

— Le monde à l'envers, commenta Bolan, à voix basse.

Il avait à peine fini sa phrase qu'un bruit de moteur se fit entendre à l'extérieur. Des motos. Des grosses cylindrées.

John Saintly se tourna d'un coup vers la fenêtre. Cinq Harley Davidson venaient de débouler dans la station essence.

— Ce sont des Nomades de l'Enfer ! s'écria-t-il, car il venait de reconnaître les badges. Et là, c'est Mad Dog ! Le sergent d'armes du

club !

— Comment est-ce qu'ils sont arrivés jusqu'ici ?

— La patronne. Vous ne vous étiez pas trompé, je suis sûr que c'est elle qui les a alertés. Elle doit bénéficier de leur protection d'une façon ou d'une autre. Si ça se trouve, ils se servent même de son taudis pour cacher des armes.

Les cinq motards avaient arrêté les moteurs de leurs Harley, les avaient mises sur leurs béquilles et formaient un demi-cercle devant le café.

— Vous êtes armé ? demanda l'Exécuteur à l'agent infiltré.

— J'ai un Glock, répondit ce dernier, en saisissant une arme sous son blouson en cuir. Même si nous nous en sortons vivants, je crois que c'est la fin de ma mission.

— Pas sûr, répondit Bolan d'une voix parfaitement calme.

Il plissa légèrement les yeux en observant les cinq Nomades à l'extérieur.

A son tour, il glissa sa main sous la veste et sentit la présence rassurante du Desert Eagle dans son poing.

— Vous aussi vous êtes armé ? demanda John Saintly.

— Très bien armé, répondit Bolan.

Il vit la vieille qui s'approchait de Mad Dog et pointait la fenêtre du doigt.

Le Nomade lui donna une petite tape sur l'épaule, puis lui glissa un billet dans la main. Comme elle prenait trop de temps à le remercier et à lui témoigner sa servilité, il la repoussa violemment.

— Tire-toi de là, maintenant, vieille peau ! aboya-t-il.

Il fit un pas en avant vers la porte du bar. Ses acolytes l'imitèrent. Mad Dog était grand, maigre, il portait un bandana noir et blanc sur la tête, un jean noir et des bottes. Son gilet en cuir sans manche laissait voir des bras secs et musclés. Il était accompagné de deux gros au crâne rasé, les bras couverts de tatouages maladroits, sans doute faits en prison. Il y avait un petit nerveux avec eux, avec une tête de fouine, qui lançait des regards anxieux de droite et de gauche. Le cinquième se tenait un peu en retrait. Il portait tout juste un T-shirt, sur lequel on pouvait lire « Soutenez votre Club de Nomades ». Un « prospect », un candidat qui venait commettre son premier crime pour gagner ses galons de membre à part entière.

Mad Dog avait sorti un pistolet de sa ceinture et glissa une balle dans le canon avant de le ranger de nouveau. Bolan reconnut un Glock semblable à celui qu'on donnait aux représentants de l'ordre. Il se demanda si le motard l'avait pris sur le cadavre d'un policier.

D'un bond, Bolan passa de l'autre côté du bar. Il sortit le Desert Eagle de son holster et s'accroupit derrière le comptoir.

John Saintly était resté à sa place, assis à la table, le Glock coincé

sous sa cuisse.

La porte du café s'ouvrit en grinçant avec une lenteur infernale. Trois silhouettes obscurcirent l'entrée.

Mad Dog fit un pas en avant. Trois autres motards le suivirent dans la pièce, le cinquième, le « prospect » restait à l'extérieur et faisait le guet.

— Tiens, tiens, tiens ! fit Mad Dog, d'un air ironique. Mais c'est notre vieux pote Johnny !

Johnny Saintly avala sa salive. Le danger était là, il retrouvait ses moyens. C'était l'attente qui le rendait nerveux. Maintenant que l'action s'imposait à lui, il savait ce qu'il fallait faire.

— Je t'ai toujours dit que le monde était petit, Mad Dog. Alors, comme ça, toi aussi t'es un client fidèle de chez Maria ?

Mad Dog releva un coin de sa lèvre. Sa moustache tombante ressembla tout d'un coup à un point d'interrogation.

— T'es tout seul, Johnny ? Tu t'ennuies pas ? Où est ton copain ?

— Quel copain ? Me prends pas pour un imbécile, Johnny, le copain flic avec lequel tu discutais, il y a à peine cinq minutes.

Il entendit alors une voix dans son dos qui disait :

— Je suis là.

Il se retourna et se retrouva face à l'Exécuteur qui se tenait derrière le bar, le Desert Eagle dans une main et le Beretta dans l'autre. Lui aussi arborait un sourire en coin, ironique.

Les quatre hors-la-loi restèrent stupéfaits.

Mad Dog éclata de rire.

— Au moins, il a le sens de l'humour, fit-il. Les deux gros chauves n'étaient pas très amusés et on voyait des gouttes de sueur perler au sommet de leurs crânes.

Ils trouvèrent encore moins amusant d'entendre la détonation du Desert Eagle. C'était comme si une bombe venait d'exploser dans cette baraque qui servait de bar. La tête d'un des deux gros explosa comme une pastèque et une averse de sang retomba sur les cheveux et la barbe de Mad Dog ; le deuxième gros avait maintenant des gouttes rouges sur le haut du crâne, à côté des perles de sueur.

La fouine fut le premier à réagir, Il plongea sur le côté en sortant un calibre 22 de sa botte. L'Exécuteur tira de nouveau, la balle du Desert Eagle déchiqueta la main gauche du motard qui poussa un hurlement en roulant sur le côté, sans pour autant lâcher son arme. C'était comme si les cris de leur camarade venaient de réveiller Mad Dog et le gros. Ce dernier plongea la main sous son blouson. Beaucoup trop lent. Une rafale du Beretta lui troua la panse en trois endroits en suivant une diagonale qui allait du bas-ventre à la gorge. Il fut projeté en arrière et s'écroula sur une table qui céda sous son poids.

Johnny Saintly n'était pas resté inactif. Il avait retiré le Glock de

sous sa cuisse et faisait feu vers la fouine qui répliquait. Tout d'un coup, l'agent de l'A.T.F. sentit comme une piqure en haut du bras, puis une chaleur intense. Des rigoles de sang coulaient sur son poing et noircissaient le métal de son Glock. Il avait été touché à l'épaule. La fouine rampait sur le côté en brandissant toujours son automatique.

Johnny Saintly fit feu. Il rata le mafieux de quelques centimètres à peine. Ce dernier riposta sans plus de succès. La vitre derrière Johnny Saintly vola en éclats. Il baissa la tête pour échapper à la pluie de verre qui lui tombait sur les épaules.

La fouine perdait beaucoup de sang, il sentit sa tête qui se mettait à tourner. Les couvertures navajos accrochées au mur du café prirent des teintes psychédéliques; tout d'un coup, il eut l'impression d'être au milieu d'un rêve. Mais c'était un rêve dont il ne se réveillerait pas. L'Exécuteur ajusta son Desert Eagle, et une balle de calibre 50 vint mettre fin aux méfaits de la fouine. La balle traversa la carotide. Un geyser de sang s'éleva au-dessus de sa tête et retomba sur le vieux plancher du café. Le Nomade fut agité d'un soubresaut, comme un pantin tragique, avant de s'affaler, inerte, ses petits yeux perfides fixant le plafond sans plus rien voir.

Mad Dog avait profité du chaos pour s'éclipser, il avait passé la porte à toute vitesse. Bolan sauta de nouveau par-dessus le bar. En deux enjambées, il fut sur le seuil du café. Mad Dog courait vers les motos, il se retourna et fit feu vers l'Exécuteur pour couvrir sa retraite. Bolan sentit le souffle de la balle qui passait à quelques centimètres de sa tête pour aller se loger dans le chambranle de la porte.

Le « prospect » qui faisait le guet à l'extérieur n'avait pas osé intervenir quand il avait entendu la fusillade. Il regardait maintenant son chef détalé à toutes jambes.

Bolan entendit qu'on tirait derrière lui, il se retourna. Johnny Saintly avait mis Mad Dog en joue. Le hors-la-loi allait atteindre sa moto, quand il sentit une terrible douleur derrière le genou : il venait d'être touché. Il s'effondra et rampa frénétiquement dans la poussière comme un lézard. Mad Dog releva son bras droit et se mit à tirer au hasard. Les balles allèrent heurter les vivariums de la vieille Maria, les brisant en mille morceaux et les renversant, toute une population de crotales et de mygales s'en échappèrent. La vieille s'était mise, à hurler :

— Mes chéris ! Mes chéris ! Mes bébés !

Et elle courait dans tous les sens en essayant de rattraper ses animaux familiers.

Le « prospect » réagit enfin : il se rua vers sa moto, sauta en selle et démarra d'un coup de talon sur le kick. Il ne fallait pas le laisser partir. Il avait fait le choix de rejoindre une horde de criminels sans principes et sans pitié. Il était venu là pour tuer. Bolan n'hésita pas. Il

tendit le Desert Eagle devant lui, écarta légèrement les jambes et bloqua sa respiration. Le motard prenait la fuite et rejoignait la route sans même regarder derrière lui. L'Exécuteur appuya lentement sur la détente, il sentit son doigt se gonfler sur la petite virgule de métal, puis le rugissement du pistolet. Une gerbe de sang apparut dans le dos du fuyard. La moto continua sur quelques mètres. Elle transportait désormais un mort, la balle avait traversé le cœur.

Mad Dog profita de ce répit pour aller se réfugier à quatre pattes derrière les quatre motos garées les unes à côté des autres, formant une sorte de barricade peu efficace. Il tendit le bras vers le guidon d'une des Harley en espérant se mettre en selle quand il entendit comme un bruit de sonnette. Il plissa les yeux et se retourna : deux crotales étaient en train de le regarder, prêts à bondir.

Au même moment, une des balles de Johnny Saintly heurta le réservoir d'une des motos avec un bruit métallique. L'essence se répandit par terre. Mad Dog restait pétrifié devant les deux reptiles. Il leva son arme et dirigea le canon vers la tête du premier serpent, puis il tira. La tête explosa, le crotale se tordit dans tous les sens avec de furieux bruits de grelots, mais instantanément, le deuxième se déplia comme un ressort, sauta droit au visage de Mad Dog, enserra le globe de son œil dans ses crocs, et lâcha son venin. Mad Dog se releva en hurlant, il tourna sur lui-même en essayant de saisir le reptile accroché à son visage. Il piétinait furieusement la poussière. Johnny Saintly et l'Exécuteur avaient cessé le feu. Ils observaient le spectacle. L'agent de l'A.T.F. qui avait subi toutes sortes d'humiliations de la part du motard quand il n'était encore qu'un candidat, un « prospect », n'éprouvait que peu de compassion.

Mad Dog avait réussi à agripper la queue du serpent, il tira de toutes ses forces. Quand il parvint enfin à l'arracher, un liquide visqueux dégouлина de son œil le long de sa joue.

Il jeta le reptile au loin d'un geste rageur et resta appuyé sur un coude.

Bolan et Johnny Saintly avançaient lentement vers lui, tout en restant sur leurs gardes. Mad Dog pouvait être aussi vif et perfide que le reptile qui venait de le mordre.

Quand l'agent de l'A.T.F. fut assez près, le motard essaya de lever le seul œil qui lui restait vers lui, et marmonna :

— Salaud, je savais bien que t'étais qu'un sale flic.

Bolan remarqua le regard de haine que Saintly lança à l'homme qui venait de s'effondrer à ses pieds.

— Et moi, je savais bien que tu étais la pire ordure qui ait jamais existé.

Le policier se tourna vers Bolan. Ils se comprenaient. En tant que représentant de la loi, le premier ne pouvait pas infliger au hors-la-loi

la punition qu'il méritait pour toutes ses années de racket, de vols, de viols, d'intimidation et de meurtres. L'Exécuteur arma le Desert Eagle et visa le badge du Nomade qui indiquait qu'il avait déjà tué pour le club.

Ça faisait bien longtemps que le Guerrier n'éprouvait plus de haine pour quiconque. Aucune expression ne marqua donc son visage, quand il appuya sur la détente.

CHAPITRE II

— Voilà qui met fin prématurément à ma mission, commenta Johnny Saintly, alors qu'il contemplait le cadavre de Mad Dog à ses pieds.

— Pas forcément, rétorqua Bolan. Je crois même que nous pourrions utiliser ce massacre à notre profit.

Puis baissant les yeux vers la main de Saintly, il ajouta :

— Je vois que vous êtes blessé.

— Ce n'est rien, une balle qui m'a effleuré l'épaule. Je m'en remettrai.

— Ça ajoutera de la crédibilité à notre scénario.

— Quel scénario ?

— Nous allons mettre cette fusillade sur le compte des Desperados et accélérer le déclenchement d'une guerre.

— Bonne idée, en effet, mais qui comporte un risque.

— Vous voulez dire que Mad Dog a peut-être déjà informé les autres Nomades de ses soupçons et du projet de vous éliminer ?

— Exact. Si c'est le cas, en retournant dans le local du club, je me jetterais dans la gueule du loup. Et il y a un témoin.

— Vous voulez parler de la patronne de ce bouiboui, fit Bolan. Regardez. Le choc aura fini de la rendre folle, plus personne ne prêterait jamais attention à ce que racontera cette pauvre femme.

— Vous avez raison, répondit Johnny Saintly. Mais vous avez une idée de ce que je pourrais raconter aux Nomades ?

— Il faudrait qu'ils apprennent la nouvelle de la mort de Mad Dog et de ses acolytes par les Desperados, eux-mêmes. Votre récit ne serait en fait que la confirmation de ce qu'ils connaîtront déjà, ainsi, ils ne pourront pas vous soupçonner.

— C'est risqué, répondit Johnny Saintly.

— Je ne vous le cache pas, fit Bolan en le regardant droit dans les yeux. Mais je sais que vous en êtes capable.

L'homme de l'A.T.F. hocha la tête.

— Et comment allez, vous faire porter la nouvelle aux Nomades ?

— C'est le groupe d'agents infiltrés qui ont d'abord formé les Fils du crépuscule avant d'être absorbés par les Desperados qui s'en chargeront. On passera par Peter Garcia qui dirige toute l'opération. Mais c'est vous qui allez l'appeler, vous lui direz de contacter les Fils du Crépuscule. De votre côté, vous retournerez dans le local des Nomades et vous leur expliquerez que vous avez été blessé pendant la fusillade. Je vais ajouter un détail qui rendra toute cette explication plus crédible.

Johnny Saintly préféra ne pas demander de précision à

l'Exécuteur.

Bolan avait un plan : partir en chasse, et ajouter une victime Desperados parmi les Nomades, qui aurait été vraisemblablement tuée au cours de la fusillade.

— Vous avez toujours le téléphone portable que je vous ai donné tout à l'heure, ajouta-t-il. Lorsque vous le sentirez vibrer, vous pourrez aller annoncer ce qui s'est passé aux Nomades et vous pourrez leur dire qu'un Desperados a été tué. D'une balle en plein front et avec un Desert Eagle. Tout sera en place.

Puis, après une seconde de silence, Bolan conclut en lançant :

— Bonne chance.

Johnny enfourcha sa Harley Davidson et appuya sur le kick, la moto s'éloigna dans un nuage de poussière. Quelques secondes plus tard, il ne resta de lui que les gouttes de sang s'écoulant de son bras et qui marquaient l'endroit où il avait fait ses adieux à Bolan.

Bolan avait repéré que les Desperados aimaient se retrouver dans la banlieue de Tucson à un peu moins de deux cents kilomètres au sud-est de Phoenix.

Il n'avait pas de temps à perdre. L'Exécuteur savait que Johnny Saintly ne pourrait pas attendre indéfiniment avant d'aller raconter son histoire aux cadres des Nomades et que chaque minute qui s'écoulait le rendait de moins en moins crédible.

La nuit était tombée, quand il trouva le bar qu'on lui avait signalé, Le Chopper, situé dans une rue minable, occupée par des commerces définitivement fermés et quelques taudis vaguement transformés en squats par une population de drogués.

Bolan arrêta la Mitsubishi à une centaine de mètres. Et éteignit les phares. Il resta assis quelques minutes à observer l'endroit, comme un aigle qui guette sa proie. Les Desperados n'étaient pas encore très nombreux. Il compta à peine huit motos garées devant la véranda du café. C'était sans doute pour cette raison qu'il n'y avait pas de sentinelle. Les Desperados se sentaient en confiance. Ils avaient tort.

Il fallait épier la meute comme un chasseur solitaire, jusqu'à ce qu'un élément du troupeau se détache, et le capturer à ce moment-là. Puis le ramener dans le désert.

Deux motos supplémentaires arrivèrent. Bolan remarqua une femme, assise à l'arrière de l'une d'elles. Les motards aux commandes des véhicules s'arrêtèrent côte à côte, puis mirent pied à terre. La femme était restée assise les mains dans le dos. Bolan comprit très vite pourquoi. Un des deux Desperados s'approcha d'elle, la saisit par les cheveux et la fit tomber au sol. L'Exécuteur vit qu'elle avait les poignets entravés. Le motard l'obligea à se relever brutalement. Puis la tirant toujours par les cheveux, alors qu'elle se débattait et

l'implorait, il la traîna jusqu'à l'intérieur du bar tandis que son complice hurlait de rire.

Une haine froide envahit l'Exécuteur. Il la sentait au creux de ses tripes et son cerveau se mit en marche. Un plan se forma dans sa tête. Il ne pouvait plus attendre. Il fallait d'abord sauver cette femme. Bolan se pencha en avant et sortit de sous le siège un fusil à pompe. Un Mossberg 590 comme en utilisent les Marines, et il glissa une balle de 70 mm. dans le canon. Ça, c'était pour l'effet de surprise.

Pour la finition, il avait toujours son Beretta 93-R et son Desert Eagle.

L'Exécuteur se dirigea d'un pas décidé vers le bar.

À l'intérieur, les Desperados entouraient la pauvre fille, ils riaient en révélant des mâchoires édentées. Ils levèrent leurs canettes de bière.

— Hé, Ratzo ! cria l'un d'eux, je crois qu'on va bien s'amuser avec ton petit cadeau. Je paie ma tournée.

À genoux, par terre, la jeune femme pleurait. Ratzo se tourna vers le barman :

— Tu nous ouvres la salle du fond, on va avoir besoin d'un peu d'intimité.

Les motards riaient à gorge déployée.

Tout d'un coup l'un d'eux, qui avait un collier avec une tête de mort au bout d'une chaîne, plissa les sourcils et dit :

— Hé, les gars, vous voyez dehors ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

Ils se détournèrent momentanément de leur captive pour regarder par la vitre du café.

Des flammes s'élevaient de l'endroit où ils avaient garé leurs motos.

Ratzo se précipita à la fenêtre pour mieux voir. Les huit machines étaient empilées les unes sur les autres.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? On a dû les faire tomber d'un coup de pied ! s'écria un deuxième motard.

— Et il y a un salaud qui a mis le feu !

Ils ne se trompaient pas. Bolan avait fait tomber l'alignement des machines comme des dominos, il avait percé un réservoir d'une balle de Desert Eagle puis gratté une allumette. Une épaisse colonne de fumée noire s'élevait vers le ciel bleu de l'Arizona.

Les motards échangèrent tous un regard inquiet, convaincus qu'ils étaient attaqués par un club rival.

— C'est les Hells ! cria Ratzo.

— Ou les Nomades !

— Les salauds ! Je vais les écorcher vifs !

Lentement, ils portaient leurs mains à leur ceinture pour s'armer. Ratzo serrait un poing américain dans la main droite, les huit autres s'étaient saisis de marteaux, de couteaux à cran d'arrêt, deux d'entre

eux avaient des Glock.

Tout d'un coup la porte s'ouvrit, ils ne virent d'abord qu'une silhouette qui se dessinait contre la lumière du jour. Un homme athlétique, dans une combinaison noire, comme un commando, les jambes légèrement écartées, prêt au combat. Puis ils entendirent sa voix.

— Hé, les gars, vous ne trouvez pas que ça sent le brûlé.

Ils étaient trop stupéfaits devant cette apparition pour réagir.

Celui qui était armé du Glock se mit à hurler :

— Non, mais qu'est-ce que...

Il ne finit pas sa phrase. Bolan avait relevé le Mossberg et avait tiré dans sa bouche ouverte, la balle de calibre 70 lui avait emporté l'arrière du crâne, des os broyés et des gerbes de sang volèrent dans la pièce.

Le deuxième motard armé courut s'abriter derrière le bar en tirant au hasard pour couvrir sa retraite. Au moment où il sautait par-dessus le comptoir, une rafale de trois balles de Beretta le projetait au milieu des bouteilles alignées sur les étagères contre le mur. Quand il atteignit le sol, il était déjà mort.

Les six autres levèrent les mains en l'air.

Bolan calcula rapidement ce qu'il lui restait à faire. Il ne pouvait pas les exécuter froidement là, alors qu'ils se rendaient, même s'ils le méritaient amplement. De plus, il entendit des sirènes de police qui résonnaient dans le lointain et se rapprochaient rapidement.

Il pointa le Desert Eagle vers le visage de Ratzo, et brandit le Beretta devant lui, dans la main gauche.

— Cet engin tire des rafales de trois balles, dit-il. Je peux tous vous décapiter en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Alors mettez-vous à genoux les mains sur la tête, face au mur.

Ils lâchèrent tous leurs armes et obéirent en tremblant.

— Toi, fit l'Exécuteur en s'adressant à Ratzo.

— Moi ?

Il voyait la peur dans son regard. Ce n'était pas pour déplaire à Bolan, après ce qu'il avait vu de ce hors-la-loi et de sa façon de traiter une femme ligotée.

Oui, toi. Comment tu t'appelles ?

— Ratzo.

— Aide cette fille à se relever et passe devant. Tu ne voudrais pas finir comme ton copain, non ? dit-il en désignant du canon de son arme le Desperado sans tête qui gisait au milieu de la pièce en se vidant de son sang.

Ratzo aida la jeune femme à se relever avec beaucoup plus de délicatesse qu'il ne l'avait jetée au sol. Il la soutenait par le bras et la mena vers la porte.

— Le premier qui fait mine de nous suivre meurt, déclara l'Exécuteur.

Et pour illustrer ses paroles, il tira dans la cuisse d'un des prisonniers tournés vers le mur. Le Desperado sursauta et porta sa main à sa jambe.

— Comme ça, vous saurez que je ne plaisante pas. Votre petit copain ne remontera pas avant un bon bout de temps sur une moto.

Ratzo était maintenant arrivé à sa hauteur et Bolan appuyait le canon du Desert Eagle contre sa tempe.

— Allez, on se dépêche mais pas de gestes brusques, on ne voudrait pas que le coup parte tout seul, hein ?

— C'est bon, c'est bon, fit le hors-la-loi, d'une voix tremblante, restez calme surtout, hein, restez calme.

Ils marchèrent jusqu'au 4x4 Mitsubishi. Bolan plongea la main dans la poche de sa combinaison et tendit des clefs au motard.

— Tu vas te mettre au volant et c'est toi qui vas conduire, moi je m'assois derrière, dit-il. Tu auras le canon de mon pistolet pointé sur ta colonne vertébrale à travers le siège, Ratzo, si le coup part, ça fait très mal.

Puis Bolan se tourna vers la jeune femme.

— Vous, vous allez vous asseoir à côté de moi, dit-il. Sortez le couteau de la gaine accrochée à mon mollet et tendez-le-moi.

Elle s'exécuta. Bolan le lui prit des mains et trancha ses liens.

Elle lui lançait des regards hallucinés. La pauvre fille n'arrivait pas à croire qu'elle avait pu bénéficier d'un tel miracle. Au moment où elle était certaine qu'on lui ferait subir le pire avant de la tuer sans merci, ce géant au regard d'acier avait surgi.

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? demanda-t-elle.

— Nous allons vous déposer près d'un commissariat de police. Vous leur raconterez ce qui s'est passé. Vous leur direz comment vous avez été enlevée, que vous avez été emmenée dans le club des Desperados, mais que vous avez profité d'une attaque des Nomades pour vous échapper. Vous avez compris ?

Elle hochait la tête sans rien dire.

Le 4x4 avait croisé trois voitures de police et deux fourgons de pompiers qui se dirigeaient vers le club des Desperados où brûlaient encore les motos.

— Arrête-toi là, ordonna Bolan à Ratzo.

La Mitsubishi s'immobilisa.

— Ne bouge pas, dit l'Exécuteur au pourri. Vous, vous descendez ici, ajouta-t-il en s'adressant à la jeune femme. Il y a un commissariat à cent mètres. Vous n'avez plus rien à craindre.

Elle obéit, encore stupéfaite par la succession des événements.

— Alors, tu travailles pour les Nomades ? demanda Ratzo en

faisant mine de se tourner vers l'Exécuteur.

Ce dernier appuya sur la joue du Desperado avec le canon de son Desert Eagle.

— Regarde devant toi, dit-il. C'est moi qui pose les questions. Pour l'instant on regagne l'autoroute, destination le Sonora. J'adore les paysages désertiques.

— Tu vas me liquider et m'enterrer là-bas ?

— Qu'est-ce que je t'ai dit ? C'est moi qui pose les questions, Ratzo, et garde tes mains sur le volant.

Le motard était de plus en plus nerveux, Bolan voyait son visage agité de tics. Pourtant il avait beaucoup de mal à éprouver une quelconque pitié à son égard.

— Qui était cette fille ? demanda Bolan.

— Quelle fille ?

— Celle qui tu as amenée à ton club. La prisonnière.

— Oh elle ? C'était une fille sans importance. Une barmaid qui avait insulté un Desperado. Elle lui avait manqué de respect.

— En somme une fille bien, honnête, qui se lève tous les jours pour aller travailler et qui n'a pas respecté quelqu'un qui ne le méritait pas. Qu'est-ce que vous alliez faire d'elle ?

Ratzo ricana. Il commençait à se détendre.

— Tu ne devines pas ? dit-il. On allait s'amuser un peu.

Bolan lui enfonça son canon dans la nuque.

— Arrête de rire, ça m'énerve.

Ratzo avala sa salive.

— C'était la première fois que tu enlevais quelqu'un ? demanda l'Exécuteur.

Ratzo ricana encore une fois. Il prenait de l'assurance.

— Tu vois mon cuir. Qu'est-ce qu'il y a marqué là ? Desperado. Et t'imagines que c'est la première fois que je m'amuse avec une pauvre fille ? T'es con ou quoi ?

Après quelques secondes, il demanda :

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu vas me livrer aux Nomades ? Combien ils te paient ?

L'Exécuteur ne répondit pas. Son dégoût pour ce mafieux augmentait au fur et à mesure qu'il l'écoutait.

— Je peux te payer plus qu'eux. Tu veux de la drogue ? J'ai des quantités de cocaïne trafiquée. Les clients ne reviennent pas, avec ce qu'ils prennent là-dedans... ils crèvent tout de suite. Mais ça coûte pas cher. Je peux t'assurer une livraison. Tu les files aux lycéens, ils achètent ça comme des bonbons.

Bolan remarqua dans le rétroviseur un patch cousu sur le cuir du motard, qui représentait une tête de mort mais à la place des tibias croisés on avait brodé deux pistolets.

— Tu as le patch des tueurs, dit Bolan. Tu as tué pour ton club ?

— Et pas qu'une seule fois. Je peux même te dire que j'en suis fier. Surtout les deux flics que j'ai alignés. Une balle dans la nuque pour chacun.

Il imita un bruit de détonations avec la bouche avant d'ajouter :

— Toi aussi t'es un tueur, d'après ce que j'ai vu. Ça m'étonnerait que ce pauvre Rocky s'en sorte maintenant qu'il n'a plus de tête.

Il éclata de rire.

— Je croyais que c'était ton frère. Ton compagnon de club, fit Bolan.

— Tu vas quand même pas me faire la morale, maintenant. On est tous les deux des tueurs.

— Mais on n'est pas dans le même club, répondit Bolan. Là, ajouta-t-il, on est presque arrivés. Tu vois la vieille station essence un peu plus loin. Tu peux te garer là.

L'endroit était tel que Bolan et Johnny Saintly l'avaient laissé après la fusillade. Bolan fit descendre Ratzo et le suivit. Ils s'éloignèrent lentement de la Mitsubishi.

Des cadavres de Nomades jonchaient l'étendue poussiéreuse. Et des vautours sautillaient de l'un à l'autre, en tendant leurs cous nus et décharnés, pour arracher un œil, une oreille, un bout de chair. Ils s'égayaient quand des chiens errants ou des coyotes venaient réclamer leur part du festin. Puis ils revenaient en poussant des cris aigus et en déployant leurs ailes noires.

La vieille Maria était toujours là, adossée au mur de son bar, elle caressait une mygale en lui parlant tendrement. Elle avait définitivement perdu la raison.

— L'atmosphère te plaît ? demanda Bolan à Ratzo.

— C'est des Nomades crevés que je vois ? Dans ce cas, oui, c'est plutôt pas mal. Et pourquoi est-ce que tu m'as fait venir ici, tu peux me le dire maintenant ?

— Parce qu'il ne manquait que toi pour que le tableau soit parfait.

Ratzo fronça les sourcils.

— Je te conseille d'avoir une dernière pensée pour les lycéens à qui tu as vendu de la drogue mortelle, dit Bolan.

Il leva lentement le Desert Eagle, et pointa le canon vers le front de Ratzo.

— Hé ! attends, fit ce dernier, on peut encore être amis, hé...

Il avançait en souriant en plongeant la main dans la poche intérieure de sa veste.

Bolan appuya sur la détente. La balle du Desert Eagle emporta le haut de la tête du mafieux, on vit son scalp voler avant de retomber dans la poussière. Sa tête se vidait comme un seau sur le sable. L'Exécuteur s'approcha et le retourna du bout de sa chaussure. Le

motard serrait encore dans son poing un couteau de combat qu'il avait essayé de sortir de sa poche pour l'enfoncer dans le cœur de Bolan.

— On peut encore être amis... c'est ça, oui, t'as raison, fit Bolan en secouant la tête de droite et de gauche.

Puis il prit son portable et fit le numéro de Johnny Saintly. Il pouvait maintenant lui dire que tout était en place pour la suite.

CHAPITRE III

Une musique assourdissante résonnait dans le bar. Johnny Saintly l'entendait de l'extérieur. Il hésita à entrer. Sa dernière heure avait peut-être sonné. Il faisait encore jour, mais il pénétra dans le bar comme si c'était la nuit. Ces endroits lui étaient devenus familiers. Les pauvres filles en bikini qui se déhanchaient sur le comptoir, le hard rock qui hurlait dans la sono, toutes sortes de motards chevelus ou, au contraire, le crâne rasé qui buvaient, se droguaient et à l'occasion se battaient ou se réconciliaient en s'échangeant leurs compagnes.

Johnny Saintly était partagé entre le dégoût et la fascination. Curieusement, il avait voulu gagner ses badges de Nomade et il en avait ressenti une certaine fierté, quand après deux ans d'humiliation, il était passé du stade de « prospect » à celui de membre à part entière du club. Il avait cru qu'il perdait pied, qu'il ne savait plus où il en était. Mais la fusillade à laquelle il avait assisté et la rencontre avec cet inconnu des services spéciaux l'avaient remis sur la bonne voie.

Quand il passa la porte du bar, il eut le sentiment que tous les Nomades assemblés là le regardaient. Le barman lui adressa immédiatement un signe de tête.

— Rock, Snake et Killer t'attendent à l'étage, lui dit-il.

Sans un mot, Johnny se dirigea vers l'escalier. Tout ça, s'était mauvais signe. Ces marches qu'il montait une à une comme s'il avait une tonne dans chaque botte ressemblaient un peu trop à celles d'un échafaud.

Il poussa la porte et se retrouva face au président du chapitre des Nomades de Tucson, au sergent d'armes et au trésorier. Ils étaient tous les trois assis sur un sofa défoncé, autour d'une table basse sur laquelle était posée une pyramide de poudre blanche. De la cocaïne.

Snake, le sergent d'armes, porta une petite cuillère à sa narine et aspira goulûment la drogue. Il regardait Johnny avec un sourire carnassier.

Il remplit une autre cuillère et la tendit vers l'agent de l'A.T.F.

— Tiens, Johnny, fit-il, pour te détendre.

C'était un test. Visiblement ils avaient des soupçons. Et ils savaient qu'un flic infiltré ne pourrait pas se permettre de sniffer de la drogue s'il voulait amener tous ces criminels devant un tribunal. Pour se donner du courage, Johnny Saintly imagina le marteau du juge s'abattant avec fracas pour envoyer tous ces hors-la-loi derrière les barreaux.

— Tu sais très bien que j'ai fait une cure de désintoxication, Snake, mentit le policier. Je ne touche plus à ça.

— Juste un petit sniff, pour le plaisir.

— Pas question.

Snake haussa les épaules.

— Tu as des nouvelles de Mad Dog ? Demanda Rock, le président du chapitre.

— Oui, et elles ne sont pas bonnes.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Killer.

— Mad Dog est mort, il est tombé pour les Nomades, entouré de ses frères.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu m'as entendu, Killer. Mad Dog est mort assassiné.

— Par qui ? demanda Snake.

— Par toi ? ajouta Rock, en sortant un poignard de sa botte.

— Comment oses-tu dire une chose pareille ? répliqua Johnny.

Saintly sentit comme un picotement derrière la nuque. Snake était effondré. Le flic de l'A.T.F. vit alors les yeux de ce tueur sans scrupule s'emplir de larmes.

— Par qui ? Réponds.

— Par un groupe de Desperados qui nous sont tombés dessus, dans la station d'essence de la vieille Maria.

Johnny savait qu'il jouait gros. Il n'eut pas longtemps à attendre avant qu'on lui fasse subir un autre test.

— Mad Dog avait des soupçons sur toi.

— Quels soupçons ?

— Il pensait que t'étais un flic, dit Snake.

— Et toi, Killer, qu'est-ce que tu penses ? Et toi, Rock ?

Si Mad Dog leur avait dit qu'il était allé voir Saintly pour le confronter, la partie allait être serrée. Il s'imaginait déjà, les mains ligotées dans le dos, dans l'arrière-cour du bar, entouré de tous les Nomades présents. Il savait qu'on allait lui brûler les tatouages qu'il avait sur la peau et qu'il s'était fait faire pour être accepté au sein du club. C'était la règle, c'était comme ça quand on exécutait un traître. Et après quelques humiliations supplémentaires, auxquelles il ne voulait même pas penser, on allait lui tirer une balle dans la tempe, ou peut-être l'égorger.

A ce moment, il sentit le portable qui vibrait dans sa poche. C'était le signal. Il avait encore une chance d'être sauvé. Bolan avait exécuté un Desperados et l'avait laissé sur place.

Johnny Saintly leur montra son bras ensanglanté et leur dit :

— J'ai été blessé à l'épaule pendant la bagarre. Mais ils ne sont pas tous repartis entiers. Vous trouverez le cadavre du Desperados que j'ai tué sur place.

Les trois Nomades marquèrent un temps d'hésitation.

— Allez voir, insista Johnny. Si vous ne me croyez toujours pas, on réglerà ça entre hommes.

Rock se leva. Il regarda fixement Johnny dans les yeux. Il fit un pas

dans sa direction.

— Tu me dis que tu as tué pour le club ? Pour les Nomades ?

— Je l'ai tué d'une balle en plein front. Avec un Desert Eagle.

— Un Desert Eagle ? Et qu'est-ce que t'en as fait ?

— Tu me prends pour un naze ? Je m'en suis débarrassé, les flics ne risquent pas de le trouver.

Rock ouvrit les bras et serra Johnny contre lui en lui donnant de grandes tapes sur l'épaule,

— Ce gars-là n'est pas un flic, dit : -il en se tournant vers Snake et Killer. Ce gars-là est un frère. Tu viens de gagner ton badge de tueur, Johnny, fit-il, je suis fier de toi.

Du coin de l'œil, Johnny Saintly surveillait Snake; il avait le sentiment que ce motard avait encore quelques doutes mais qu'il n'osait pas contredire son président. En tout cas, Johnny était sauvé pour le moment.

— Je ne comprends pas pourquoi les Desperados veulent une nouvelle guerre, dit Rock.

— Ils veulent peut-être une part du gâteau à Montréal. Les nouveaux investissements, suggéra Killer.

Snake lui donna un coup de coude en hochant la tête en direction de Johnny Saintly, pour lui faire comprendre qu'il ne fallait pas trop parler en sa présence. Rock, le président, l'avait remarqué et intervint.

— Ne t'inquiète pas pour Johnny, Snake, dit-il. Il a maintenant ma confiance. Johnny, ajouta-t-il en s'adressant directement à l'agent de l'A.T.F., je crois que tu as mérité d'avoir de plus grandes responsabilités auprès du club. Je vais te nommer officier. Tu t'occuperas des liaisons entre nos différents chapitres.

Johnny Saintly n'arrivait pas à y croire. Quand il était entré dans ce bar, sa vie ne tenait qu'à un fil, il craignait de faire face à un peloton d'exécution, il se retrouvait maintenant au sommet de cette organisation qu'il avait pour mission de détruire.

Il fallait en informer Peter Garcia le plus vite possible. Et ce mystérieux agent qui lui avait permis de réaliser cet exploit.

— Pour commencer, on va récupérer les cadavres de nos frères tombés et les enterrer comme il se doit, dit Rock. Ensuite, je te mettrai au courant de nos opérations à l'étranger.

Puis il le prit à part et ajouta :

— J'ai toujours su que tu n'étais pas un traître. J'ai appris que les Desperados étaient au courant avant nous de ce qui s'était passé dans cette station essence au milieu du désert. Ils s'en sont vantés dans un bar de motards à Albuquerque. Le barman m'a appelé pour me prévenir. Mais Snake et Killer se méfient toujours des nouveaux-venus qui risquent de leur voler la vedette ou leur influence au sein du club. Ne t'inquiète pas, ça va s'arranger.

Un long convoi de Nomades remontait l'autoroute, sur trois rangées, ils roulaient à un mètre de distance les uns des autres, à peine. Bolan les voyait se déplacer à travers ses jumelles, ils formaient comme un immense boa constrictor noir qui ondulait sur le paysage, rampant à toute vitesse, menaçant et bruyant comme si le reptile rugissait.

Ils se rendaient à l'enterrement de Mad Dog et venaient de tout le pays. Les chapitres de tous les Etats où les Nomades étaient représentés avaient envoyé au moins une délégation.

C'était aussi pour eux l'occasion de faire une démonstration de force. Tous savaient qu'une guerre se préparait avec les Desperados.

Les agents infiltrés dans ce dernier club avaient répandu la rumeur que les Nomades avaient attaqué un Desperado et l'avaient tué dans une station essence du Sonora. En conséquence eux aussi avaient leur martyr : pendant que les Nomades enterraient Mad Dog, les Desperados rendaient un dernier hommage à Ratzo.

Bolan avait décidé de gâcher la fête. Il fallait que ces deux meutes de chiens enragés se jettent l'une contre l'autre pour les affaiblir. Puis, avec les informations fournies par les agents infiltrés, il porterait un coup qui ferait très mal à ces clubs de motards en s'attaquant à la source de leurs revenus.

Mais il y avait une première mission à accomplir. Les trois agents infiltrés avaient alerté leur officier Peter Garcia.

A l'approche d'une guerre avec les Nomades, le président des Desperados avait exigé d'eux qu'ils aillent tuer au moins un ennemi chacun pour faire leurs preuves.

Peter Garcia avait contacté Hal Brognola en toute hâte pour lui dire qu'il mettait fin aux opérations et qu'il allait exfiltrer ses hommes. Hal Brognola avait demandé un délai supplémentaire et mis Bolan au courant de la situation.

Il savait que le Guerrier pouvait trouver une solution à ce dilemme. Et s'il l'avait informé de la tournure que prenaient les événements, il l'avait aussi laissé tirer ses propres conclusions.

Le matin même, un groupe de Nomades avait été repéré à Willcox dans le comté de Cochise, pas très loin de la frontière mexicaine.

Les agents infiltrés au sein des Desperados avaient reçu leurs ordres et faisaient route vers Willcox en ce moment même sur leurs motos, accompagnés d'officiers du club.

Bolan avait immédiatement quitté Tucson dans la Mitsubishi et fonçait vers Willcox pour les précéder.

Il avait croisé sur la route des motards venant de partout pour les funérailles des leurs et l'affrontement qui se préparait. Il avait plus d'une fois été tenté de renverser deux ou trois de ces tueurs et de les

finir au Beretta, mais il avait serré les dents en se disant que sa patience finirait bien par être récompensée.

La principale difficulté, une fois à Willcox, serait d'identifier les agents infiltrés et de ne pas les confondre avec les autres membres du club.

Willcox était un trou perdu au milieu du désert, d'environ quatre mille habitants disséminés un peu partout. Une ville de western, le décor idéal pour un règlement de comptes, avec ses baraques en bois qui dataient des guerres indiennes.

Devant le snack, dans la rue principale, Bolan remarqua trois motos garées. Trois Harley Davidson. Il rangea son 4x4 juste à côté et entra.

Les trois motards qui étaient attablés à l'intérieur étaient des Nomades, comme il put le lire sur leurs blousons de cuir aux manches coupées. Sans doute étaient-ils la cible désignée par les Desperados aux nouveaux membres de leur club.

Bolan s'assit à une table pas trop éloignée de la leur pour pouvoir écouter leur conversation.

Une serveuse dans un tablier à carreaux rose et blanc vint prendre sa commande.

Comme elle repartait, un des Nomades l'agrippa par le bras et essaya de l'attirer à lui.

— Viens là, dit-il, je vais te faire ce que j'ai fait à cette mère de famille, dit-il en ricanant.

Elle se débattait, Bolan allait intervenir quand on entendit un moteur pétarader dans la rue principale.

— Laisse ça, fit un des complices du Nomade qui avait un crâne rasé et une toile d'araignée tatouée autour de l'oreille. Regarde !

Cinq Desperados venaient d'arrêter à leur tour leurs motos devant le café et mettaient pied à terre.

La serveuse se libéra de l'étreinte du Nomade et alla se réfugier dans la cuisine.

Bolan observait la scène en buvant son café à petites gorgées.

Les Desperados firent leur entrée. Les motards des deux gangs se dévisagèrent comme des chiens de combat. Ils se mettaient au défi de faire le premier pas, le premier geste.

Les Desperados allèrent s'accouder au comptoir. La serveuse n'osait pas revenir, ni le cuistot. L'un des motards sortit un immense poignard de sa botte, il fit mine de se curer les ongles avec la pointe et regarda les Nomades avec un sourire narquois au coin des lèvres.

Bolan observait en particulier les Desperados. Il était convaincu que les trois agents de l'A.T.F. se trouvaient là. Deux des Desperados se montraient particulièrement provocants avec les Nomades. Ils parlaient très fort pour que tout le monde entende leurs plaisanteries.

— Tu vois ce que je vois, disait l'homme au couteau, des petites filles qui prennent leur goûter.

— Arrête, tu vas leur faire peur. Hé, les filles, vous n'avez pas trop peur ?

Les Nomades rongeaient leur frein. Ils étaient en infériorité numérique et ils ne savaient pas si leurs ennemis étaient mieux armés qu'eux.

Bolan remarqua que les trois Desperados qui restaient en retrait paraissaient particulièrement mal à l'aise et ne participaient pas aux provocations. L'un d'eux se détacha alors du groupe et se dirigea vers les toilettes au fond du café.

— Où tu vas ? demanda l'homme au couteau.

— Je reviens, dit-il sans donner plus d'explication.

— Moi je crois que c'est ta copine qui a peur, fit un Nomade en souriant.

— On pourrait tous faire un petit pique-nique derrière le café, répondit le sergent d'armes des Desperados en agitant son poignard.

Le motard qui s'était éclipsé reparut et alla rejoindre ses camarades.

— Qu'est-ce que tu foutais ? lui demanda son officier.

— A ton avis ?

— Pendant ton absence, je proposais à nos amis d'aller régler nos comptes derrière le bar.

— Bonne idée, répliqua son copain.

Puis se tournant vers le petit groupe, il ajouta :

— Vous l'avez entendu ? On vous invite.

Les Nomades se levèrent et se dirigèrent vers le groupe de Desperados.

Les trois agents de l'A.T.F. échangèrent un regard. Ils ne savaient pas quoi faire dans une telle situation.

Tout d'un coup, une sirène de police rugit derrière eux. Tous les hors-la-loi des deux camps se retournèrent en même temps. Bolan qui ne ratait rien de la scène perçut le sourire et l'expression de soulagement sur le visage du Desperado qui s'était éclipsé quelques instants auparavant. L'Exécuteur comprit ce qu'il avait fait. Il était allé discrètement appeler le shérif de la ville pour empêcher une bagarre sanglante.

Deux voitures bleu et blanc s'étaient arrêtées devant le snack et les représentants de l'ordre prenaient possession de l'espace. Ils étaient huit en tout, qui se postèrent entre les Nomades et les Desperados.

— Alignez-vous contre le mur, dit le shérif, les jambes écartées, et pas de gestes brusques.

Les adjoints, armés de fusils à pompe, firent glisser une balle dans le canon.

— Jimmy, dit le shérif, fouille ces messieurs, je ne serais pas étonné si on trouvait sur eux de quoi les boucler pendant un moment.

— Vous n'avez pas le droit de nous arrêter sans raison, protesta le sergent d'armes des Desperados.

— On a retrouvé le cadavre d'une femme dans le désert, répondit le shérif en s'approchant à deux centimètres du visage du motard. Elle a été sauvagement violée et assassinée. A l'arme blanche. Un témoin a affirmé avoir vu passer des membres d'un club de motards. Alors, essaye de ne pas trop t'énervier. Je connaissais cette femme.

Le Desperado était visiblement perturbé par cette nouvelle.

— Où est-ce que vous l'avez trouvée ?

— A l'ouest de la ville.

— Nous venons d'arriver, on venait de l'est.

Bolan était sûr qu'il ne mentait pas. S'il avait été coupable, les agents infiltrés de l'A.T.F. l'auraient empêché de perpétrer ce crime.

Ça signifiait que les Nomades étaient coupables, peu importaient les preuves formelles. Ils venaient de signer leur arrêt de mort.

Les adjoints du shérif étaient occupés à vider les poches des hors-la-loi. Ils trouvèrent un Glock dans la poche d'un Nomade. Un couteau à cran d'arrêt sur un autre, qui portait encore des traces de sang. Le troisième avait cinq cents grammes de cocaïne dans une poche en plastique et trois cents grammes de marijuana mexicaine.

— C'est bon, Jimmy, fit le shérif, tu peux leur passer les bracelets en inox.

Un des Nomades se retourna au moment où on le menottait et cracha au visage du représentant de l'ordre. La réponse ne se fit pas attendre. Il reçut une droite qui lui fracassa le nez et un coup de crosse dans le ventre qui le plia en deux. Il s'écroula sur le sol, face contre terre en grimaçant de douleur.

Ce spectacle calma les ardeurs des autres Nomades, pendant que les policiers passaient à la fouille des Desperados.

— Embarquez-les aussi, dit le shérif. On les interrogera au poste.

Bolan remarqua l'échange de regards entre le shérif et l'agent de l'A.T.F.

Des voitures de police supplémentaires s'étaient présentées devant la vitrine du café, pour embarquer les motards.

Bolan les regarda s'éloigner. Sur ces huit prisonniers, il en avait cinq à tuer. Et il avait un plan.

L'Exécuteur fit signe à la serveuse de lui apporter un autre café.

CHAPITRE IV

— Agent Matt Johnson, fit Bolan en se présentant au bureau du shérif de Willcox.

— Enchanté, shérif John Drummond. Que puis-je faire pour vous ?

— Je souhaiterais m'entretenir avec un des hommes que vous avez arrêtés cet après-midi.

— Un des motards hors-la-loi ?

— Exact, répondit Bolan.

Le shérif le considéra en fronçant les sourcils.

— Excusez-moi, mais j'ai l'impression de vous avoir vu dans ce café quand nous avons procédé à l'arrestation.

— Vous êtes très observateur, répondit Bolan. J'étais là en effet. J'enquête sur les groupes de hors-la-loi et je filais les Desperados qui se sont arrêtés dans votre ville.

Bolan voyait que le shérif le considérait avec suspicion. Les groupes comme les Hells Angels ou les Mongols avaient par le passé fait preuve d'une organisation digne des grandes familles de la mafia. Ils infiltraient les services de police, et employaient à leur service des avocats et des détectives privés pour vérifier les antécédents des candidats au club.

— Permettez-moi, fit le shérif, de vous demander des garanties complémentaires.

— C'est parfaitement compréhensible, répondit Bolan, qui plongea la main dans la poche intérieure de sa veste et en sortit une carte de visite. Voici le numéro de Peter Garcia qui dirige les opérations un peu... spéciales, dirons-nous, de l'A.T.F. Vérifiez auprès de lui, je suis sûr qu'il accédera à ma requête.

— Très bien, donnez-moi un instant, répondit le shérif qui disparut dans un deuxième bureau pour passer son coup de fil en toute tranquillité.

Il revint cinq minutes plus tard avec un large sourire.

— Lequel des prisonniers souhaitez-vous voir en premier ? demanda-t-il.

— Celui qui vous a prévenu par téléphone de la présence de motards dans votre ville, répondit Bolan en lui rendant son sourire.

Le shérif Drummond mena Bolan dans la cellule réservée aux interrogatoires. Quelques secondes plus tard, l'agent de l'A.T.F. vint le rejoindre dans son attirail de motard. Pour donner le change aux Desperados qui partageaient sa cellule, on l'avait menotté. L'agent spécial Vince Mortimer n'avait pas été mis au courant de l'identité de Bolan ni de ses intentions.

L'assistant du shérif lui enleva ses bracelets de fer et l'homme

s'assit en se massant les poignets.

— Matt Johnson, fit Bolan en lui tendant la main. Vous êtes l'avocat nommé d'office ?

— Pas du tout, je suis un agent d'une unité spéciale. Comme vous en quelque sorte, mentit Bolan. Je suis venu vous épauler dans votre mission.

— Et qui vous envoie ? demanda Vince Mortimer qui restait méfiant.

— Je suis ici avec l'accord de Peter Garcia.

L'homme de l'A.T.F. se détendit visiblement en entendant ce nom.

— Je sais que vous êtes dans une situation de plus en plus difficile, dit Bolan, pour continuer votre mission vous allez avoir besoin de mon aide. Je ne peux pas rentrer dans les détails avec vous. Vous devez me faire confiance.

L'homme hocha la tête.

— Vous allez passer devant le juge, continua Bolan, vous serez inculpé de port d'armes illégal puis vous serez libéré sous caution un jour après les Nomades, dans l'attente du jugement. Votre travail pour les Desperados sera alors terminé. Malheureusement un des authentiques Desperados qui vous accompagnent va aussi trouver la mort, si vous voyez ce que je veux dire. Il faudra que l'autre reste en vie pour témoigner auprès du président du club que vous avez bien liquidé les Nomades qu'on vous avait désignés pour cibles.

— Je n'ai pas d'autre choix que de vous faire confiance, si je veux poursuivre ma mission, répondit-il. Mais ne vous inquiétez pas. D'après ce que j'ai vu au cours des deux dernières années, ces hors-la-loi méritent amplement tout ce qui peut leur arriver. Je me chargerai de convaincre un des officiers Desperados de nous attendre au motel.

— D'autre part, une guerre se prépare entre les Desperados et les Nomades. Nous allons faire en sorte qu'elle explose littéralement. Quand ces deux groupes seront affaiblis, nous essayerons d'identifier qui les finance et qui bénéficie de leurs activités mafieuses. Car nous pensons qu'ils ne sont qu'une vitrine pour un groupe plus puissant.

— Exact, répondit l'agent de l'A.T.F., je le soupçonnais depuis longtemps et je commence à être sur la bonne piste.

— Quand vous serez libéré sous caution, vous emmènerez vos collègues à Apache Pass, entre les montagnes Chiricahuas et Dos Cabezas. Vous leur direz que vous avez pu contacter par portable un marchand de cocaïne venu du Mexique et qu'il va vous assurer une livraison importante d'armes et de drogues. Je vous attendrai.

Vince Mortimer hocha la tête, tendit la main à Bolan et lui dit sobrement :

— Merci, agent Johnson.

Puis il regagna sa cellule où l'attendaient les Desperados.

L'enterrement de Mad Dog devait avoir lieu le lendemain. C'était l'occasion pour les Nomades de se livrer à une immense démonstration de force.

Bolan repartit vers Tucson dans sa Mitsubishi. Il avait l'intention de gâcher la fête. Le mieux était donc de frapper pendant la cérémonie.

Johnny Saintly avait pu s'éclipser pour téléphoner à l'Exécuteur et l'avait mis au courant des dispositions. Les Nomades avaient prévu un long cortège à travers les rues de Tucson. Des centaines de motards roulant au pas derrière le corbillard peint aux couleurs du club, depuis leur local jusqu'au cimetière de Holy Hope.

Bolan avait décidé de les attendre au croisement de Prince Road et Fort Lowell Road.

Il s'était posté sur un toit qui lui permettrait de voir arriver le convoi de loin. Le Guerrier avait revêtu une veste en cuir noire pour l'occasion. Une Harley Davidson était garée au pied de l'immeuble où il s'était posté. Il savait qu'il ne pourrait pas tous les éliminer. Il y en avait des centaines, peut-être des milliers. Mais, dans la confusion qui suivrait l'attaque, il pourrait battre en retraite sur une moto, se fondant dans la foule des hors-la-loi, en laissant derrière lui un chaos dont ils mettraient des semaines à se remettre.

Il était équipé d'une carabine M. 24 comme les snipers de l'armée américaine. Avec des cartouches de 7 millimètres Magnum, il pouvait être efficace et précis jusqu'à neuf cents voire mille mètres. C'était largement suffisant pour ce qu'il avait prévu.

Il se mit dans la position du tireur couché. Puis il prépara son viseur à laser. Il le pointa sur divers endroits de la rue pour ajuster la trajectoire de ses tirs. Un muret d'une trentaine de centimètres suivait le pourtour du toit. Il mit le trépied à la hauteur voulue et attendit. Il avait le soleil dans le dos. Il compta donc qu'il pourrait tirer au moins cinq balles avant de se faire repérer. Même si les hors-la-loi des clubs de motards étaient fanatiques des armes à feu, ils n'étaient pas des experts pour autant, et il leur faudrait de longues minutes pour retrouver une trajectoire d'après un impact. Ils préféreraient un AK 47, un Uzi, par exemple, mais les armes de précision n'étaient pas leur fort.

Au bout d'une demi-heure d'attente, il perçut comme un bourdonnement d'abeilles. Le long convoi des Nomades approchait. Les grosses cylindrées tournaient au ralenti avec des ronflements de dragons endormis. Puis le soleil se refléta sur les chromes, les roues, les réservoirs.

Ils ne formaient d'abord qu'une masse compacte derrière le corbillard qui avançait avec lenteur.

Pour éviter tout débordement, la police avait interdit l'accès du boulevard aux passants. Des hommes en uniforme, casqués, eux

aussi sur des motos, surveillaient le cortège.

A travers sa lunette d'une extrême précision, Bolan pouvait même lire les badges qui ornaient les vestes de cuir des Nomades.

Il mit la crosse du M. 24 au creux de son épaule et ajusta un Nomade qui avait sur la poitrine un badge brodé attestant qu'il avait tué pour son club. Le motard, qui portait également un casque allemand de la Seconde Guerre mondiale peint en noir avec une tête de mort et un insigne SS sur le front, était à maintenant environ cinq cents mètres. Il roulait au milieu du cortège qui formait cinq colonnes sur cette avenue.

Bolan sentit son index se gonfler sur la détente, lentement, avec une maîtrise parfaite.

Puis le coup partit. Le silencieux avait étouffé le bruit de la : détonation.

A travers le viseur, l'Exécuteur vit la balle qui traversait la gorge du Nomade. Sa tête partit en arrière avant de retomber sur sa poitrine et sa longue barbe blanche se teinta de rouge. Il devait étouffer dans son propre sang. Il perdit l'équilibre et tomba sur le côté avec sa moto. Les motards qui le suivaient immédiatement en rangs serrés n'eurent pas le temps de réagir. Le premier roula sur la roue arrière de celui qui venait d'être abattu et à son tour s'affala sur le côté. Il poussa un juron, la moto de celui qui était derrière lui lui écrasa le bras. Puis comme elle tombait à son tour pour former un empilement de machines, il sentit sa cuisse broyée, sous le poids du métal et il se mit à crier à pleins poumons. Le torrent de motos s'était scindé en deux, de chaque côté des accidents, mais d'autres motards, essayant d'éviter les choppers à terre, perdaient l'équilibre et chutaient.

Les insultes se mettaient à fuser. Les hors-la-loi s'accusaient mutuellement de ne pas savoir conduire leurs engins.

Depuis son poste d'observation, Bolan ne pouvait s'empêcher de sourire. L'enterrement de Mad Dog commençait à manquer de dignité, et ce n'était pas fini.

Un des Nomades s'en prit violemment à un de ses « frères ». Il sortit un poing américain qui se prolongeait par une lame recourbée et en menaça l'autre qui avait sorti une chaîne de sous sa veste et la faisait tourner au-dessus de sa tête. L'homme armé du poing américain tendit le bras et coupa le nez de son adversaire. Des flots de sang se déversèrent tout d'un coup sur la chaussée. Mais celui qui agitait la chaîne, tout en poussant un hurlement de douleur, assena un coup avec le dernier maillon sur l'œil du mec au couteau. Celui-ci tomba à genoux, lâcha son poignard et se cacha le visage entre les mains. Son bourreau s'écroula sur le trottoir.

Les Nomades qui les entouraient criaient à pleine voix, certains pour les exhorter à arrêter, les autres, au contraire, pour les

encourager à s'étriper.

Bolan vit que l'un d'eux sortait un pistolet de derrière sa ceinture. Il reconnut immédiatement un Glock 31. Une belle arme. Le hors-la-loi avait sans doute l'idée de s'en servir pour menacer un de ses camarades ou de tirer en l'air afin d'obliger tout le monde à retrouver un peu de calme.

Pour Bolan c'était là une excellente occasion d'accroître le chaos. Il mit en joue la poitrine d'un gros Nomade au crâne rasé et à la longue barbe qui se trouvait juste en face du type armé de son Glock. Bolan appuya sur la détente encore une fois. Le chauve partit en arrière et s'effondra dans les bras d'un autre Nomade assis sur sa moto, lui faisant perdre l'équilibre.

Tous les Nomades se tournèrent en même temps vers le type armé. Ils le regardèrent bouche bée, convaincus que c'était lui qui avait tiré.

Le gros chauve allongé sur le dos avait porté les mains à sa poitrine, ses doigts dégoulinant de sang. Il lança un dernier regard vers son camarade en fronçant les sourcils, puis il expira.

— Putain ! Spider, mais t'es complètement cinglé, cria un des hors-la-loi.

— J'ai pas tiré, je te jure, Sammy.

— Tu te fous de nous.

— Regardez-les gars, mon...

— Tais-toi, salaud, cria un autre. T'as tué un frère.

— Mais hé ! Attendez, je...

Spider n'eut pas le temps de se justifier, un motard qui se tenait derrière lui lui passa une corde en cuir comme un long fouet autour de la gorge et se mit à serrer.

— Tu vas voir ce qui arrive à des salauds comme toi qui tuent des frères, lui murmura-t-il à l'oreille comme il l'étranglait.

Spider saisit la corde de cuir à deux mains, essaya de se libérer, de donner des coups de pied. Il implora du regard ses copains. En vain. Les Nomades ne sont pas connus pour leur compassion. Le visage de Spider devenait bleu. Ses phalanges blanchissaient autour de la corde. Autour de lui, une foule de motards l'insultait ou le regardait avec des yeux dénués de la moindre expression. Certains riaient, se moquaient de lui. Le spectacle leur plaisait. Ils montraient du doigt la langue de Spider qui sortait et ses yeux exorbités. Finalement il n'eut plus la force de lutter. Il lâcha prise. Et s'effondra au sol.

Les motards à l'avant du cortège s'arrêtèrent, ils ne comprenaient pas pourquoi les autres ne suivaient plus. Les bruits de moteurs ne leur permettaient pas d'entendre ce qui se passait. Ils ne voyaient qu'une mêlée confuse à une cinquantaine de mètres.

Le président, Rock, qui roulait en tête était furieux. Il avait rêvé d'un

défilé grandiose et ces imbéciles qui se rentraient les uns dans les autres, allaient le ridiculiser aux yeux des autres chapitres venus de tous les Etats-Unis.

Il se tourna vers Snake, son adjoint, et grommela :

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent ? Va voir.

Le motard fit demi-tour, accéléra pour aller rejoindre les autres.

En le voyant s'éloigner, Bolan songea à le supprimer d'une balle dans le dos. Mais il pensa qu'il valait mieux attendre. Il le tuerait quand il reviendrait auprès de son président. Ainsi, tous penseraient qu'il avait été abattu par les Nomades qu'il venait d'engueuler.

Au fond du cortège, les autres motards ne comprenaient pas non plus. Certains s'étaient mis à klaxonner. Ils tenaient à rendre un dernier hommage à Mad Dog et commençaient à s'impatienter.

Bolan épaula de nouveau son fusil. Les esprits étaient suffisamment échauffés. C'était le moment. Il rectifia encore une fois la trajectoire en fonction des indications du viseur de façon à bénéficier d'un maximum de précision à une distance de huit cents mètres cette fois.

Il repéra un motard dans une veste d'uniforme SS. Il appartenait au chapitre des Nomades du Kentucky.. Lui aussi avait le badge des tueurs cousu sur le bras. Parfait. Il était en train de vociférer et de faire de grands gestes parce que le convoi n'avancait plus.

Bolan visa son œil droit. Une légère pression sur la détente et il vit une brume rougeâtre qui s'élevait comme un spray devant le visage de l'apprenti SS. Celui-ci tomba avec sa moto sur le flanc droit, entraînant dans sa chute son voisin. La balle avait traversé le cerveau puis la tête et était ressortie de la boîte crânienne à un angle de trente degrés.

Les Nomades qui l'entouraient étaient eux aussi tous du Kentucky. Ils se regardèrent avec horreur et stupéfaction.

— On nous attaque ! cria l'un d'eux.

Et comme le groupe qui les précédait venait du Nevada, ce fut aussitôt la méprise.

— Le chapitre du Nevada nous tire dessus ! cria un Nomade du Kentucky.

Il sortit un Uzi d'un des sacs accrochés au porte-bagages de sa Harley et fit feu. Il fut très vite imité par le président du chapitre qui hurlait :

— Les salauds ! Les salauds ! C'est les Nomades du Nevada qui veulent nous tuer. Allez-y, tirez !

Un de ses hommes prit une arbalète dans un des sacs de selle de sa moto. Il disposa un carreau sur l'arme, visa un hors-la-loi devant lui.

La lourde pointe métallique du carreau transperça la gorge du malheureux. Une grimace grotesque se dessina sur son visage. Il agrippa le trait de part et d'autre de son cou, comme des poignées et

tourna sur lui-même avant de s'effondrer sur le dos, les yeux exorbités. Mais son assassin n'eut pas le temps de crier victoire. Alors même qu'il s'apprêtait à poser un deuxième carreau et à armer, une balle de 9 mm lui traversa la tempe et vint blesser le hors-la-loi qui se tenait à côté de lui. Il était déjà mort avant de heurter le sol de tout son poids. Personne n'aurait su dire d'où était partie cette balle.

L'Uzi faisait des ravages chez les Nomades du Nevada. Ils essayaient en vain de s'éparpiller, les motos déjà à terre leur obstruaient le chemin, ainsi que les cadavres qui tombaient sous leurs yeux.

Plusieurs d'entre eux s'allongèrent derrière les machines couchées sur le côté pour s'en faire une barricade et riposter.

Lorsque Snake, le sergent d'armes du club qui était parti aux nouvelles, fit demi-tour sur son chopper, Bolan conclut que le moment était venu de parachever le travail.

Il le mit en joue et visa la gorge. La balle qui le traverserait pourrait au premier coup d'œil venir de n'importe quelle direction.

Le motard approchait du petit groupe en tête du cortège qui l'attendait autour du corbillard, l'Exécuteur posa le point rouge du viseur juste sous la pomme d'Adam et tira. L'impact projeta le Nomade en arrière. Il tomba les bras en croix sur la route, tandis que sa moto continuait sa trajectoire comme montée par un fantôme.

— Snake ! cria le président des Nomades. Snake ! Ils ont tué Snake !

Il se tourna vers Killer à ses côtés.

— Qu'est-ce qui se passe ? Je comprends plus rien.

— Regarde, c'est le chapitre du Nevada qui se bat avec les autres.

— Quoi ?

— Regarde, je te dis, ils sont en train de tirer sur les types du Kentucky, derrière eux. Et ils ont flingué Snake.

Killer se tourna vers ses acolytes du chapitre de l'Arizona et hurla :

— Tuez-les tous ! Les types du Nevada ! Ils ont tué Snake ! Il ne faut pas qu'il en reste un seul.

Toutes sortes d'armes apparurent, depuis le lance-pierres jusqu'au AK 47, en passant par le cran d'arrêt, le poignard de combat, et les fusils semi-automatiques de fabrication tchèque.

Les Nomades du Nevada étaient maintenant pris entre deux feux ; entourés des cadavres de leurs camarades, et ils ne comprenaient toujours pas ce qui leur arrivait. Ils ne savaient qu'une chose, il fallait lutter jusqu'au dernier. Ils ripostèrent aux tirs qui venaient de devant et de derrière, mais ils ne pouvaient plus contenir la foule enragée de hors-la-loi qui progressait vers eux, assoiffée de sang.

Les Nomades du Nevada étaient débordés par ceux de l'Arizona d'un côté et ceux du Kentucky de l'autre. Ils avaient maintenant

pénétré dans le périmètre dessiné par les motos couchées sur le sol qui formaient comme une dernière barricade. On se battait à la hache, au poing américain, à la baïonnette, à coups de marteau. Le sang giclait de partout, s'échappant de doigts tranchés, d'oreilles coupées, de visages tailladés. Un Nomade du Kentucky reçut un coup de baïonnette sous le menton, la pointe lui traversa la langue, le palais puis le cerveau pour finalement ressortir, toute rouge, au sommet de son crâne.

Les policiers postés sur les trottoirs ne savaient plus que faire. Ils lançaient des appels paniqués dans leurs radios. Comment arrêter une bataille entre des centaines de criminels armés et décidés à en découdre ?

Des hélicoptères apparurent dans le ciel et des policiers anti-émeute se massèrent dans les rues adjacentes, protégés par leurs casques et leurs boucliers. Des véhicules d'incendie débouchèrent alors sur l'avenue en actionnant des lances à eau et des canons d'une puissance stupéfiante qui balayèrent les motards comme des fétus de paille.

D'autre part, les hélicoptères et les fusils des policiers lâchèrent des gaz lacrymogènes. La rue devint grise de fumée toxique.

Les motards ne pouvaient plus continuer le combat. Il fallait se remettre en selle sur les Harley et décamper le plus vite possible.

Johnny Saintly qui accompagnait Killer et Rock était resté près du corbillard pendant l'assaut final sur les Nomades du Nevada. Il était convaincu qu'ils n'y étaient pour rien dans toute cette confusion et ce carnage. Il avait l'intuition que le mystérieux agent Johnson avait su créer à lui tout seul ce chaos indescriptible, même s'il n'aurait pas su dire comment.

Tout un chapitre de Nomades avait été liquidé, sans que quiconque ait vraiment compris ce qui se passait. Une guerre civile risquait d'éclater au sein du club, un nombre incalculable de motards allaient être arrêtés par la police et de nombreux autres étaient morts.

Bolan, sur son toit, songea qu'il ferait bien de s'éclipser lui aussi. Il ne voulait pas être repéré par les hélicoptères qui entraient en action.

Il sortit un piton métallique du sac qu'il avait emporté avec lui et le planta dans le toit. Il y attacha un descendeur de type 8 avec un mousqueton, puis sans prendre la peine de se mettre dans un harnais, il enroula la corde autour de son poignet et descendit en rappel le long de la façade. Quand il ne fut plus qu'à deux mètres du sol, il lâcha la corde et retomba sur ses pieds. Puis il enfourcha sa Harley et partit à l'opposé de la bataille. Il entendit encore quelques instants les détonations, les cris, le bruit rythmique des hélices d'hélicoptères qui fendaient l'air. Une petite musique de victoire.

— Et tout ça avec seulement trois balles, pensa Bolan.

CHAPITRE V

Il restait à régler les affaires à Apache Pass. Il fallait que les Nomades soient encore une fois pris entre deux feux. La vie deviendrait pour ces gangsters une spirale infernale. Ils allaient être décimés à la fois par la guerre civile qui se préparait et par leurs pires ennemis, les Desperados. On s'occuperait de ces derniers ensuite, d'autant plus que la guerre ne manquerait pas de les affaiblir, eux aussi.

Bolan sentit son téléphone portable vibrer dans la poche de sa veste. Il consulta l'écran et vit que c'était Johnny Saintly qui l'appelait avec l'appareil qu'il lui avait confié.

Décidément, Gadgets, le génie en informatique et inventeur hors pair, avait su leur rendre les communications plus faciles.

Bolan, qui retournait à Willcox au volant de sa Mitsubishi, se gara sur le côté de la route et répondit.

— Johnny Saintly à l'appareil, fit la voix familière de l'agent infiltré de l'A.T.F.

— Quelles nouvelles ? demanda Bolan.

— Je suis convié ce soir à une réunion au sommet avec les grosses huiles des Nomades. Je crois que je pourrai en savoir plus sur l'ampleur de leurs opérations criminelles.

— Excellent.

— Le désastre de l'enterrement de Mad Dog les a ébranlés, c'est le moins qu'on puisse dire. Ils vont être obligés d'agir à découvert à partir de maintenant. Et ils vont devoir le remplacer. J'ai comme le sentiment que je pourrais peut-être bénéficier d'une autre promotion au sein du club.

— Félicitations, répondit Bolan.

— Merci. J'aurais aimé que ma carrière au sein de la police ait connu une ascension aussi fulgurante, plaisanta Johnny Saintly.

Bolan éclata de rire.

— J'attends votre rapport, dit-il. Quand pensez-vous pouvoir me recontacter ?

— Demain au plus tard.

— Parfait, j'attends les renseignements.

Bolan continua jusqu'à Willcox et réserva une chambre dans le motel en face du bureau du shérif. De là, il pouvait facilement surveiller les allées et venues des représentants de l'ordre et il verrait exactement à quelle heure les motards arrêtés précédemment seraient escortés au tribunal pour être ensuite libérés sous caution. Ils en sortiraient désarmés. Bolan n'aurait pas de difficulté alors à les faire prisonnier pour les emmener à Apache Pass et se débarrasser d'eux.

L'atmosphère était lourde chez les Nomades de Tucson. Suite à la fusillade de l'après-midi, la police avait fait une perquisition dans leur Quartier Général en déployant les grands moyens et avait procédé à plus de soixante-dix interpellations. Ils avaient trouvé des quantités impressionnantes d'amphétamine, de crack, d'héroïne, et de cocaïne, sans compter les armes illégales, cachées sous le plancher : trois pistolets semi-automatiques de fabrication tchèque, calibre 22., cinq Rohm, calibre 22. Dix intratec Tec-22, calibre 9 mm, cinquante-six grenades défensives à fragmentation, six AK 47, huit fusils à canons sciés Ruger calibre 22. Modèle 1022. Et cinq mitrailleuses Colt AR-15.

Sans compter les innombrables munitions pour chacun de ces modèles. Un arsenal qui allait leur faire cruellement défaut pour la guerre qui s'annonçait, et qui serait difficile et couteux à remplacer. Le club était depuis fermé et gardé par des policiers en uniformes, armés jusqu'aux dents.

On avait donc donné rendez-vous à Johnny Saintly dans une maison secrète dans la banlieue de Tucson. Il était relativement confiant. Il ne voyait pas comment les Nomades pouvaient établir un lien entre lui-même et ce qui venait de se passer. Mais il fallait rester sur ses gardes, Johnny Saintly avait assez pratiqué les membres de ces clubs de motards pour savoir qu'ils étaient tous paranoïaques en plus d'être des psychopathes. Au moindre soupçon de leur part, il risquait une balle dans la nuque.

Il avait reçu l'ordre de venir en voiture plutôt qu'en Harley et de laisser chez lui son cuir trop identifiable.

Arrivé à l'adresse indiquée, il remarqua que trois hommes montaient discrètement la garde. Il les reconnut. Ce n'étaient pas des « prospects », cette fois, mais des membres à part entière qui avaient fait leur preuve. Pas une moto en vue. Les Nomades avaient peur. C'était aussi dans ces moments-là qu'ils pouvaient se montrer le plus dangereux.

Il salua le motard qui gardait l'entrée d'un signe de la tête. L'autre lui ouvrit la porte sans rien dire et il entra. Pas de hard rock, pas de danseuse en maillot de bain cette fois, on était en plein conseil de guerre. Il entra dans un salon meublé d'un sofa, d'une télévision éteinte et de quelques fauteuils défoncés. La pièce sentait l'humidité, on se rendait compte que la maison n'avait pas été habitée depuis longtemps. Rock vint à sa rencontre et le serra dans ses bras en lui donnant de grandes tapes sur l'épaule. C'était plutôt bon signe, mais il ne fallait pas s'y fier entièrement. Johnny Saintly se demanda l'espace d'une demi-seconde s'il ne devenait pas aussi paranoïaque que ses

soi-disant amis.

— Triste journée pour les Nomades, Johnny, fit le président.

Johnny Saintly haussa les épaules et poussa un soupir en guise de réponse.

— Assois-toi.

Johnny Saintly obtempéra.

— Tu as une idée de ce qui s'est passé aujourd'hui, Johnny ?

— Rien du tout, répondit l'agent de l'A.T.F. en secouant la tête de droite et de gauche.

— Ce pauvre Mad Dog méritait mieux. Tu penses qu'il s'agit d'une attaque des Desperados ?

— Je ne sais pas, je n'en ai pas vu.

— Peut-être des flics infiltrés qui auraient démarré une bagarre entre nous.

Et il regarda Johnny Saintly droit dans les yeux. Ou était-ce une illusion ?

— Des flics infiltrés, ça m'étonnerait. Comment est-ce que ce serait possible ?

— C'est bien arrivé chez les Mongols et les Hells Angels.

— Oui, mais nous sommes plus futés qu'eux, répondit Johnny Saintly. Nous, on ne nous infiltrera pas.

— Qu'est-ce que tu ferais à un flic infiltré, Johnny, si tu en surprenais un ?

— Pourquoi est-ce que tu me demandes ça ? fit Saintly en essayant de scruter le regard de son président.

Une porte s'ouvrit sur le côté et deux Nomades entrèrent.

« Reste calme, se disait Saintly. Il est impossible qu'ils soient au courant de quoi que ce soit. Impossible. A moins que Matt Johnson ne soit en fait un traître. » Non. Il sentait un picotement derrière la nuque. Sa voix se nouait. Il n'osait pas parler de peur qu'on ne perçoive son émotion. Il se demanda s'il aurait le temps de plonger la main sous sa veste pour saisir son pistolet et tuer ces trois hommes. Il y avait peu de chance. « Attends encore un peu », se dit-il.

En guise de réponse, il pointa son index et replia son poing pour figurer un pistolet puis avec le pouce imita un percuteur qui s'abat.

— Bang ! fit-il. Entre les deux yeux !

Un large sourire se dessina sur le visage du Nomade. Il posa la main sur l'épaule de Johnny Saintly, puis éclata de rire.

— Sacré Johnny.

L'agent de l'A.T.F. riait lui aussi, en se demandant si l'autre se rendait compte qu'il se forçait. Les deux autres Nomades étaient restés impassibles.

— Asseyez-vous, les gars. Je vous présente Johnny, Johnny Saintly. Un ami. Un frère. Je veux que vous lui fassiez confiance.

Saintly n'avait jamais été aussi soulagé de sa vie.

— Johnny, je te présente Diego Vasquez, du chapitre des Nomades de Tijuana, et Jimmy Lecoœur du Québec. Nous venons seulement d'y établir un nouveau chapitre.

— Au Québec ?

— Oui.

— Tu sais ce qui est arrivé aux Hells Angels là-haut ?

— Absolument. Ils ont tous été arrêtés et leurs activités criminelles stoppées.

Johnny Saintly vit que Vasquez l'avait regardé bizarrement. Il se rendit compte qu'il avait un peu trop parlé comme un flic.

— Et la place est à prendre, ajouta-t-il avec un clin d'œil pour se rattraper.

— Tout à fait, renchérit Lecoœur. Et nous nous sommes très bien débrouillés jusqu'à présent. Nous avons pu récupérer un certain nombre de leurs activités.

— Proxénétisme, vente d'armes, drogue, etc., ajouta le président. Il y en a pour des millions de dollars, Johnny. Des millions, tu m'entends ? fit-il en écarquillant les yeux.

Johnny Saintly écoutait, fasciné, il aurait voulu avoir un micro sur lui, malgré le risque. Ce qu'ils lui racontaient lui aurait permis de les mettre derrière les barreaux pendant au moins dix ans chacun, sans remise de peine.

— Nous avons déjà réinvesti au Québec, expliqua Lecoœur. Le seul problème, c'est qu'il faut qu'une partie de l'argent, et une grosse partie, remonte chez nos investisseurs.

— Et d'autres clubs de motards se sont fait connaître auprès de ces mêmes investisseurs. Tu comprends ?

— Je pense.

— Pour être très précis. Le groupe qui finançait les Hells Angels rachète leurs investissements par l'intermédiaire de Nomades, expliqua le président.

— Seulement, tout cela attise la convoitise des clubs rivaux.

— Ils ont fait savoir à notre... bienfaiteur qu'ils étaient plus puissants que nous et prêts à prendre la place, déclara Vasquez.

— Les Desperados..., fit Saintly à voix basse.

Il commençait à saisir.

— Et qui sont ces... bienfaiteurs ? demanda-t-il.

— Contentons-nous de dire pour le moment qu'ils se trouvent à Saint-Domingue, déclara Vasquez en plissant les yeux.

— Tu te méfies de moi ? Tu ne veux pas me dire de qui il s'agit exactement.

— Je me méfie de tout le monde, compadre, répondit Vasquez.

— Je comprends, fit Saintly, conciliant. C'est normal.

Il ne fallait pas brûler les étapes. Ce qu'il venait d'apprendre dépassait déjà toutes ses espérances.

— Calme-toi, Vasquez, intervint le président. Johnny participe maintenant aux opérations, je te l'ai déjà dit, et c'est pour ça que je l'ai fait venir, ici.

— Et vous pensez que les Desperados sont à l'origine de l'attaque pendant l'enterrement de Mad Dog.

— Oui, répondit le président des Nomades. Mais je ne comprends pas comment ils ont réussi ça.

Johnny Saintly détourna les yeux, un sourire se dessina sur ses lèvres.

A travers ses jumelles, Bolan voyait les trois Nomades qui sortaient de la prison. Il s'était arrangé pour qu'on demande au shérif Drummond de les relâcher avant leurs ennemis, les Desperados. C'était le soir, vers 10 heures, et les rues de Willcox étaient déjà vides.

Les Nomades n'avaient pas eu le droit de contacter l'extérieur et on leur avait donné un avocat d'office. Ils avaient vociféré qu'on ne respectait pas leurs droits, mais sans grande efficacité. De plus, leurs motos avaient été confisquées.

Ils regardèrent de gauche et de droite, à l'extérieur de la prison, et se dirigèrent vers une enseigne allumée à deux cents mètres qui indiquait la présence d'un bar.

Bolan était déjà prêt, il attendait ce moment depuis le verdict rendu par le juge dans le tribunal de Willcox.

Il vérifia une dernière fois le mécanisme du Beretta 93-R et du Desert Eagle, prit les clefs de la Mitsubishi sur la table de nuit et sortit.

Il se gara en face du bar, de l'autre côté de la rue. Puis il traversa et entra. Il n'y avait que peu de clients à l'intérieur. Une barmaid écoutait d'un air ennuyé des vieux airs de country en essuyant les verres. Les trois motards étaient assis au bout du bar devant des bières.

L'Exécuteur vint s'asseoir à un mètre à peine du trio et commanda une boisson sans alcool. Un des Nomades le dévisagea en se demandant où il l'avait vu précédemment. Il n'arrivait pas à le remettre précisément mais, sans qu'il sache pourquoi, ce visage lui rappelait un mauvais souvenir.

Bolan se tourna vers eux et leva son verre.

— A la vôtre, fit-il.

Les motards le regardèrent avec stupéfaction. Ils avaient plus l'habitude d'inspirer la terreur que la jovialité. Quand ils entraient dans un bar, ils aimaient que les clients baissent les yeux.

— On se connaît ? demanda un des Nomades avec un sourire sarcastique.

— Pas encore, répondit Bolan, avec une décontraction toujours aussi déconcertante.

— Ecoute, mon gars, c'est tant mieux pour toi si on se connaît pas et il vaudrait mieux que ça reste comme ça, tu comprends ?

— Je pense au contraire que ce serait dans votre intérêt si on faisait connaissance.

— Ah oui ?

— Oui. Je suis un homme d'affaires. J'étais venu ici faire une livraison pour un club de motards. Des gens pas clairs, m'a-t-on dit, mais les affaires sont les affaires, non ? Les Desperados, ce nom vous dit quelque chose ?

Les Nomades n'en revenaient pas.

— Oui, c'est un nom qui nous est vaguement familier, dit le plus grand des trois, avec une grimace sarcastique en se tournant vers les deux autres.

— Et qu'est-ce que tu leur vends aux Desperados, hein, mon pote ? demanda le plus grand des trois qui semblait être aussi le plus gradé dans l'organisation.

Il portait notamment le badge des tueurs, ce qui lui donnait une certaine autorité sur les deux autres.

Bolan désigna la serveuse d'un signe de tête. Elle était toujours occupée à mâcher son chewing-gum d'un air absent. Mais il valait mieux être prudent.

— Je suggère qu'on aille s'installer avec nos verres à une table au fond, pour parler tranquillement.

Les trois Nomades échangèrent des regards interrogateurs.

— Et ta marchandise peut nous intéresser ?

— Si elle intéresse les Desperados... C'est marrant comme vous vous détestez ! Mais vous vous ressemblez beaucoup, finalement.

Le plus grand des motards lança un regard furieux à Bolan.

— Garde tes commentaires pour toi, fit un de ses deux acolytes entre ses dents. Contenté-toi du business si tu ne veux pas que je te coupe le nez et les lèvres.

— C'est bon, Gonzo, calme-toi, dit le chef.

Pour toute réponse Bolan se contenta de lui sourire aimablement, ce qui le rendit encore plus furieux.

— Alors, on va s'asseoir ? dit Bolan.

— Venez, les gars, dit le chef, on n'a rien à perdre.

— Je paie la prochaine tournée, ajouta l'Exécuteur.

Ils se dirigèrent vers le fond, prirent place. La serveuse vint les servir et retourna derrière son bar. Les derniers clients vidaient leurs verres avant de rentrer chez eux.

— Alors ? demanda le chef.

Avant même que Bolan n'ait le temps de répondre, Gonzo

intervint :

— Méfie-toi, Bobby. J'ai l'impression de l'avoir déjà vu quelque part, ce type.

— Exact, mon gros Gonzo, tu m'as vu dans le snack quand vous vous êtes fait arrêter comme des bleus.

Gonzo se leva de sa chaise comme pour frapper Bolan en s'écriant :

— Non, mais, pour qui il se prend celui-là, je vais...

D'un geste, Bobby l'obligea à se taire et à se rasseoir. Bolan commençait à l'impressionner : ce type n'éprouvait aucune peur, seul face à trois Nomades. On n'avait pas affaire à n'importe qui.

— On va continuer les conneries encore longtemps comme ça ? demanda Bolan, durcissant le ton. Parce que je n'ai pas l'habitude de perdre mon temps avec des amateurs.

— J'écoute, dit le chef.

— Je peux vous vendre trois AK 47, et vingt kilos de cocaïne. Plus, huit grenades à fragmentation.

Les hors-la-loi étaient très intéressés. Ils échangèrent un regard. Mais ils restaient indécis.

— Combien ? demanda Bobby.

— Seize mille dollars. En liquide, évidemment, fit Bolan en haussant les sourcils. Si ça ne vous intéresse pas, dites-le-moi tout de suite.

— Où est la marchandise ?

— Un coup de fil à mon adjoint et je vous la livre dans l'heure qui suit.

— Ça représente une grosse somme, répondit le plus important des trois Nomades.

— J'ai l'habitude de faire affaire avec des clubs de motards. Si le président du chapitre de l'Arizona me promet des garanties suffisantes, je peux déjà vous montrer la marchandise pour la livraison, on verra quand j'aurai touché le paiement.

— Je reviens, dit le Nomade.

Il s'éclipsa pour téléphoner depuis le poste du bar. Il revint au bout de quelques minutes et déclara à Bolan :

— L'adjoint du président du chapitre de l'Arizona va rappeler sur mon portable, vous pourrez lui parler.

Et en effet, quelques secondes plus tard, le téléphone sonnait et le Nomade le tendait à Bolan.

L'Exécuteur sourit intérieurement, quand il entendit la voix de Johnny Saintly qui lui offrait les garanties des Nomades pour l'achat d'armes illégales.

Il raccrocha, se tourna vers les trois motards puis déclara :

— C'est bon, on peut y aller. Ma voiture est à l'extérieur.

Bolan sortit le premier.

Bobby retint Gonzo à la porte et lui glissa à l'oreille :

— Dès qu'il nous a montré sa marchandise, on flingue ce pauvre type et on embarque tout.

CHAPITRE VI

Un vent glacial soufflait sur le désert. La lumière de la lune éclairait parfois la silhouette menaçante d'un cactus aux épines acérées comme de longs poignards.

Bolan conduisait en regardant droit devant lui. Il y avait deux Nomades sur la banquette arrière, mais il savait qu'il ne risquait rien pour le moment.

— Où est-ce qu'on va ? demanda Bobby.

— A Apache Pass, fit Bolan. Puis, se tournant vers Gonzo, il ajouta :

— Dis-moi, quand on était dans le snack, avant que vous vous fassiez arrêter, tu disais à la serveuse que tu allais lui faire la même chose qu'à cette mère de famille.

Gonzo éclata de rire.

— Qu'est-ce que tu lui as fait exactement ? demanda Bolan.

— Je préfère pas te le dire, tu vas avoir des cauchemars. Tu te rappelles, Bobby ?

— C'est ses enfants qui ont pas trop apprécié, fit Bobby.

— Et le mari, commenta le troisième, en s'esclaffant à son tour.

Bolan serra les dents. Il avait des projets pour ces trois assassins.

Il arrêta le 4x4 Mitsubishi. Les trois Nomades se turent et échangèrent un regard inquiet. L'appel d'un chien sauvage déchira le silence de la nuit.

— Vous n'avez pas peur des fantômes, les gars ? dit Bolan, parce que ça ne manque pas ici entre les guerriers apaches et les soldats de la cavalerie U.S... Allez ! On descend.

— Quoi ? Ici ?

— Oui, ici. Tu vois cette grotte ? fit Bolan en désignant une ouverture dans le flanc de la colline. Les armes sont là-dedans dans des caisses étanches.

Puis il éteignit les phares.

— Et la drogue ? demanda Bobby.

— La drogue, il faut que je demande à mon associé de la livrer. Vous n'aviez pas imaginé quand même que j'allais laisser des kilos de poudre dans ce trou ?

— T'as une torche électrique ?

— Bien sûr. Dans le 4x4.

Bolan se tourna et se dirigea vers le Mitsubishi. Il ouvrit la boîte à gants, le Beretta 93-R était là. Le Desert Eagle attendait de passer à l'action, dans son holster, au creux de son bras.

— Alors, messieurs ? fit Bolan, vous n'allez pas vérifier la marchandise ?

— Vas-y, toi, fit Gonzo.

— Vous avez vraiment peur ? demanda l'Exécuteur en haussant les sourcils. Peur du noir ? De grands féroces hors-la-loi comme vous ?

Ils ne régissaient pas. Ils se regardèrent sans oser bouger.

— Parce que du noir, je vais vous en faire voir, ajouta Bolan.

Il leva le Desert Eagle devant lui, le canon était pointé sur le front de Gonzo.

— Hé !. Qu'est-ce que tu... hé...

Un rugissement infernal vint déchirer le silence de la nuit. L'Exécuteur avait appuyé sur la détente. Une grimace presque comique se dessina sur le visage de Gonzo au moment où la balle pénétrait dans la boîte crânienne. Puis l'arrière de la tête vola comme s'il se liquéfiait tout d'un coup en un immense jet de sang.

Les deux autres restèrent stupéfaits. Ils regardèrent leur complice allongé sur le dos, les bras en croix. Le sable du Sonora mangeait la cervelle de Gonzo.

Le gros Bobby se retourna et sprinta sans but dans la nuit. Big, le chef des trois, tenta de plonger vers Bolan qui esquiva sur le côté. Emporté par son élan, Big trébucha et tomba de tout son long. Il essaya de se retourner et de lancer une poignée de poussière dans les yeux de Bolan. Il était trop lent. Il reçut un coup de pied en pleine mâchoire. Il poussa un cri de douleur suivi d'un juron. Bolan arma le chien du Desert Eagle. Il tira une première balle dans le genou de Big. Un hurlement répondit à la détonation. Le Nomade se tordit dans la poussière en se tenant la jambe.

L'Exécuteur se tenait au-dessus de lui, impassible.

Au bout de quelques secondes, le motard demanda :

— T'es qui, toi ? Tu travailles pour qui ?

— Tout ce que t'as besoin de savoir, répondit Bolan, c'est que je suis le meilleur ami de cette femme que t'as attaquée devant sa famille avec ton copain Bobby.

Puis il appuya sur la détente. Big prit la balle dans l'œil gauche.

Bolan retourna à la voiture et chaussa ses lunettes équipées de vision nocturne. Le paysage était devenu vert fluorescent.

A une trentaine de mètres, il voyait Bobby qui tâtonnait dans le noir, trébuchait, rampait à quatre pattes sur quelques mètres puis se relevait pour se remettre à courir.

Bolan lui emboîta le pas. Calmement. Comme un chasseur qui traque une proie blessée. Il savait que son gibier n'irait pas loin. De temps à autre, Bobby se retournait et regardait derrière lui. Il ne voyait rien. Alors, il s'immobilisait pour écouter les bruits de la nuit. Le cri d'un chien sauvage s'éleva vers le ciel.

Bolan releva le Beretta et envoya une rafale de trois balles au pied

du Nomade. La poussière se souleva. Le gros motard sursauta et se remit à courir.

Pris de panique, Bobby ne faisait plus preuve d'aucune prudence. Il n'avait qu'une pensée : sortir de là en vie. Puis il entendit encore trois détonations, une nouvelle rafale. Bolan avait tiré devant lui. Bobby s'arrêta net, il voulut partir sur le côté, mais il se tordit la cheville sur une pierre. Bolan entendit un hurlement. Bobby était tombé en arrière sur un cactus. Il était resté cloué par les piquants longs comme des épées, acérées comme des lames de rasoir. Une épine lui traversait l'épaule, une autre l'oreille, une troisième la cuisse. Il avait le dos lacéré.

Bolan s'approcha lentement. Il s'arrêta devant le motard et le considéra sans rien dire. Une jolie fleur de cactus.

Bobby poussa un geignement, il sentait le sang qui coulait le long de son visage, sur ses lèvres. La douleur était atroce, mais il ne pouvait pas bouger, de peur de s'enfoncer d'autres épines encore dans la peau.

— Et maintenant, tu penses à cette femme ? demanda l'Exécuteur.

— Quelle femme ?

— Celle que tu as attaquée devant toute sa famille. Bobby ne répondit pas.

— Je veux que tu penses à elle, dit l'Exécuteur. Bobby cracha du sang.

— Je n'en peux plus, dit-il. J'ai mal.

Comme l'Exécuteur ne disait rien, il leva les yeux vers cet inconnu qui lui paraissait gigantesque, puis il supplia :

— Je n'en peux plus, tue-moi.

L'Exécuteur posa le bout du canon du Desert Eagle entre les deux yeux du motard, et il lui fit sauter la cervelle.

Puis il repartit sans même jeter un dernier regard sur la pourriture dont il avait débarrassé le monde.

*

**

Vince Mortimer sentit son téléphone vibrer dans la poche de son blouson de cuir. Il s'éloigna des Desperados qui l'entouraient dans sa cellule, puis lut le message qui s'affichait sur le petit écran carré : « Apache Pass. »

Il n'avait pas besoin d'explications. Il savait que ce mystérieux Matt Johnson qui travaillait pour une section du F.B.I. dont il n'avait jamais entendu parler avait accompli sa mission. Il ne savait pas comment et ne tenait pas à le savoir, la vie d'agent infiltré était déjà assez compliquée sans devoir se mettre à jouer à la police des polices. En attendant, Vince Mortimer avait un rendez-vous.

Au matin, il quitta sa cellule avant ses « camarades. » Le shérif

avait expliqué aux Desperados qu'ils seraient libérés séparément, l'un après l'autre, et qu'ils devraient quitter la ville immédiatement après les troubles qu'ils avaient causés.

La consigne venait en fait de Peter Garcia qui dirigeait les opérations d'infiltration des clubs de motards.

Vince enfourcha sa Harley et se dirigea vers le désert du Sonora sous le regard méprisant des adjoints du shérif qui ne savaient pas qu'ils avaient affaire à un de leurs collègues les plus courageux.

Quand il arriva à hauteur d'Apache Pass, un vol de vautours lui indiqua le lieu où les Nomades l'attendaient.

Les charognards leur avaient dévoré les yeux et avaient commencé à grignoter les visages des hors-la-loi. Il remarqua le troisième un peu plus loin, crucifié sur un cactus.

Il prit son portable, consulta sa montre et conclut que c'était l'heure. Les autres Desperados avaient dû être libérés. Il composa un numéro.

— Allô, Blitz ? fit-il. T'es sorti de taule ?

— Ça y est et ça fait du bien, répondit la voix au bout du fil. Où t'es ?

— A Apache Pass.

— Et qu'est-ce que tu fous là ? demanda Blitz.

— En sortant du trou, j'ai repéré les Nomades, qui ont été arrêtés en même temps que nous. J'ai préféré ne pas vous attendre. J'ai fait le boulot.

— Quoi ?

— Tu m'as entendu. J'ai suivi les Nomades, je les ai surpris à Apache Pass et je les ai flingués.

— Tout seul ?

— C'est bien ce que tu demandais, non ?

— Mais t'es complètement cinglé. Tu ne me racontes pas d'histoire, j'espère.

— T'as qu'à venir vérifier par toi-même. Achète-toi une carte routière et viens à Apache Pass.

— Sacré Vince, je veux voir ça. On arrive.

— Je t'attends.

Vince Mortimer avait à peine raccroché qu'il entendit un bruit de pas derrière lui et se retourna brusquement. Il n'était pas armé et il craignait d'autre part que la police n'arrive trop tôt et fasse capoter le plan.

Un homme solitaire se dressait devant lui, deux pistolets à la main. Il reconnut l'Exécuteur.

— Vous êtes encore là ? fit Vince d'un air étonné.

— Pas pour longtemps. Je voulais vous mettre au courant de l'évolution de nos affaires.

— Dites-moi ce qui se prépare.

— Votre collègue Johnny Saintly s'est hissé au sommet de la hiérarchie des Nomades.

— Johnny..., fit-il d'un ton admiratif. J'ai toujours su que c'était un policier épataant. On était à l'académie ensemble.

— Ce qui veut dire qu'on se rapproche du gros gibier.

— Excellent.

Bolan sentait la jubilation dans la voix du policier. Il avait hâte de prendre sa revanche sur ses mois d'angoisse et d'humiliation, ça se voyait.

— Ce qui veut dire que notre plan initial va connaître quelques légères modifications.

— J'écoute.

— Voici comment les choses vont se dérouler : Vous avez maintenant fait vos preuves. Vous êtes officiellement un tueur pour les Desperados. Vous allez rentrer avec votre officier.

— Blitz.

— Lui-même. Il chantera vos louanges au président du club. Et vous pourrez suivre la même voie que votre collègue Saintly. Entre-temps, une guerre va éclater entre les Nomades et les Desperados. Nous allons aider les Desperados à la gagner.

— Pourquoi donc ? demanda Vince Mortimer en fronçant les sourcils.

— Pour les affaiblir et affaiblir du même coup les patrons du Crime organisé qui les financent à distance et cherchent à récupérer les possessions des Hells Angels au Québec depuis la déroute du club. L'organisation a des ramifications internationales.

— Je m'en doutais.

— Leurs bienfaiteurs trouvant les Nomades incompetents, ils rechercheront un autre club pour les replacer. Les Desperados, aujourd'hui moins nombreux et moins puissants, auront fait leur preuve en gagnant la guerre. Nous les avons infiltrés. Mais les gros bonnets du crime ne les connaissent pas. Même si les Desperados ont commencé à envoyer des signaux pour faire comprendre qu'ils cherchent à jouer un rôle semblable à celui des Nomades, voire prendre leur place. C'est grâce à eux, aux Desperados, que nous pourrons remonter jusqu'aux parrains de la mafia quand nous les aurons identifiés précisément.

— Et donc que dois-je faire maintenant ?

— Il va falloir vous montrer très prudent pendant que la guerre va faire rage. Ne prenez pas de balle perdue. Ensuite, quand vous aurez gagné cette guerre en tant que Desperado, vous pourrez faire prisonnier Blitz et lui dire en face que vous êtes un policier, représentant de l'ordre.

Vince Mortimer hocha lentement la tête, un sourire se dessina sur

ses lèvres. Il tendit la main à Bolan et déclara :

— Ça fait longtemps que j'attends ce moment-là.

— Patience, répondit Bolan, on y est presque.

N'y tenant plus, Vince Mortimer finit par demander :

— Dites-moi, puisque nous sommes collègues, quelle est cette section du F.B.I. à laquelle vous appartenez ?

— Je ne peux pas vous le dire, répondit Bolan, mais vous devez me faire confiance.

Vince Mortimer en savait assez sur le travail que faisait la police dans des conditions extrêmes comme celles dans lesquelles il se trouvait lui-même. Compte tenu des risques qu'il encourait, toute aide était la bienvenue. A l'occasion, il avait dû lui-même se livrer à des actes que ses supérieurs n'approuvaient pas forcément.

Soudain, ils entendirent un bruit de moteur qui se rapprochait.

— Ils n'ont pas perdu de temps, dit Bolan. Ils devaient être plus près qu'on ne le croyait. Il faut que je m'éclipse. Je crois que vos nouveaux amis ne vont pas tarder..

Il tourna les talons et se dirigea au pas de course vers la Mitsubishi qui l'attendait de l'autre côté de la colline.

Le soir même, Johnny Saintly fut informé par Peter Garcia de l'élimination des trois Nomades à Apache Pass. Le lendemain matin à l'aube, il se dirigea à moto vers le nouveau quartier général des Nomades. Depuis le fiasco de l'enterrement de Mad Dog et les arrestations au sein du club, les Nomades avaient réussi à reprendre confiance. Plus par habitude que grâce à une évaluation réaliste de leur situation. Mais ils s'étaient remis à porter leurs couleurs. De plus, leur avocat leur avait promis que les choses s'arrangeraient rapidement. Il pensait pouvoir prouver que les perquisitions de la police dans leur local étaient illégales.

Johnny sonna. Un garde lui ouvrit la porte et, armé d'un Glock, lui demanda de montrer patte blanche.

— Il faut que je voie Rock, dit Saintly, et en vitesse.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? cria le président du club depuis l'arrière-salle où il était installé sur le sofa défoncé en compagnie de Killer, devant trois lignes de cocaïne qu'il s'apprêtait à sniffer.

— C'est la guerre, Rock. Les Desperados. Ils ont tué trois des nôtres.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Gonzo, Bobby et Big.

— Comment tu sais ça ? C'est pas possible.

— Regarde.

Saintly sortit de sous son blouson de cuir un exemplaire du Phoenix Arizona News. La nouvelle figurait en première page. Rock

fronça les sourcils et se mit à lire péniblement l'article à la une en remuant les lèvres. Killer essayait de regarder la page par-dessus son épaule.

— J'arrive pas à y croire.

— A mon avis, ajouta Saintly, ça prouve que c'était eux derrière l'attaque du convoi quand on a enterré Mad Dog.

— Il n'y a plus aucun doute, Johnny.

— Il va falloir frapper, et vite, ajouta Killer.

— On n'est pas assez armés, objecta Rock.

— Ça ne fait rien. On n'a plus le temps d'attendre. Ils savent qu'on est en position de faiblesse. Il faut attaquer, sinon on risque de tout perdre.

Johnny Saintly sentait que Killer commençait à s'exciter. La situation lui rappelait les grandes chevauchées et les batailles épiques qu'il avait connues en Californie dans les années soixante-dix : des centaines de motards de clubs rivaux, et des centaines de flics débordés, des bastons à n'en plus finir, à l'arme blanche et même à coups de flingues parfois.

— Il paraît que les Desperados ont prévu de se regrouper dans le Nevada. Près de Reno, déclara Saintly.

C'était risqué. Il ne fallait pas qu'on lui demande comment il savait autant de choses. C'était encore une fois Peter Garcia qui l'en avait informé par l'intermédiaire de Vince Mortimer. Mais il n'avait pas d'autre choix que de courir ce danger.

Toutefois, Rock et Killer étaient déjà tellement défoncés après les excès de la veille au soir qu'ils ne remarquèrent rien de suspicieux.

— Quand ça ? demanda Killer.

— D'après ce qui se dit dans les bars de motards, c'est pour dans deux jours.

— On y sera, fit Killer.

Saintly s'enhardit.

— Ils ont fait passer le mot parmi les autres clubs de venir les rejoindre, dit-il.

— Où ?

— D'après ce que j'ai cru comprendre, le point de rendez-vous sera au casino Hannah à Laughlin.

— Ils croient déjà pouvoir fêter la victoire, fit Rock en serrant les dents.

— T'es avec nous, Johnny ? demanda Killer.

— A ton avis ? Est-ce que je ne suis pas un membre à part entière du club ?

Rock se leva de son sofa et alla serrer Johnny dans ses bras.

— T'es un frère, Johnny.

— Mais avant, il faudra qu'il participe à une petite cérémonie

d'initiation, fit Killer avec un sourire carnassier.

Johnny Saintly se demanda ce qu'on allait encore lui réserver.

— T'as raison, fit Rock.

— Quelle cérémonie ? demanda Saintly.

— T'inquiète pas, répondit Killer. Une petite fête toute fraternelle.

Salissante mais indispensable. Puis il éclata de rire. Rock adressa un clin d'œil à l'agent infiltré de l'A.T.F. et lui donna une grande tape sur l'épaule.

— On organise ça dès ce soir, dit-il. Appelle les autres, ajouta-t-il en s'adressant à Killer. On se mettra en route, cette nuit. On aura moins de chance de se faire repérer par la police.

— Et par ces salauds de Desperados, ajouta Killer.

Johnny Saintly était inquiet. Il se rendait compte que Killer était jaloux de son ascension fulgurante au sein du club et de la sympathie que lui témoignait Rock. Il fallait rester sur ses gardes. Essayer d'éviter la bataille qui se préparait pour ne pas prendre une balle dans le dos, tirée par son bon copain Killer.

CHAPITRE VII

A travers ses jumelles, Bolan voyait une longue file de Desperados, environ deux cents, qui se dirigeaient vers Laughlin. Ils faisaient une moyenne de cent kilomètres à l'heure, montant jusqu'à cent quarante ou cent soixante dans les lignes droites. Ils étaient les uns derrière les autres. A peine deux mètres séparaient chaque moto de la précédente.

— Ils jouent déjà avec la mort, songea l'Exécuteur. Mais ils ne savent pas encore qu'ils vont perdre.

Cinq minutes plus tard, il vit ce qu'il cherchait : un groupe de motards isolés. Balan allait leur faire payer cher leur retard sur le reste du troupeau.

Il regagna la Mitsubishi et se mit au volant. Ses deux armes préférées, le Beretta 93-R et le Desert Eagle, étaient posées sur le siège du passager à côté de lui. Et il avait à l'avant de son véhicule un pare-chocs renforcé capable de renverser un rhinocéros.

Il traversa directement à travers les cactus et les rocs depuis le plateau poussiéreux sur lequel il s'était garé jusqu'à la route qui redescendait dans la vallée. Il les vit en contrebas, sûrs d'eux, sûrs de pouvoir terroriser tous ceux qui croisaient leur chemin.

La route que suivait le Guerrier rejoignait celle sur laquelle les motards essayaient de rattraper leurs complices. L'Exécuteur allait leur griller la priorité.

Le 4x4 prit de la vitesse en suivant la pente. Bolan jeta un rapide coup d'œil sur le tableau de bord. Il était à cent quarante, cent cinquante. Il fallait rester prudent, la route sinuait. A la moindre perte de contrôle du véhicule, au moindre dérapage, il risquait de se retrouver sur le toit et de descendre à la rencontre des Desperados en faisant des tonneaux sur le flanc de la colline, emportant au passage des dizaines de cactus.

En même temps, il surveillait la progression des motos sur sa gauche. Les Desperados se déplaçaient sur une ligne droite. Mais il estima leur vitesse à cent trente kilomètres heure, pas plus. Et il avait l'avantage de la surprise. Une sale surprise.

Il les voyait mieux maintenant. Ils n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres en dessous de lui.

Les deux routes se rejoindraient d'ici deux à trois cents mètres. Plus que quelques secondes. Encore un coup d'œil au tableau de bord. Cent soixante-dix. Cent quatre-vingts.

Le premier motard avait un casque allemand chromé sur la tête. Le deuxième conduisait avec ses longs cheveux au vent. Il n'avait aucune protection. Sur le troisième on reconnaissait le patch des tueurs : une

tête de mort avec en dessous, à la place des traditionnels tibias, deux pistolets dont les canons se croisaient. Les deux derniers avaient couvert leurs casques de fourrure pour imiter les bonnets de trappeurs avec une queue de raton laveur à l'arrière.

Aucun d'entre eux ne se doutait de la présence du Mitsubishi qui les dominait comme un prédateur prêt à fondre sur sa proie.

Plus que cent mètres. Cinquante. Trente. Vingt. Dix mètres.

Le motard de tête se tourna pour jeter un coup d'œil sur la droite. Il eut à peine le temps de voir le pare-chocs et l'habitacle rouge et blanc du 4x4 qu'il était heurté de plein fouet. Sa moto fit un bond de cinq mètres, tandis qu'il était projeté en l'air les bras en croix comme un cerf-volant. Son casque allemand chromé tourbillonnait en l'air en renvoyant les rayons du soleil comme un OVNI.

Les deux motards qui le suivaient immédiatement dérapèrent sur le côté pour essayer d'éviter le Mitsubishi. Ils se rentrèrent dedans et glissèrent sur l'asphalte sur au moins dix mètres en tournoyant. Le pantalon de cuir du premier fut réduit en lambeaux et on vit sortir l'os de la jambe. Sa cheville pendait, retenue au reste de son corps par quelques nerfs sanguinolents. Il hurla en regardant sa blessure, les yeux écarquillés. Puis il se toucha le visage et se rendit compte qu'il était couvert de sang.

Le second resta coincé sous sa moto qui continuait à tourner. Il grimaçait et essayait de se dégager en repoussant la fourche. Son crâne avait heurté la route et il saignait. Les rigoles rouges qui s'échappaient de sa tête lui collaient les cheveux contre le visage et assombrissaient sa longue barbe.

Les deux derniers réussirent à freiner et à se déporter sur le côté. Ils quittèrent la route et il leur fallut une bonne vingtaine de mètres avant de pouvoir s'arrêter et se retourner. Devant le spectacle apocalyptique qui s'offrit à eux, ils crurent avoir affaire à un simple chauffard. Ils se mirent à hurler en agitant le poing.

— Tu vas voir, salaud, je vais te crucifier sur un cactus. T'imagines pas ce que tu vas prendre, cracha l'un d'eux.

Il sortit un Remington de sa veste et se mit à tirer vers le Mitsubishi. La première balle rebondit sur le pare-brise et la deuxième passa largement au-dessus.

Le 4x4 ne bougeait pas. Il restait là à attendre comme un éléphant qui se prépare à charger un chasseur maladroit.

Celui qui avait tiré se tourna vers son camarade :

— Viens, Joe, on va sortir cet abruti de sa voiture. Et il faut appeler une ambulance pour les autres.

— Hé, Jim ! fit Joe, soudain intrigué. Tu ne trouves pas qu'il y a quelque chose de bizarre.

— Quoi ?

— Ce type au volant...

— Oui, et alors ?

— Il vient de renverser trois motards hors-la-loi. Tu lui as tiré dessus et il ne prend même pas la fuite.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Il a dû abîmer sa bagnole, il ne peut pas repartir. Ou il est blessé. Il s'est assommé, mais je vais le réveiller, moi. Allez viens ! On a perdu assez de temps comme ça.

Il démarra sur une roue et se retrouva sur la route en quelques secondes à peine. Joe le suivit plus prudemment. Il plongea la main sous sa veste et en sortit un marteau dont il voulait se servir comme d'une arme.

Jim s'arrêta d'abord devant le premier motard, celui qui avait fait un vol plané. Il voyait à l'angle de son cou qu'il était mort. La colonne vertébrale avait cassé net. Le deuxième, avec la fracture ouverte, appelait toujours au secours. Il s'était mis à délirer et égrenait toutes sortes de paroles incompréhensibles.

Et toujours ce Mitsubishi qui ne bougeait pas. On ne voyait rien à travers les vitres teintées.

Jim poussa un hurlement de colère et mena sa moto jusqu'au 4x4, il s'arrêta à côté de la fenêtre du conducteur. Il essaya d'ouvrir la portière. Impossible. Elle était verrouillée.

— Ouvre, connard ! T'es mort là-dedans ?

Pas de réponse. Joe observait la scène en retrait. De temps en temps, il faisait tourner l'accélérateur, comme si le bruit du moteur de sa Harley pouvait le rassurer.

Puis Jim vit la vitre qui se baissait très lentement. Il fronça les sourcils. Il avait le soleil dans les yeux et il ne parvint pas à voir l'intérieur du véhicule.

Puis un objet cylindrique, gris, métallique, sortit lentement entre le haut de la vitre et le toit de la voiture.

Jim resta interdit. La vitre baissait toujours, il reconnut alors le canon d'un pistolet, pointé entre ses deux yeux. Et pas n'importe lequel, un Desert Eagle. Ça faisait des mois qu'il en cherchait un. Maintenant qu'il l'avait trouvé, ça ne lui plaisait pas tellement. Il avait remis son Remington dans sa ceinture pour conduire sa moto. Impossible de s'en saisir assez rapidement. Il ne pouvait plus rien faire.

Puis un visage apparut derrière ce canon, une mâchoire carrée, deux yeux au regard d'acier.

— Qu'est-ce qui se passe, Jim ? demanda Joe qui était resté en arrière.

Ce fut le Desert Eagle qui répondit à sa place. Un rugissement de fauve déchira le silence du Sonora. Jim fut projeté en arrière dans un geyser de sang tandis que sa tête explosait comme une pastèque.

Son corps décapité retomba sur le macadam. Le sang écarlate renvoya des reflets rouges sous le soleil.

Joe resta immobile quelques secondes, il n'arrivait pas à en croire ses yeux. Ses oreilles sifflaient. Il accéléra tout d'un coup, et repartit dans la direction opposée à celle du 4x4. Ce n'était pas le cran d'arrêt dans la poche de son jean qui allait l'aider à s'en sortir et tant pis pour ses « frères » Desperados, ils auraient fait la même chose dans sa situation, il en était sûr.

Joe jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Le Mitsubishi le prenait en chasse. Le 4x4 avait roulé sur la poitrine de Dead, mettant fin à ses cris en l'écrasant sous ses énormes pneus, et il se rapprochait dangereusement, il le voyait grossir dans le miroir. Devant lui, il n'y avait que cette immense ligne droite grise, la route qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Ce n'était pas dans un décor pareil qu'il allait semer son poursuivant.

Au volant de la voiture, Bolan serrait les dents en regardant fixement le patch qui marquait Joe comme un tueur sur le dos de son cuir. Il imaginait sans peine la terreur qu'il avait dû faire subir à tant d'innocents. Et il abandonnait ses soi-disant frères devant le danger. Il aurait dû avoir un patch de lâche en plus des autres.

Tout d'un coup, le motard donna un violent coup de guidon sur la droite et quitta la route. Il espérait pouvoir échapper à son poursuivant en coupant à travers le paysage. Mais sa Harley n'était pas adaptée à ce type de course. La roue arrière chassa sur le sable. Il eut du mal à maintenir son équilibre. En revanche, Bolan n'avait aucune difficulté à parcourir ce terrain avec son 4x4. Il braqua à son tour. Il se rapprochait de sa proie de seconde en seconde.

Le hors-la-loi glissa sur une pierre entre deux cactus. Il avait freiné trop brutalement. La moto se releva sur la roue avant et il fit un vol plané spectaculaire. Il s'était égratigné le visage, son front saignait. Mais la peur était plus forte que la douleur, il se releva et repartit en courant. Bolan n'était plus qu'à cinq mètres derrière lui. Le motard se retourna en jetant des regards affolés par-dessus son épaule, vers la vitre teintée du pare-brise. Il avançait quasiment à quatre pattes. Le monstre de métal derrière lui ralentit. On aurait dit un gros chat qui jouait avec une souris. Le hors-la-loi avait les mains en sang. Le pare-chocs du 4x4 n'était plus qu'à un mètre. Le motard se releva encore une fois et sentit un choc violent dans le dos qui le projeta en avant et le fit grimacer de douleur. Comme si un taureau lui avait donné un coup de corne. Le 4x4 avait bondi sur lui. Le Desperado était maintenant allongé sur le ventre, la colonne vertébrale brisée.

Bolan baissa sa vitre. Il se pencha à l'extérieur, tendit le bras, armé du Desert Eagle et visa la nuque. Il n'eut pas un mot pour le tueur blessé. Il appuya sur la détente. Le pistolet rugit, c'en était fini d'un

mafieux de plus. Il fallait maintenant retourner s'occuper des autres.

Il fit marche arrière sur une trentaine de mètres et retrouva la route goudronnée.

Il parcourut les quelques centaines de mètres qui le séparaient encore du lieu de l'attaque initiale. Seul un des Desperados vivait encore. Il avait réussi à se libérer péniblement de l'amas de métal qui le retenait prisonnier. Il rampait sur les coudes, à moitié aveuglé par le sang qui s'écoulait de son front. Le motard crut vaguement entendre un bruit de moteur derrière lui. Il ne comprenait pas comment il en était arrivé là. Un vautour vint se poser devant lui et tendit son cou décharné en le regardant de son petit œil brillant. Le motard poussa un hurlement de peur et de colère mêlée. Le charognard sautilla une ou deux fois et déploya ses ailes.

Bolan arrêta le Mitsubishi et avança d'un pas assuré vers le blessé, une arme dans chaque main. Il regarda derrière lui. Quand il arriva à sa hauteur, il s'accroupit.

— Ton ami t'attend, dit-il en désignant le vautour du bout de son arme.

— Qui es-tu, toi ? Qu'est-ce que tu fais là ? demanda le motard en plissant les yeux.

— On ne se connaît pas, répondit Bolan.

— Les autres sont tous morts ?

— Oui.

— Je suis blessé.

— Je sais. Mais dis-moi, est-ce que tu as volé et violé ? Vendu de la drogue et des armes ?

— A ton avis ? Je suis un Desperado, c'est marqué sur mon cuir, tu sais pas lire ?

— Est-ce que tu as tué pour ton club ? Tu n'as pas ton patch de tueur.

— C'est parce que je n'en ai pas encore liquidé assez, fit le motard.

— Alors, dans ce cas, ne faisons plus attendre ton copain.

Bolan se releva, visa l'œil gauche. Et le Desert Eagle parla.

Johnny Saintly n'était pas au courant des derniers événements, mais il avait de quoi s'inquiéter.

Rock l'avait prévenu qu'il aurait droit à sa cérémonie d'initiation ce soir-là, ce qui lui permettrait ensuite de partir en guerre avec ses frères Nomades.

Il entra dans le local, mené par un sergent d'armes du chapitre du Missouri.

Killer et Rock étaient assis derrière une table entourée d'autres présidents de chapitre. Il devait y en avoir une bonne vingtaine en tout.

— On a des questions à te poser, fit Killer.

Rock ne disait rien. Saintly se demandait si c'était mauvais signe. Il hocha la tête et haussa les épaules pour signifier qu'il était prêt.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Killer.

— Johnny Saintly.

— Pourquoi es-tu ici ? Pour devenir Nomade !

Johnny Saintly jeta un regard de côté vers un énorme motard aux bras musclés et au crâne rasé. On aurait dit le petit frère de Gengis Khan. Il était assis là, à côté de Rock, et ne disait rien, les yeux cachés derrière des lunettes noires malgré la pénombre.

— Pourquoi veux-tu devenir Nomade ? demanda Killer.

— Parce que je suis un guerrier et que vous êtes mes frères.

Ça leur avait plu. Il le vit aux sourires sur certains des visages patibulaires qui l'entouraient.

— Tu es prêt à tuer pour le club ?

— Oui, répondit Saintly en avalant sa salive et en se disant qu'il aurait même bien aimé tuer Killer.

— Tu es prêt à mourir pour le club ?

— Tu le sais, Killer, vous le savez tous, répondit l'agent de l'A.T.F., et je vous l'ai déjà prouvé.

— Qui sont nos ennemis ?

— Les Desperados.

— Alors tu sais ce que nous avons à faire ?

— Et je suis même impatient d'en finir avec cette petite cérémonie, répondit Johnny Saintly avec bravade, pour qu'on se mette au boulot.

Ça aussi, ça leur avait plu. Rock hocha la tête d'un air satisfait.

— Ton cuir et tes badges sont encore un peu trop propres pour que tu sois un vrai hors-la-loi.

Killer se tourna alors vers le petit-fils de Gengis Khan et lui dit

— Vas-y, Rocco.

Le motard se leva, il devait faire au moins deux mètres. Il avança vers Johnny en tenant un seau. Puis, quand il fut devant lui, il le lui déversa sur la tête. Ses cheveux, sa barbe, son cuir furent recouverts d'huile de moteur. Le liquide visqueux entra sous son T-shirt, sous sa ceinture. Il ferma les yeux et s'obligea à sourire. Au moment où il se disait qu'il s'en sortait à bon compte, Killer cria :

— Allez-y, les gars !

Cinq motards se levèrent et se ruèrent vers l'agent de l'A.T.F., le premier lui ceintura les bras. Johnny Saintly crut que sa dernière heure était venue. C'était son exécution qu'ils avaient préparée. Sous l'effet de la surprise, il ne put pas réagir. Il reçut un premier coup de poing en plein visage. Il sentit son nez qui se cassait sous la force de cette droite. Puis un deuxième sur la pommette, et immédiatement un troisième sur la lèvre.

— Encore un dernier pour la route, cria Killer, hilare.

Les coups se mirent à pleuvoir, le policier ne vit plus que des bras et des poings qui s'abattaient sur lui.

Au bout de quelques secondes qui lui parurent interminables, il entendit la voix de Rock qui criait :

— C'est bon, ça suffit, lâchez-le.

Il comprit alors qu'il venait de passer la deuxième partie de leur rite d'initiation.

Le motard qui le retenait le relâcha et il s'effondra. Son visage lui faisait atrocement mal. Son nez et sa lèvre saignaient, il avait la joue gonflée.

Du coin de l'œil, il vit Rock qui s'approchait de lui et l'aidait à se relever.

— C'est bien, Johnny, maintenant plus personne ne peut douter que tu es des nôtres.

L'agent de l'A.T.F. serra les dents, se remit péniblement sur ses jambes. Derrière Rock, Killer souriait d'un air satisfait. Johnny ne répondit pas, mais il pensa très fort : « Tout ça se paiera bientôt, bande d'ordures ! »

CHAPITRE VIII

Mack Bolan avait un autre rendez-vous dans le désert. A une trentaine de kilomètres d'Apache Pass. Avec un allié cette fois. Il avait indiqué à Jack Grimaldi un point précis où le retrouver. Il avait tout de suite perçu dans la voix de son ami fidèle l'excitation que lui procuraient le danger et l'idée de participer à une autre des opérations de l'Exécuteur. Jack était toujours là quand Bolan avait besoin de lui. C'était en quelque sorte son armée de l'air privée.

— De quel type d'appareil avons-nous besoin cette fois ? avait demandé le pilote.

— Un hélicoptère, Jack. Je te laisse le choix du modèle.

— Qu'est-ce qui prime ? Vitesse ou puissance de feu ?

— Vitesse pour cette fois, Jack. La puissance de feu, je l'aurai sur moi, avait répondu le Guerrier.

Maintenant qu'il n'était plus qu'à quelques centaines de mètres du point de rendez-vous, Bolan vit les lumières clignotantes de l'appareil qui s'était posé au sol. Le pilote préféré de l'Exécuteur avait choisi un CE 145 de fabrication allemande, rapide et maniable, équipé pour les opérations de secours. Exactement ce qu'il fallait.

Jack était installé dans la cabine. Il descendit prudemment en voyant approcher le Mitsubishi et arma le Glock qu'il portait sur lui. Mais il se détendit quand il reconnut son vieux compagnon Bolan.

— A qui le tour ? demanda-t-il en guise de bienvenue.

— Les clubs de motards, Jack, répondit l'Exécuteur. Nomades et Desperados.

Le pilote émit un sifflement.

— Ça faisait un moment qu'on aurait dû s'attaquer à eux.

— Eh bien, c'est pour ce soir, Jack. Tu as combien de temps d'autonomie de vol avec cet appareil ?

— Deux heures.

— Parfait. A partir de minuit, je veux que tu survoles le casino Hannah de Laughlin. Le toit est équipé d'une piste d'atterrissage pour hélicos. Dès que j'envverrai une fusée éclairante, pose-toi. Ou maintiens-toi juste au-dessus si c'est impossible et fais-moi descendre un filin. Si je ne suis toujours pas arrivé à 1 heure moins le quart, tu peux repartir, je trouverai une autre solution.

— Ça ne me plaît pas beaucoup.

— Tu ne me fais pas confiance ?

— Si, bien sûr, mais...

— Alors, écoute bien. Et fais ce que je te dis. Je vais transformer le casino en souricière pour tous ces mafieux déguisés en rebelles. Et je parviendrai à m'enfuir par le toit. Si tu es là, tant mieux, sinon, j'aurai

un autre plan.

— Je peux savoir lequel ?

— Non, fit l'Exécuteur d'un air implacable.

Jack Grimaldi tourna les talons et se dirigea vers son hélicoptère en grommelant. Bolan sourit, mais il ne souhaitait pas que son vieux complice s'en rende compte.

De toute façon, il aurait été bien en peine de lui répondre, car il n'avait pas de plan B...

Le patron du casino de Laughlin se frottait les mains. Une foule toujours plus grande, plus bruyante et plus avinée de motards se pressait devant son établissement. Depuis son bureau dans la Penthouse au sommet du bâtiment, il avait observé toute la journée la procession interminable des Desperados et des membres de clubs affiliés qui se retrouvaient dans la ville pour faire la fête et perdre de l'argent. Cet argent ne serait pas perdu pour tout le monde...

Ses concurrents refusaient parfois l'entrée de leurs établissements aux clubs de motards, mais Mark Wilson avait trop le sens des affaires pour se priver d'une pareille fontaine de dollars. Et même s'ils faisaient fuir les autres clients plus respectables avec leurs bagarres, les sommes qu'ils laissaient en alcool et sur les tapis verts compensaient largement.

Parfois, depuis sa fenêtre il voyait des groupes se détacher et partir en balade, à travers la ville puis dans le désert, comme des essaims de mouches, noires et vrombissantes. Tous parfaitement indistincts les uns des autres. Surtout depuis cette hauteur.

Au rez-de-chaussée, les croupiers et les employés étaient à la fois surpris et inquiets de devoir accueillir cette clientèle. Les hors-la-loi étaient hirsutes, sales, tous vêtus de cuir noir. Les femmes qui travaillaient aux tables, et les serveuses en particulier, auraient préféré être en congé ce soir-là.

Toutes les tables de roulette, blackjack, chemin de fer étaient envahies de motards qui jouaient des sommes énormes.

Et, au milieu d'eux, un seul homme dans un costume gris foncé de coupe stricte osait se mêler à cette foule sans donner le moindre signe de faiblesse ou de peur : Mack Bolan.

Il allait d'une table à l'autre, observant les joueurs, évaluant les forces du groupe. Il savait, grâce à une information fournie par Johnny Saintly, que les Nomades étaient en route pour en découdre. Et il avait commencé à mettre son plan à exécution.

L'Exécuteur s'approcha d'une table de blackjack et entendit un Desperado dire que des Nomades avaient été aperçus à une vingtaine de kilomètres à peine de Laughlin.

Bolan savait qu'ils venaient droit vers le casino et avait repéré toutes les issues de secours. Il fallait que l'attaque initiale se passe comme prévu pour les Nomades. Le Desperado qui avait reçu cette information se tourna vers son complice en lui ordonnant : Va prévenir les autres immédiatement.

— Où ça ?

— Partout, imbécile. Dans tous les bars où tu les trouveras. Tu ne sais pas que l'union fait la force ? ! Et reviens tout de suite me faire ton rapport.

— Mais il me reste des jetons, fit le Desperado en montrant les petites piles de ronds de plastique multicolore devant lui.

L'autre lui lança un regard assassin.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? fit-il.

— Rien, chef. C'est bon, j'y vais.

Le Desperado se dirigea rapidement vers la sortie et s'éclipsa en bousculant le portier.

Bolan le vit enfourcher sa Harley et remonter la rue vers un bar où ses complices buvaient en attendant d'aller perdre eux aussi leur argent à la roulette.

Mais il n'atteignit jamais sa destination. Comme il s'apprêtait à tourner sur la gauche, il se trouva nez à nez avec la tête du cortège des Nomades qui entraient dans la ville.

Le Desperado était seul face à cinquante ennemis. La masse de Nomades se fendit en deux et passa de part et d'autre de lui, comme une rivière autour d'un rocher. Sans un mot, sans un commentaire. Il les regarda, comme subjugué. Il était en plein cauchemar. Des centaines d'yeux pleins de haine se braquaient sur lui. Il tourna la tête à droite, à gauche, devant, derrière. Il était mort. Il le savait. Il entendit alors un étrange cliquetis métallique. Les Nomades ouvraient leurs crans d'arrêt. Soudain, il ressentit une terrible douleur autour du cou. Un des motards venait de le frapper avec une chaîne de vélo qui s'était entouré autour de son cou. On le tirait en arrière. Il essaya d'agripper la chaîne avec les deux mains. Le métal graisseux entra dans sa chair comme une lame de tronçonneuse. Le sang perla sur sa peau et coula sur ses doigts. Il perdit l'équilibre et tomba sous sa moto. Le Nomade le plus proche se baissa et lui enfonça son cran d'arrêt dans l'œil, puis un deuxième lui coupa le nez, un troisième le poignarda entre deux côtes. Et ce fut l'hallali. Le Desperado gisait maintenant comme un cerf blessé. Ses ennemis passaient devant lui et lui enfonçaient une lame dans le corps comme s'ils se livraient à un sacrifice rituel.

Il était déjà mort quand les derniers coups de couteau le transpercèrent. Les Nomades ne s'étaient même pas arrêtés. Il resta au milieu de la route, son visage complètement lacéré n'était plus

qu'une masse de sang et de chair méconnaissable.

Les Nomades avançaient implacablement vers le casino.

A l'intérieur, la nouvelle s'était répandue parmi les Desperados que leurs ennemis jurés étaient venus en force. Bolan observa avec amusement la nervosité croissante des hors-la-loi.

Il avait terminé l'état des lieux. Une entrée principale desservait le casino, immense, toute en portes vitrées. A l'arrière, quatre sorties de secours qui pouvaient servir en cas d'incendie, un escalier monumental et trois cages d'ascenseurs qui menaient dans les chambres de l'hôtel, la partie administrative et l'appartement du propriétaire.

Bolan consulta sa montre : 9 heures et demie. Il lui restait encore deux heures et demie. Tout se déroulait pour le moment selon ses estimations.

Au cours des dix dernières minutes, dès qu'il avait entendu que les Nomades étaient en ville, il avait bloqué toutes les issues de secours. Sauf une. Les employés du casino, dans leurs vestes rouges empesées, y compris le service de sécurité, étaient trop terrorisés par l'attroupement des Desperados pour remarquer quoi que ce soit. Ils se demandaient tous comment cette soirée allait finir.

Ils n'entendirent même pas le vrombissement des moteurs à l'extérieur, puis le silence. La bataille allait commencer.

Une masse de Nomades se présenta à la porte. Ils se disposèrent en éventail. Les motards des deux clans rivaux se dévisagèrent. Ils ne se lançaient pas encore de défis, mais on sentait la tension monter. Plus personne ne jouait aux tables du casino.

Les Desperados se retournèrent lentement pour faire face à l'ennemi. Pas un bruit. A peine si on percevait de temps à autre le faible cliquetis des piles de jetons qui s'effondraient sur les tapis. Bolan vit les hors-la-loi qui glissaient subrepticement leurs mains sous leurs vestes de cuir ou derrière leur ceinture.

Quelques secondes encore et quelqu'un allait craquer sous la pression.

Bolan se tint au fond de la salle, derrière la table de roulette. Personne ne faisait attention à lui. Le croupier s'était mis à jouer nerveusement avec la boule blanche. Il essayait d'avalier sa salive, sans grand succès.

Bolan plongea la main dans la poche de sa veste, la glissa sous la doublure.

Il sentit dans sa main la crosse du Beretta 93-R. muni de son silencieux. Un silencieux particulièrement court et efficace, rassurant. Il le releva lentement. Il fallait tirer au jugé, mais face à cette masse compacte, s'il n'atteignait pas précisément la cible qu'il s'était fixée, il était sûr d'avoir un prix de consolation en touchant un autre Nomade.

Il repéra un gros chauve avec des lunettes de soleil, le ventre en avant, dans un T-shirt noir et un cuir sans manche. Il avait un anneau dans le nez. « Comme une vache qu'on mène à l'abattoir », songea l'Exécuteur. Il appuya lentement sur la détente. Un bruit de bouchon de champagne se fit entendre.

Il n'avait pas perdu la main. La balle atteignit le Nomade en plein front, entre les deux yeux et déchira son cerveau malade. Sa tête fut projetée en arrière, ses lunettes volèrent et il s'effondra, mort.

Les Nomades qui l'entouraient s'écartèrent et baissèrent les yeux vers le cadavre. Les Desperados n'avaient pas bougé et ne comprenaient pas ce qui se passait.

Bolan agrippa le bras du croupier juste devant lui. L'homme se retourna :

— Par ici, fit Bolan, en l'entraînant vers l'unique sortie de secours qu'il n'avait pas bloquée. Emmenez tous les employés du casino avec vous. Ça va chauffer très fort ici dans très peu de temps.

Il avait à peine fini sa phrase qu'un hurlement sauvage s'éleva de la troupe des Nomades. Comme un clairon sonnait la charge.

Plus de cinquante hors-la-loi ivres de colère se ruèrent à travers les allées du casino en renversant les tables et en brandissant leurs armes. Certains tiraient des coups de feu en l'air tout en poussant leurs cris de guerre. Les premiers s'étaient déjà jetés sur les Desperados et un terrible corps à corps s'ensuivit.

Un Nomade enserra la gorge d'un de ses ennemis tandis que ce dernier lui donnait des coups de cran d'arrêt dans le ventre. Le Nomade était animé d'une telle fureur que c'était comme s'il ne sentait rien. Pourtant son T-shirt se teintait de rouge. Il faiblit, lâcha prise et tomba au sol, son adversaire lui écrasa alors le visage à coups de talons. Mais il n'eut pas le temps de crier victoire, un autre Nomade arriva par-derrière et lui enfonça un poignard dans la nuque. La pointe ressortit au milieu de la gorge comme une deuxième langue.

Des coups de feu éclatèrent et un lustre vola en éclats, envoyant une pluie de verre sur les combattants des deux camps. Impossible de dire qui avait tiré. Le chaos était complet.

Bolan se mit devant la porte par laquelle les employés du casino fuyaient. Un des Desperados pris de panique essaya de les imiter, le Guerrier lui barra la route. Le hors-la-loi le considéra en plissant les yeux. Il ne comprenait pas qui était cet inconnu en costume qui se dressait devant lui.

Pour toute explication, il reçut un gigantesque coup de poing en pleine figure. Sa tête partit en arrière. Il sortit un couteau à cran d'arrêt, l'ouvrit en appuyant sur le petit bouton sur le manche, et le jeta vers l'Exécuteur. Bolan esquiva d'un rapide mouvement de tête, puis lui assena un coup de pied dans la poitrine. Le motard se plia en deux et

resta immobile dans une position fœtale, il n'arrivait plus à respirer.

— Dépêchez vous ! fit Bolan, en s'adressant aux derniers croupiers et serveuses.

Quand le dernier civil fut passé, il s'apprêta à le suivre et à verrouiller la porte, laissant les Nomades et les Desperados s'entretuer comme bon leur semblait. Mais il remarqua, à ce moment, une jeune femme blonde qui s'était réfugiée sous une table de blackjack. Elle regardait les scènes de combat, abasourdie, sans oser quitter son refuge.

Bolan ne pouvait pas partir et la laisser là.

Juste devant la table de blackjack, un Nomade poignarda un Desperado dans la tempe, le sang gicla comme une fontaine. Le Nomade essaya désespérément de récupérer son arme, quand il reçut un coup de marteau derrière le crâne. Sa tête se fendit comme un œuf.

Profitant de la confusion générale, Bolan s'efforça de rejoindre la jeune femme. Il zigzagua entre les tables et les combattants. Il aperçut un Desperado qui brandissait un Uzi. Le pourri fit feu vers un groupe de Nomades. Mais son tir manquait de précision, les balles allèrent se loger dans le mur du casino, tuant à la fois des ennemis et des alliés. Il réussit à faucher trois Nomades mais deux Desperados avaient également été atteints.

Bolan eut le réflexe de plonger, il entendit les balles siffler au-dessus de sa tête. Un Nomade riposta. Il tirait au jugé avec un Glock. La foule des motards était si compacte que les projectiles atteignaient forcément une cible. Certains des hors-la-loi essayèrent de se débarrasser de leurs vestes en cuir qui les identifiaient comme appartenant à l'un ou l'autre camp et de prendre la fuite. Mais ils se heurtèrent aux portes de sortie que Bolan avait verrouillées. Des bagarres éclatèrent alors devant les portes.

Bolan parvint enfin à l'endroit où se tenait la jeune femme. Il vit à son regard qu'elle était terrifiée.

Il l'agrippa par le bras. Ne sachant pas à qui elle avait affaire, elle essaya dans un premier temps de se débattre, elle agita les poings, tenta de le griffer au visage, mais l'Exécuteur parvint à la maîtriser.

Il lui saisit les poignets et cria pour essayer de couvrir le bruit de la mêlée :

— Calmez-vous ! Je suis là pour vous aider. Restez près de moi, nous allons nous frayer un chemin jusqu'à la cage d'escalier.

Comme elle criait toujours, incapable de se maîtriser, il la secoua.

— Calmez-vous ! répéta-t-il à son oreille.

Epuisée, elle le regarda. Puis après une pause pendant laquelle elle vit qu'il était différent des Nomades et des Desperados qui échangeaient des coups de feu et des coups de couteau tout autour,

elle hochait la tête.

Bolan dégaina son Desert Eagle. Il avait maintenant une arme dans chaque main. Il ajusta le Beretta 93-R de façon à tirer des rafales de trois balles. A ce moment-là, la précision n'était pas son principal souci. La jeune femme s'accrocha à son bras. Bolan se releva et ouvrit le feu.

Le Desert Eagle avait rugi en premier. La balle de calibre cinquante atteignit l'homme à l'Uzi en plein sternum. Il fit un vol plané en arrière, les bras en croix, et il s'effondra comme une masse sur le sol, tandis qu'un geyser de sang s'élevait de sa poitrine.

Bolan appuya sur la détente du Beretta. La première balle traversa la gorge d'un Desperado avant d'aller se loger dans l'épaule d'un Nomade. Ce dernier lâcha son arme avec une grimace de douleur et tomba à genoux. Dans la bousculade qui s'ensuivit, il chuta sur le dos et fut piétiné par la foule de ses complices et de ses ennemis qui fuyaient les salves dévastatrices de l'Exécuteur. Des dizaines de talons lui broyèrent les côtes et les os du visage. Il n'avait plus de nez, ses pommettes étaient broyées. Au bout de quelques secondes, il plongea dans le coma.

Bolan tira de nouveau. Cette fois, comme il l'avait souhaité, les motards s'écartèrent en voyant tomber de nouvelles victimes du Beretta 93-R.

— Vite ! Vers l'escalier, cria Bolan.

Il passa un bras sous les épaules de la jeune femme et se mit à sprinter en arrosant la foule.

Il sentit les balles qui passaient au-dessus de sa tête.

L'une d'elles lui frôla la joue.

Le Guerrier craignait surtout de voir la jeune femme blessée. Il savait que son endurance lui permettrait à lui de supporter la douleur d'une blessure. Il n'en était pas de même pour sa protégée.

L'escalier se rapprochait. Plus que quelques mètres. Il entendit la jeune serveuse pousser un cri. Il se retourna tout en envoyant une rafale de trois balles. L'Exécuteur vit qu'une balle tirée par un des motards avait effleuré le bras de la jeune femme. Elle saignait légèrement. Le projectile n'avait pas sectionné d'artère et ne s'était pas non plus enfoncé dans sa chair.

— Courage ! dit-il, nous y sommes presque !

Mais elle n'entendait pas ses paroles. La brûlure qu'elle ressentait juste au-dessus du coude, le bruit et la peur, la rendaient sourde aux encouragements.

Un Nomade se dressa devant eux en serrant les dents, un couteau dans une main et un poing américain dans l'autre.

— Qu'est-ce que vous foutez là ! cria-t-il. Tu vas voir ce que...

Bolan ne lui laissa pas le temps de terminer sa phrase, il releva le

Desert Eagle et lui tira sur le visage à bout pourtant. Il ne resta plus rien de sa tête. C'était comme si elle avait été dévorée par le canon de l'arme. Son corps, surmonté d'une bouillie rouge, resta en équilibre un quart de seconde avant de s'effondrer.

En trois enjambées, Bolan gagna les premières marches. Derrière la table de chemin de fer, un Desperado dégoupilla une grenade défensive.

Bolan releva le Beretta. La rafale sectionna la main du hors-la-loi, qui vit avec horreur ses doigts et son poignet tomber à ses pieds dans une gerbe écarlate, serrant encore la grenade.

Deux secondes s'écoulèrent. Puis une explosion assourdissante. Une boule de feu s'éleva au milieu de la salle de jeu, la tête du Desperado qui avait dégoupillé la grenade voleta dans ce champignon orange et noir, ainsi que des bras, des jambes, en train de griller dans ce déluge infernal.

— Vite ! Nous devons regagner le toit du bâtiment, dit Bolan.

Les tables à proximité de l'explosion commencèrent à prendre feu. Si les flammes gagnaient la moquette en nylon, la salle allait se transformer en un gigantesque four.

Pourtant les Desperados et les Nomades continuaient à se battre avec une férocité animale. Ils préféraient s'entretuer plutôt que d'échapper à l'incendie qui se préparait.

Bolan était maintenant séparé de ses poursuivants par un mur de feu. Il vit ici et là un motard en proie aux flammes essayant de fuir en agitant les bras avant de s'évanouir sous l'effet de la chaleur et de la douleur qui lui dévorait le dos.

— Je n'en peux plus, dit la jeune femme accrochée à son bas.

— Il faut continuer, nous n'avons pas le choix, répliqua Bolan en la hissant sur la marche supérieure.

— Nous allons rester coincés, sur le toit, fit-elle en agitant la tête de droite et de gauche.

— Faites-moi confiance, fit le Guerrier. C'est le seul moyen de nous sauver. L'incendie va nous donner un répit, ils ne pourront pas nous poursuivre.

Elle s'appuya à son bras. Le sang qui coulait de son bras l'avait affaiblie. Mais elle serra les dents et trouva la force de se hisser jusqu'au premier palier.

Bolan se retourna et tira à travers le mur de feu, pour s'assurer que personne ne se risquerait à les poursuivre.

Une épaisse fumée noire emplissait désormais la gigantesque salle.

— Mais l'incendie va se propager par le haut, et gagner les étages. On va griller.

— J'ai rendez-vous avec un ami qui me veut du bien, répliqua

l'Exécuteur avant de tirer une nouvelle rafale à travers l'écran de feu. Suivez-moi et cessez de protester.

Bolan consulta sa montre. Il ne lui restait que vingt minutes avant son rendez-vous avec Jack Grimaldi.

CHAPITRE IX

Dans le reste de la ville, la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre qu'une terrible bataille avait lieu au casino entre les Nomades et les Desperados.

La police avait été alertée par le patron de l'établissement, et maintenant qu'on voyait une épaisse fumée noire à l'intérieur, les services d'incendie s'étaient mis en branle. Des sirènes résonnèrent dans toute la ville, et les gyrophares lui donnaient l'apparence d'une boîte de nuit infernale.

Les Nomades et les Desperados qui avaient eu vent de ce qui se passait étaient allés porter main-forte à leurs clans respectifs et s'étaient retrouvés devant le casino.

Impossible d'aller plus loin. Une foule de policiers en armes étaient postés devant l'entrée derrière leurs voitures ou leurs Humvee blindés. Ils attendaient sans savoir que faire. L'un d'eux qui avait essayé de pénétrer à l'intérieur du casino à la tête d'une section d'intervention avait été grièvement blessé à la tête. On l'avait évacué à l'hôpital où il était dans un état critique.

Le chef de la police qui dirigeait les opérations lançait un appel après l'autre dans son haut-parleur, mais personne à l'intérieur n'aurait pu l'entendre. Les cris, les crépitements des flammes et les détonations couvraient tous ses appels.

Deux fourgons d'incendie s'étaient présentés devant l'établissement, les pompiers avaient sauté au bas du camion et commencé à dérouler leurs tuyaux. Mais ils restaient impuissants, il fallait pénétrer pour combattre les flammes. Le chef de la police leur avait fait savoir que c'était impossible pour le moment. Le capitaine et l'officier de police s'étaient alors engueulés, le premier déclarant qu'il y avait des vies à sauver à l'intérieur du bâtiment, et le flic tâchant de lui expliquer qu'ils étaient tous en train de s'entretuer. Et qu'il ne pouvait pas prendre de risques inconsidérés.

Pendant ce temps, les Nomades et les Desperados qui se faisaient face à l'extérieur, derrière le cordon de la police, avaient commencé à échanger des insultes et des menaces. Puis des projectiles se mirent à voler. D'abord une poubelle, suivie d'immondices trouvées sur le trottoir; finalement, une hache s'éleva dans les airs, partant des rangs des Desperados, elle tourna sur elle-même puis retomba sur le groupe de Nomades.

Un gros motard hurla :

— Attention !

Trop tard, la hache avait pris de la vitesse en retombant et se planta dans la clavicule d'un hors-la-loi. Un jet de sang éclaboussa

tous ceux qui se trouvaient à proximité. Le blessé tomba à genoux, il saisit le manche de la hache à deux mains, en grimaçant et en criant :

— Enlevez-moi ça ! Enlevez-moi ça !

Un de ses camarades s'exécuta, il posa la semelle de sa Santiag sur l'autre épaule et arracha la lame d'un coup sec. La douleur fut telle que le Nomade vit le ciel et la terre tourner dans tous les sens, puis ses yeux devinrent tout blancs et il retomba face contre terre, inerte.

Celui qui avait arraché la hache la renvoya vers les Desperados. Les policiers regardèrent l'arme tourner dans le ciel encore une fois en se demandant comment ils allaient mettre fin à cette confrontation. Ils étaient pris entre deux feux. Le Nomade eut moins de chance avec son jet que son ennemi Desperado. La lame triangulaire retomba sur le trottoir avec un bruit métallique et rebondit sans causer le moindre mal. Mais le signal du combat avait été donné.

Les deux groupes se ruèrent l'un sur l'autre, submergeant les quelques policiers qui avaient essayé de s'interposer.

Les Desperados étaient en supériorité numérique. L'un d'eux, armé d'un lance-pierres, envoyait des boules de métal chromé vers les Nomades avec une efficacité redoutable. Les projectiles qui ressemblaient à des balles de flipper fracassaient tout sur leur passage.

Les policiers pris entre les deux groupes furent piétinés. Paniqué, le chef de la police se tourna vers un SWAT et ordonna :

— Tirez dans le tas !

Les policiers échangèrent des regards incrédules. Ils hésitaient à obéir.

— Tirez, bon Dieu ! cria-t-il, tirez, nos hommes sont en danger.

Les policiers tirèrent une première salve vers le ciel.

Le chef de la police n'arrivait plus à se contenir, il était rouge de rage.

— Tirez dans le tas ! Bandes d'imbéciles ! Nos hommes sont en train de se faire piétiner.

Finalement les soldats épaulèrent leurs fusils automatiques et lâchèrent un tir meurtrier. Ils avaient choisi de tirer au hasard vers les Nomades, les affaiblissant encore.

Mais leur réaction avait été trop timide. Quand les motards s'écartèrent, les policiers purent voir que trois des leurs étaient à terre, immobiles. L'agent Johnson était déjà dans le coma, l'agent Terry souffrait d'une fracture de crâne et l'agent Smith était mort, la colonne vertébrale broyée.

Cinq Nomades tombèrent, tandis que les policiers rechargeaient.

— Feu ! Feu ! hurla le capitaine de police. C'est trop lent, tout ça, faites feu sur ces salauds. Feu à volonté.

Le spectacle de leurs camarades tombés avait galvanisé les

experts en armes à feu de la police, ils rechargeaient à toute vitesse comme des Marines et tiraient sans merci.

Les pertes parmi les motards étaient considérables. Les cadavres jonchaient le sol.

Beaucoup de motards avaient déjà pris la fuite. Certains se débarrassaient de leurs cuirs pour ne pas être reconnus et les abandonnaient dans les caniveaux ou la première poubelle qu'ils croisaient.

Parmi eux, se trouvait Johnny Saintly. Mais lui n'éprouvait aucune honte. Au contraire, comme il retirait son cuir orné de badges, il poussa un immense soupir de soulagement.

La bataille avait éclaté plus tôt prévu. Quand les nouvelles étaient arrivées qu'un terrible combat se livrait avec les Desperados dans et en dehors du casino, les chefs de chapitre avaient envoyé Johnny Saintly en éclaireur pour voir ce qui se passait.

Et il avait vu.

Très vite, il avait compris que c'en était fini des Nomades et pour un bout de temps. Les autres motards du club l'avaient peut-être compris eux aussi, quand ils s'étaient débarrassés de leur uniforme. Mais Johnny Saintly avait ressenti un immense moment de joie. Sa mission touchait à sa fin, et pour la meilleure raison du monde : il avait réussi.

— Je redeviens moi-même, dit-il à haute voix, en laissant tomber le blouson dans le caniveau comme une immondice.

Il avait gardé son Glock. Et il retourna au bar où Rock et les autres patientaient. Le moment qu'il attendait depuis des mois était enfin arrivé. Il riait en imaginant la tête de Killer quand il lui pointerait le canon de son arme sous le nez. S'il n'était pas mort, cette nuit !

Bolan et sa protégée étaient arrivés au troisième étage, au prix d'un effort considérable de la jeune femme. Ils s'arrêtaient de plus en plus souvent. Il fallait qu'elle reprenne son souffle, ses jambes ne la portaient plus.

— Laissez-moi, dit-elle. Je n'en peux plus.

— Il n'en est pas question. Gardez vos forces au lieu de les gaspiller à dire n'importe quoi.

Bolan consulta sa montre, les minutes s'égrenaient. Il craignait maintenant que Jack ne reparte. Il aurait pu s'en sortir tout seul en descendant en rappelle long d'un immeuble en flammes, grâce au filin et au descendeur de type 8 enroulé autour de sa taille. Mais, avec sa protégée, c'était une autre affaire. Il n'avait pas prévu d'être accompagné quand il avait mis son plan sur pied.

Il se demanda si les hors-la-loi qui lui avaient tiré dessus avaient décidé de délaissier leurs adversaires du jour pour le prendre en

chasse.

Quand il arriva à l'étage supérieur; il eut la réponse à sa question. Les portes d'un ascenseur s'ouvrirent et quatre Nomades en sortirent.

— Il est là ! cria le premier. Il est là, ce salaud.

Il releva son pistolet, un 48. Special qu'il avait sûrement piqué à un agent de police. Mais Bolan était plus rapide que lui, il tenait toujours le Desert Eagle dans la main droite, tout en soutenant la jeune femme avec le bras gauche. Il releva son arme et tira en même temps. Le coude du Nomade fut broyé par le plomb. Le sang éclaboussa celui qui se tenait derrière lui et il jeta son 48. Special en poussant un cri de douleur. Bolan tira de nouveau ; cette fois, la balle perfora l'estomac du mafieux. Les autres Nomades avaient battu en retraite au fond de l'ascenseur. L'un d'eux avait sorti un Uzi et aspergeait le palier. Les balles ricochaient contre les panneaux de marbre. Bolan emmena la jeune femme vers le couloir, tout en se couvrant avec des tirs du Desert Eagle. Il aurait voulu se servir aussi du Beretta, mais il ne pouvait pas lâcher la blessée sous sa protection.

Il s'arrêta devant la porte d'une chambre et la défonça d'un coup de pied.

Un couple de personnes âgées était à l'intérieur, ils étaient venus dépenser leur retraite au casino. Ils étaient cachés derrière le lit quand Bolan fit irruption dans la pièce. Les deux vieillards poussèrent un hurlement de panique en voyant le géant armé, qui tenait une jeune femme par les épaules.

— Une prise d'otages, Sidney ! hurla la femme. Fais quelque chose.

Bolan referma la porte avec le talon, comme une volée de plomb venait se loger dans le battant de bois.

— Ne craignez rien ! cria-t-il aux deux vacanciers. Je suis de la police. Allez vous réfugier dans la salle de bains !

Ils ne se firent pas prier.

Bolan ordonna à la jeune femme de les suivre.

Puis il alla se plaquer derrière la garde-robe dans cette vaste chambre. C'était une maigre protection, mais quand les Nomades pénétreraient à leur tour dans la pièce, ils ne le verraient pas immédiatement, ce qui lui laisserait l'avantage de la surprise. Il pourrait en liquider au moins deux. D'autant plus qu'il avait de nouveau mis la main sur son Beretta. La situation restait critique mais ça allait déjà beaucoup mieux.

Même si le temps passait et si Jack devait être en train de se poser des questions, aux commandes de son hélicoptère...

Visiblement, les Nomades se montraient prudents : ils attendaient. Une nouvelle rafale d'Uzi atteignit la porte, l'ouvrant légèrement. Bolan aperçut alors la silhouette d'un motard, accroupi, qui essayait de se

porter de l'autre côté de l'entrée. Il répliqua avec le Beretta. Le cri qui s'échappa du couloir lui fit comprendre qu'il avait fait mouche.

Si le compte était bon, il ne restait plus que deux Nomades pour tenir le siège de cette chambre. Connaissant les hors-la-loi, Bolan savait qu'il y avait peu de chances pour qu'ils prennent des risques en évacuant le blessé. Il savait qu'ils hésitaient. La peur était dans leur camp. Mais ça ne les rendait que plus redoutables, comme des hyènes acculées. Et, toujours, l'heure tournait.

Bolan songea qu'il n'avait pas le temps d'attendre qu'ils fassent le premier pas. Il se mit à plat ventre et commença à ramper vers la fenêtre. Tout d'un coup, il entendit un déclic derrière lui. C'était un des occupants de la chambre qui, n'y tenant plus, venait voir ce qui se passait.

Bolan tourna la tête et lui fit de grands signes pour qu'il retourne se cacher dans la salle de bains. Mais l'entrée de la chambre s'ouvrit à ce moment-là, une rafale d'Uzi déchira l'air. Le Guerrier fit volte-face et riposta. Les balles étaient largement passées au-dessus de sa tête. Mais il entendit une voix de femme qui hurlait dans la salle de bains. Bolan maudit l'imprudence de ces civils.

Le Nomade qui croyait prendre le dessus resta à l'intérieur de la chambre et fit parler la poudre encore une fois.

Bolan se mit en trépid.

L'adversaire était appuyé au mur à l'autre extrémité de la chambre, il avait le visage crispé et tirait au hasard. Les lampes, les décorations, les encadrements au mur volèrent en éclats, les balles déchirèrent la literie et firent exploser le miroir de la garde-robe. De grandes échardes argentées recouvraient maintenant l'épaisse moquette beige.

Bolan perçut de nouveau un rôle. Il se retourna. La femme du vieillard qui avait été touché par les tirs du Nomade venait à son tour de prendre une balle en pleine poitrine, alors qu'elle était à genoux devant son mari, lui tenant la main en murmurant des paroles de réconfort qu'il ne pouvait pas entendre, puisqu'il était mort.

Bolan leva lentement le Desert Eagle. Une seule balle suffit. Il atteignit le Nomade à la base du cou. Un nuage de sang lui cacha le visage pendant quelques instants. Sa tête n'était plus retenue au reste de son corps que par quelques lambeaux de chair et de nerfs.

Mais, au moment où l'Exécuteur appuyait sur la détente, le dernier Nomade surgit dans la chambre. Pendant une fraction de seconde, Bolan crut que c'était son tour de mourir. Il fallait bien que cela arrive un jour : une balle perdue, un pourri maladroit mais chanceux...

Il vit le canon d'un 48. Special pointé vers lui à cinq mètres de distance, à peine. Puis un petit déclic métallique, insignifiant : le motard était à court de munitions.

Tout d'un coup, trois détonations sortirent de nulle part. Bolan

savait pourtant qu'il n'avait pas tiré. Le Nomade recula de trois pas. Un petit jet de sang sortit de sa poitrine, puis de sa cuisse et enfin de son estomac. Il leva les yeux au ciel et alla s'affaler sur un fauteuil dans une position presque comique.

Bolan se retourna. Sa protégée était là, qui tenait un Glock à deux mains, à bout de bras. Elle regardait son carton d'un air impassible. Son pistolet fumait encore.

Puis, s'adressant à Bolan, elle déclara :

— Candice Swanson, F.B.I.

Bolan, revenu de son étonnement, répondit :

— Matt Johnson, unité spéciale de l'A.T.F.

— On peut dire que vous avez fait du beau travail, collègue ! fit-elle, furieuse.

— On s'adressera des reproches plus tard, répliqua Bolan. Il y a plus pressant pour le moment.

Puis il désigna les deux retraités d'un signe de tête.

— Ils sont morts, expliqua l'agent fédéral. J'ai tout fait pour les empêcher de sortir de là, il a suffi d'une minute d'inattention.

— Vous n'avez rien à vous reprocher, répondit Bolan. En attendant, il faut se dépêcher et nous ne pouvons plus rien pour eux. Nous devons regagner le toit au plus vite. Mais cette fois, nous allons devoir prendre un risque et emprunter l'ascenseur. Comment vous sentez-vous ?

Ça devrait aller, fit Candice Swanson. Je vous suis.

Johnny Saintly arriva devant le bar où attendaient les chefs des chapitres les plus importants des Nomades. Il savait qu'il ne pourrait pas les arrêter tous à la fois et sans renfort. Il faudrait donc attendre un peu, être sûr que Rock et Killer seraient seuls avant de passer à l'action.

Il compta les motos devant le bâtiment. Il y en avait quatre. C'était plutôt bon signe. Au pire, il pourrait tirer une balle dans le genou d'un de ces mafieux, s'il se montrait récalcitrant. Il était sûr que sa hiérarchie ne lui en voudrait pas. Surtout si Peter Garcia était chargé de l'enquête.

Il sortit son Glock de derrière sa ceinture, vérifia le mécanisme, puis glissa une balle dans le canon.

Il poussa la porte du bar. La salle était plongée dans la pénombre. Seuls quelques spots rouges prodiguaient une faible lumière de cauchemar. Il plissa les yeux pour s'habituer à l'obscurité. Il entendit une voix sur le côté gauche qui disait :

— Johnny ?

Il avait reconnu Rock et se retourna. Il était accoudé au coin du bar à côté du président du chapitre des Nomades du Kentucky.

— Qu'est-ce que tu fais sans tes couleurs ? demanda Rock. T'as enlevé ton cuir avec tes badges ?

Il le regardait, stupéfait.

— Où est Killer ? demanda Johnny Saintly.

— T'occupe pas de Killer et réponds-moi. Comment se fait-il que t'as balancé tes couleurs ?

— Tu veux les voir, mes couleurs ? demanda Saintly. Tu vas les voir, et il sortit son badge d'agent de l'A.T.F qu'il brandit sous le nez de Rock. Les voilà mes couleurs, mon badge, le seul vrai qui compte.

— Qu'est-ce que tu racontes, Johnny ?

— Tu comprends toujours pas, Rock ? Regarde bien. Je suis un flic. J'ai infiltré ton organisation, t'es fini, t'es foutu. C'est dans une salle d'interrogatoire que tu vas me dire qui est le grand ponte qui vous finance, bande de salauds.

Le président du chapitre du Kentucky, revenant de sa stupeur, prit son verre de bière et le jeta au visage de Johnny Saintly. L'agent des forces de l'ordre se baissa à la vitesse d'un boxeur qui esquive une gauche et tira dans le genou du gros motard qui s'écroula en se tenant la jambe et en gémissant.

Puis Johnny Saintly mit en joue le barman qui reculait le long des étagères sur lesquelles les bouteilles d'alcool étaient alignées.

— Toi, fais pas le malin ! ordonna-t-il. Au moindre geste, je te colle une balle entre les deux yeux. Alors, mets les mains en l'air, contourne ton bar et viens te mettre à genoux face au mur, les mains sur la nuque.

Le barman obtempéra mais avec une lenteur exaspérante.

— Dépêche-toi, ordonna l'agent de l'A.T.F., on va pas y passer la nuit.

Il vit que le barman le maudissait, mais ça l'amusait plutôt.

— Toi aussi, Rock, dit-il, les mains sur la tête et regarde le mur.

Rock fit un demi-tour sur lui-même, et entrecroisa ses doigts sur le haut de son crâne.

Johnny Saintly sortit une paire de menottes de derrière sa ceinture, il s'approcha de Rock, avec le canon du Glock pointé vers sa nuque, il lui passa un premier bracelet, serra de façon à ce que ce soit trop inconfortable pour que le prisonnier tente quoi que ce soit, puis il ramena l'autre main du motard dans le dos et lui passa le deuxième bracelet.

D'un coup de pied derrière la cuisse, il l'obligea à s'agenouiller à côté de l'autre Nomade blessé qui geignait toujours en serrant les dents, tandis que le sang s'écoulait de son genou broyé sur le plancher sale du bar, couvrant les mégots de cigarettes d'un liquide rouge et visqueux.

Rock tourna la tête vers le policier, mais il ne put achever son

mouvement. Johnny Saintly appuya le canon de son pistolet contre sa joue.

— J'ai horreur de me répéter, Rock. Mais je vais quand même te poser la question une deuxième fois : où est Killer ?

Au moment même où il posait cette question, Johnny Saintly perçut un vague mouvement dans la grande glace le long du bar. Il eut à peine le temps de se baisser qu'une batte de base-ball passa en tournoyant au-dessus de sa tête et alla fracasser le miroir.

Il se retourna, plongea sur le côté et fit feu. Ses balles se logèrent dans le mur de plâtre. Mais il avait reconnu son agresseur et obtenu la réponse à sa question. Après tous ces mois, il allait enfin pouvoir liquider Killer en état de légitime de défense. Il se releva lentement, en s'appuyant au bar. Ses yeux scrutaient l'obscurité.

— Rends-toi, Killer ! cria-t-il. Tu es en état d'arrestation. Il y a des flics partout, tu n'as aucune chance !

Une balle siffla à ses oreilles. C'était donc un combat à mort que voulait le sergent d'armes des Nomades.

Comme il repérait un mouvement furtif sur sa droite, Johnny aperçut un éclair argenté. Le barman avait profité de la fusillade pour saisir une bouteille. Il la leva au-dessus de sa tête. Saintly fit volte-face, mais trop tard, la bouteille de gin se fracassa sur son front et lui coupa le cuir chevelu. Il appuya sur la détente de son Glock. En vain. Il titubait. Son sang l'aveugla en se mêlant au gin qui lui brûlait les yeux.

Rock, toujours à genoux à côté du bar, tendit la jambe pour le faire trébucher. Johnny Saintly partit en arrière. Il tira à l'aveuglette, avec plus de chance cette fois. La balle traversa la gorge de Rock. Le sang se mit à gargouiller. L'agent de l'A.T.F. s'essuya le visage du revers de sa manche. Il eut juste le temps de voir la gorge béante du motard qui s'étouffait dans son propre sang. Il avait les yeux révulsés et tout son corps était agité de soubresauts.

Johnny Saintly tira au-dessus de sa tête pour empêcher le barman de se pencher au-dessus de lui et lui assener un deuxième coup. Les balles du Glock se logèrent dans le plafond. Quand, soudain, il ressentit une douleur aiguë à l'épaule.

Killer avait riposté et touché sa cible.

Johnny Saintly serra les dents. Il ne voulait pas succomber sous les balles de cette ordure. Il se mit à ramper le long du bar et se coupa la main sur un tesson de la bouteille de gin. Il n'arrivait pas à croire qu'il était venu se venger tout seul, sans avoir appelé des renforts de police. Ça lui prouvait bien qu'après tous ces mois en flic infiltré, il avait perdu ses repaires.

Il tira vers les spots en espérant qu'une obscurité totale jouerait en sa faveur. Il fit voler en éclats le premier. Mais les coups de feu avaient trahi sa position. Killer tira à son tour. L'agent sentit la balle qui lui

cassait la hanche. Il riposta, en tirant au jugé. Il était maintenant immobilisé. Il ne savait même pas s'il avait pu blesser Killer et devait faire face à deux adversaires. Il devina que le barman était en train d'essayer de contourner son bar.

— Tu m'entends, Killer ? cria-t-il.

— Je t'entends, sale flic.

— Oui, je suis un flic. Et tu sais ce qui arrive aux tueurs de flics, Killer ?

Du coin de l'œil, Johnny Saintly aperçut le haut de la tête du barman qui apparaissait au coin du bar. Il tendit le bras et quand la tempe apparut à son tour, il appuya sur la détente.

La balle traversa la tête. Le barman mourut sur le coup.

En entendant la détonation, Killer avait fait feu de nouveau. Une balle s'était logée dans le bar en acajou, la deuxième avait atteint l'agent de l'A.T.F. à la cuisse. Il saignait de toutes parts. Il savait que c'était la fin. Il espérait au moins pouvoir blesser Killer. Il savait aussi qu'un jour, un justicier viendrait finir le travail qu'il avait aussi bien entamé. Dommage quand même, se disait-il, d'avoir péché par orgueil au dernier moment et d'avoir voulu en finir tout seul.

Il vit une ombre qui se mouvait vers lui. Killer venait l'achever. Il entendit ses pas, à travers le bar. Killer était sûr de lui.

Johnny Saintly releva le Glock. Tout tournait autour de lui, il était pris de vertige. Il avait l'impression de tenir une tonne à bout de bras. Au prix d'un immense effort, il appuya sur la détente.

Il n'entendit qu'un déclic métallique. Il n'y avait plus de balles dans le chargeur. Un petit sourire triste se dessina sur les lèvres de l'agent de l'A.T.F. Il sentit un métal glacial qui se posait contre son front, le canon d'un pistolet. Puis une explosion de fin du monde, des flammes, et enfin le trou noir. Johnny Saintly était mort.

CHAPITRE X

— Nous n'avons plus le choix, prenons l'ascenseur, décida Bolan.

Il consulta sa montre. Le temps n'avait jamais passé aussi vite. Ils sortirent de la pièce, laissant derrière eux quatre cadavres, deux Nomades et deux vacanciers à la retraite. Deux autres motards morts étaient allongés dans l'ascenseur.

Une fumée noire commençait à s'élever dans les étages, grasse, épaisse.

L'Exécuteur devina que le feu avait commencé à gagner les étages inférieurs.

Ils entrèrent dans la cabine et le Guerrier appuya sur le bouton du dernier étage. La chaleur était intenable. Ils suaient à grosses gouttes.

— J'espère que vous savez ce que vous faites, murmura Candice Swanson.

— Pour tout vous avouer, je n'en ai aucune idée, répondit l'Exécuteur avec un sourire sarcastique. Il va falloir se fier à notre chance.

Ils sentaient les mouvements de l'ascenseur qui montait dans les étages. Il ralentissait parfois, puis reprenait son ascension par à-coups.

— S'il se bloque, déclara Bolan, il va falloir escalader jusqu'à l'étage supérieur en se servant des câbles et essayer d'ouvrir la porte.

— Formidable, fit Candice Swanson, avec une blessure au bras, c'est juste ce qu'il me faut.

Bolan gardait un œil sur les voyants lumineux qui indiquaient qu'ils progressaient d'un niveau à l'autre : seizième, dix-septième, vingtième.

— Il y en a combien ? demanda Bolan.

— Vingt-quatre étages en tout, répondit la jeune femme. C'est le bureau du patron et son appartement qui occupent le dernier. Et c'est un endroit que je connais bien.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ça fait un an que j'enquête sur cet homme et que je travaille ici en tant que croupier. Mais c'est une couverture.

— De quoi le soupçonne-t-on ?

— D'être l'intermédiaire entre des groupes mafieux comme les clubs de motards et les gros narcotrafiquants d'Amérique latine et d'Amérique centrale.

Cette nouvelle résonna comme un coup de tonnerre aux oreilles de l'Exécuteur.

— Vous savez, je crois finalement que le hasard a bien fait les choses, dit-il.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Figurez-vous que j'étais sur le point de conclure l'enquête quand tout cela est arrivé. Tout ce... cette pagaille. J'espère que vous n'êtes pas entièrement responsable.

— Pas entièrement. Mais je le regrette presque, fit Bolan.

— Je crois que vous allez me devoir des explications.

— Promis, en attendant, votre patron va se joindre à nous pour notre petit voyage, je suis sûr qu'il a beaucoup à nous raconter. Et qu'il pourra nous être d'une aide précieuse.

— Lui, nous aider ? C'est un valet de la mafia.

— Il n'en aura peut-être pas envie, mais nous saurons nous montrer très convaincants.

L'ascenseur ralentit de façon inquiétante. Puis s'arrêta complètement.

— L'électricité ne marche plus, expliqua Bolan, heureusement, les freins de l'appareil nous empêchent de tomber. Nous sommes juste à l'avant-dernier étage.

Bolan joignit les mains en entrecroisant les doigts et ordonna à Candice Swanson :

— Allez-y, je vous fais la courte échelle. Vous voyez cette trappe, il faut la soulever. Un coup sec et elle basculera sur ses gonds.

La jeune femme posa son pied sur les mains de Bolan. Elle ne pesait presque rien et il n'eut aucun mal à la hisser assez près du plafond. Elle repoussa la trappe comme une joueuse de volley réceptionnant un ballon et ils virent la cage de l'ascenseur au-dessus de leurs têtes. La fumée commençait à l'envahir mais pas encore assez pour que l'air soit irrespirable.

Bolan sauta, agrippa le rebord de la trappe des deux mains, puis il se hissa sur le toit de l'ascenseur comme un parachutiste faisant l'exercice de la planche. Une fois en haut, il se pencha, tendit la main à la jeune femme, et la tira à lui.

— Accrochez-vous à mes épaules, dit-il, je vais monter le long du câble jusqu'à l'étage supérieur.

Bolan agrippa l'attache de métal. Une main après l'autre, il se hissa d'environ quarante centimètres à la fois, tandis que Candice Swanson lui serrait les épaules en tâchant de ne pas l'étrangler. Le fer lui rentrait dans la paume de la main, et quelques gouttes de sang perlaient entre ses doigts, mais il ne s'en inquiéta pas. Il vit les portes du dernier étage au-dessus de lui, fermées, et il se demanda encore comment il réussirait à les forcer pour pénétrer dans le bureau du patron du casino.

Tout d'un coup, il sentit un mouvement, comme un soubresaut sur le câble. Il jeta un coup d'œil en contrebas. La cabine de l'ascenseur se mettait en marche, avec le choc, la trappe sur le toit s'était

refermée. Ils risquaient d'être broyés entre le plafond de l'ascenseur et celui de la cage, en béton.

Produisant un effort musculaire stupéfiant, Bolan accéléra encore le rythme de son ascension, ses biceps le brûlaient comme si on lui appliquait un fer rouge sur la peau. Il avait l'impression que ses bras allaient éclater. A chaque traction, il gagnait au moins un mètre.

Candice Swanson avait elle aussi remarqué que l'ascenseur avait bougé et elle observa avec horreur la cabine qui s'approchait inexorablement.

— Nous allons finir broyés, cria-t-elle.

— Restez calme ! répondit l'Exécuteur, tout n'est pas encore perdu.

Il ne lui restait plus qu'une chance, il fallait se laisser retomber sur le toit et ouvrir la trappe de l'extérieur. S'il échouait, ils étaient morts.

— Attention à l'atterrissage, fit Bolan.

Il lâcha le câble de l'ascenseur et retomba accroupi sur le toit de la cabine. Candice Swanson poussa un cri.

— Vous êtes blessée ?

— Non, je ne crois pas. Ne vous occupez pas de moi.

Bolan se pencha sur la trappe, il enfonça ses ongles dans l'interstice pour essayer de la lever. Impossible. Ses doigts saignaient.

— Laissez-moi faire, fit Candice Swanson. J'ai des ongles plus longs.

Et toujours, l'ascenseur continuait. Bolan releva la tête. Plus que cinq mètres. Quatre.

— Là, j'ai réussi à la soulever.

Bolan appuya du bout des phalanges et tira à lui la plaque de métal.

Plus qu'un mètre cinquante.

— Vite ! Vite !

Il releva la trappe et poussa sa jeune protégée à l'intérieur.

Elle fit une chute de plus de deux mètres et resta allongée sur le sol de la cabine, en poussant un long soupir, tandis que Bolan la suivait d'un bond agile.

L'ascenseur s'arrêta avec une légère secousse et les portes s'ouvrirent sur un homme d'une soixantaine d'années au ventre rebondi.

— Non, mais qu'est-ce que vous foutez là, vous ? aboya-t-il. Je vous interdis de...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Le poing de Bolan s'était écrasé sur son nez. Il tomba à la renverse en se tenant le visage à deux mains et en gémissant comme une bête blessée.

— Allez, debout ! ordonna Candice Swanson.

Il la regarda en plissant les yeux, puis grimaça.

— Mais, je te reconnais, toi, t'es la petite...

Un coup de pied dans la mâchoire l'interrompit.

— Je suis la petite rien du tout. Candice Swanson, F.B.I. Monsieur Mark Wilson, vous êtes en état d'arrestation.

Le patron du casino se releva difficilement, comme un phoque qui se tourne sur son rocher. Il épousseta son pantalon, puis répéta :

— En état d'arrestation ? Vraiment ?

Et il éclata de rire.

— Non, mais regardez un peu par la fenêtre, fit-il. Il y a la guerre civile là dehors, mon hôtel-casino est en train de brûler et je suis en état d'arrestation !

Il plongea la main dans la poche de sa veste pour en sortir un mouchoir et éponger le sang qui s'écoulait de ses narines.

Mais Candice Swanson et l'Exécuteur n'étaient pas d'humeur à rire.

Bolan lui pointa le Desert Eagle sous l'œil droit et dit :

— On rigolera plus. tard, pour l'instant tu fais ce qu'on te dit, sinon on va s'énerver.

Candice Swanson avait sorti une paire de menottes de la poche de sa veste.

— Ça fait longtemps que j'attends ce moment, dit-elle, j'ai ces menottes sur moi depuis que j'ai commencé à travailler ici. Les mains dans le dos, gros porc !

— Aïe, ça fait mal, fit le mafieux.

— C'est fait pour, répondit Candice Swanson.

Bolan consulta sa montre. Si Jack Grimaldi avait suivi ses ordres, il était reparti depuis maintenant sept minutes. De toute manière, il n'y avait rien à perdre à regagner le toit.

S'il fallait échapper à l'incendie qui ravageait les étages inférieurs, ce serait par l'extérieur.

L'appel d'air avait transformé la cage d'escalier en fournaise, c'était comme un volcan qui rugissait en crachant des flammes.

— Comment est-ce qu'on regagne le toit par ici ? demanda Bolan.

— En haut des marches, là !

Mark Wilson désigna un escalier en colimaçon d'un signe de tête. Bolan le prit par un bras et l'aida à se relever brutalement.

— Allez ! Dépêche-toi.

Ils montèrent en haut de l'escalier, une porte donnait sur la terrasse. Un gigantesque espace équipé d'un hélicoptère, d'une piscine entourée de palmiers dans des pots carrés en marbre.

Bolan avait à peine poussé la porte qu'il entendit les pales d'un hélicoptère qui fendaient l'air. Il leva la tête, craignant que ce ne fût un des appareils de la police ou du service d'incendie.

Jack Grimaldi avait attendu. C'était lui dans le cockpit qui les regardait avec un large sourire, tandis que le CE 145 tanguait en l'air à une dizaine de mètres au-dessus de la terrasse.

Afin de gagner du temps, il perdit suffisamment d'altitude pour faire tomber une échelle de corde et embarquer ses passagers sans avoir à se poser.

Bolan demanda à Candice Swanson de défaire les menottes de Mark Wilson. Il y avait un risque mais très léger. Que pouvait-il faire ? A part se jeter du vingt-septième étage ? Et l'Exécuteur n'avait pas l'impression d'avoir affaire à un kamikaze.

Candice Swanson fut la première à monter à bord. Elle grimaçait. Sa blessure à l'épaule restait douloureuse. Jack Grimaldi lui tendit la main et la hissa à l'intérieur de l'appareil.

Bolan se tourna vers le prisonnier.

— Je vais te détacher pour que tu montes là-haut, on va se promener. Alors n'essaie pas de faire le malin, parce que j'ai toujours le canon de mon Desert Eagle pointé au bas de ta nuque. Tu sais ce que peut faire une balle de calibre 50 dans une boîte crânienne ?

— Je sais.

— Alors, monte. Wilson escalada les échelons sans plus se faire prier, mais avec de terribles difficultés en raison de son embonpoint.

Bolan le suivit immédiatement.

— On va être un peu serrés, fit Grimaldi quand ils furent tous à l'intérieur.

— C'est pas grave, répondit Bolan, on va pouvoir faire connaissance.

Puis il ajouta :

— Dis donc, Jack, tu as vu l'heure ? Alors maintenant on désobéit aux ordres ?

— J'espère que je ne vais pas passer en cour martiale, répondit Jack avec un sourire.

— Allez ! Ça ira pour cette fois, conclut Bolan en lui rendant son sourire.

Jack Grimaldi actionna les commandes, et l'hélicoptère s'éleva dans les airs.

En dessous, des flammes jaillissaient par les fenêtres de plusieurs étages de l'hôtel-casino. Une bonne douzaine d'engins pompes étaient disposés dans les rues avoisinantes et les pompiers avaient un mal considérable à atteindre les flammes avec leurs lances dans les foyers d'incendie les plus élevés.

On ignorait encore le nombre des victimes.

La ville grouillait de policiers, ils étaient venus de toute la région : Las Vegas, Reno, Carson City.

Des dizaines de motards étaient couchés, face contre terre, sur les trottoirs au milieu de la chaussée, tenus en respect par des représentants de l'ordre armés jusqu'aux dents. A cette hauteur il était impossible de lire les badges sur les cuirs, pour savoir à quels clubs

les prisonniers appartenait. Mais Bolan était certain que les Desperados avaient gagné la bataille. Ils seraient donc les prochaines victimes et les prochains vaincus.

— Où va-t-on, Striker ? demanda Jack Grimaldi.

— Reno, l'hôpital. Mlle Swanson est blessée.

— Striker ? fit celle-ci, intriguée par le nom que venait de donner le pilote à l'homme qui s'était identifié comme Matt Johnson, agent spécial de l'A.T.F. ?

— C'est un surnom affectueux, expliqua-t-il. Jack et moi travaillons ensemble depuis longtemps.

— Et votre ami Jack est aussi un agent de l'A.T.F. ?

— Absolument, répondit le pilote qui avait immédiatement saisi la situation. Nous appartenons à une unité spéciale.

Tout d'un coup, ils entendirent derrière eux des gémissements et des sanglots. Ils se retournèrent tous en même temps. C'était le propriétaire du casino qui pleurait ses pertes.

— J'ai consacré toute ma vie à bâtir cet empire, fit-il, regardez ce que vous en avez fait.

— Tu vas maintenant passer le reste de ta vie à regretter de l'avoir construit, répliqua Bolan.

— Qu'allez-vous faire du prisonnier ? demanda Candice Swanson. Il doit être remis au F.B.I.

— Absolument, répondit Bolan, tout en regrettant intérieurement ces rivalités entre diverses agences et représentants de l'ordre qui faisaient le jeu des malfrats en tous genres.

Même si, dans ce cas, ça arrangeait l'Exécuteur.

Si seulement le F.B.I. avait prévenu l'A.T.F. qu'ils enquêtaient de leur côté sur les activités des clubs de motards, tout le monde aurait gagné du temps et bénéficié de précieuses informations. Au lieu de ça, la D.E.A., l'A.T.F., le F.B.I. et l'I.A.D. se tiraient dans les pattes comme des équipes adverses dans un championnat.

— Les lumières de Reno, fit Jack Grimaldi en pointant du doigt des reflets orangés dans le lointain.

— Nous allons remettre le prisonnier au F.B.I. après vous avoir déposée à l'hôpital, expliqua Bolan en s'adressant à Candice Swanson.

Il voyait qu'elle se méfiait.

— Je voudrais seulement lui poser une ou deux questions avant.

Comme elle hésitait toujours, il ajouta :

— Je crois que vous me devez bien un petit service. Elle sourit, puis hocha la tête.

— Comment pourrai-je vous contacter ? demanda-t-elle.

— Pour maintenir la sécurité de la mission, c'est moi qui vous contacterai. Je vous transmettrai ensuite un numéro où me bipper.

Dans la confusion générale qui avait suivi les événements de Laughlin, Jack Grimaldi n'eut aucun mal à convaincre les contrôleurs de l'hôpital de Reno, complètement débordés par la situation, qu'il travaillait pour le service d'incendie du Nevada et qu'il amenait un blessé de plus. Au sol, un véritable convoi d'ambulances entraît et sortait des urgences, amenant des policiers blessés, des touristes et des motards qui seraient soignés en attendant de partir en prison.

Jack Grimaldi posa l'hélicoptère sur l'héliport de l'hôpital et deux infirmiers vinrent évacuer Candice Swanson.

Au moment où elle quittait l'appareil, elle se tourna vers Bolan :

— Pardonnez-moi de vous avoir parlé sèchement, dit-elle.

Puis, avec plus de sentiment qu'elle n'aurait voulu, elle ajouta :

— Merci.

CHAPITRE XI

— Vous allez au moins me réciter mes droits, si vous m'arrêtez ? fit le propriétaire du casino de Laughlin en se tournant vers Bolan.

— Absolument, répondit l'Exécuteur. Tu as le droit de la fermer et pas grand-chose d'autre.

Mark Wilson allait protester, mais Bolan arma le chien de son pistolet. Un argument convaincant.

— Où va-t-on maintenant, Striker ? demanda Jack Grimaldi.

— Le désert du Sonora. N'importe où, Jack, pourvu qu'on soit tranquille.

— Qu'est-ce que... vous n'êtes pas des flics... vous êtes des tuteurs, s'exclama le gros Wilson, vous...

— Si tu ne te tais pas tout de suite, fit Bolan en lui collant sa main sur la bouche, je vais être obligé de t'assommer.

Un quart d'heure plus tard, l'appareil se posait au milieu d'un paysage désertique.

— J'imagine que vous allez me demander de creuser ma propre tombe, fit Wilson.

— Tu as trop d'imagination, répondit l'Exécuteur. Je vais faire exactement ce que j'ai dit. Je vais te remettre aux autorités. Mais toi et moi, nous allons d'abord collaborer. Je te confie à la garde de mon pilote préféré, j'ai un coup de fil à passer.

Le Guerrier sauta à terre et fit quelques pas pour que sa conversation soit hors de portée des oreilles du prisonnier. Il composa un numéro sur son téléphone portable.

Au bout de quelques secondes il entendit la voix d'Herman « Gadgets » Schwarz.

— Alors, on dirait qu'il se passe beaucoup de choses en Arizona, Striker ?

— Il paraît.

— Chaotique mais efficace, d'après ce que j'entends dire. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— J'ai un prisonnier entre les mains. Je dois trouver un endroit sûr pour l'interroger avant de le remettre aux autorités. Je suis dans le désert du Sonora.

— Un instant, l'ami.

Quelques secondes plus tard, Gadgets indiquait à Bolan une longitude et Une latitude.

— Vous trouverez là un village Pueblo troglodyte. Il n'y aura que les esprits pour vous déranger. Et il est impossible de s'en échapper à pied.

— Juste le village de vacances que je cherchais.

L'Exécuteur raccrocha et retourna à l'hélicoptère.

Au bout d'une vingtaine de minutes, ils se posèrent devant une cité troglodyte, au pied d'une falaise.

Des habitations creusées dans le roc se dressaient dans ce paysage de science-fiction, comme des terrils d'insectes géants. La couleur ocre des murs se fondait aux teintes rougeoyantes de la paroi rocheuse. Un silence inquiétant régnait sur l'endroit. On se serait cru dans une ville hantée.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit Wilson, visiblement inquiet.

— C'est ta nouvelle maison, répondit Bolan.

Ils se posèrent devant le village et Bolan expliqua :

— Tu vas passer quelques heures ici, je vais t'interroger. Ensuite tu vas être obligé de collaborer avec moi. Ça te vaudra peut-être une réduction de peine. Mais ça m'étonnerait. De toute manière, c'est mieux que de prendre une balle dans la nuque. Qu'est-ce que tu en dis ?

Wilson ne dit rien, il se contenta de hausser les épaules d'un air accablé.

— Tu peux m'attendre ici, Jack, je n'en ai pas pour trop longtemps. Tout dépendra de l'entêtement et de la stupidité de notre hôte. Allez, ajouta-t-il en s'adressant à Wilson, va te mettre à l'ombre.

Ils escaladèrent la pente qui menait aux premières maisons du village navajo. La chaleur était accablante et Wilson avait du mal à marcher, il suait abondamment, trébuchait sur les pierres. Il enleva la veste de son costume et l'abandonna par terre, dans la poussière du désert.

— Il fait froid la nuit, dit Bolan, à ta place, je garderais la veste.

— Parce que je vais rester ici jusqu'à demain ? demanda Wilson.

— Peut-être même après-demain. Ça ne te plaît pas ? C'est l'endroit idéal pour méditer. Sur tous tes méfaits, par exemple.

Wilson ramassa sa veste d'un geste rageur et reprit l'ascension.

Quand ils arrivèrent devant la première baraque de terre sèche, Bolan ordonna à Wilson :

— Assois-toi là, sur cette marche.

Wilson ne se fit pas prier. Il se laissa tomber lourdement et s'épongea le front avec son mouchoir.

— Quel est le nom du principal mafieux qui finançait les Nomades par ton intermédiaire ?

— Miguel Sanchez.

Bolan fut stupéfait de la rapidité de la réponse. Il aurait parié que Wilson allait se montrer plus récalcitrant.

— Tu fais des progrès, dit-il. Où avaient lieu vos rendez-vous ?

— A Montréal.

— De mieux en mieux. Tu touchais des sommes importantes en

échange de ta collaboration ?

— Très importantes. Et le casino servait aussi à blanchir l'argent de la drogue. Les Nomades fournissaient un réseau de distribution très... efficace.

Bolan n'avait même plus besoin de poser les questions. Wilson lui livrait librement toutes les informations.

— Sanchez est basé à Saint-Domingue, ajouta Wilson.

— Tu l'as rencontré là-bas ?

— Non, jamais.

— Voici ce qui va se passer, expliqua l'Exécuteur. Tu vas dire à Sanchez que tu as une triste nouvelle à lui apporter : les Nomades sont décimés. Mais tu vas pouvoir lui trouver un nouveau réseau de Crime organisé, les Desperados, qui leur ressemblent comme deux gouttes d'eau, même s'ils se détestent.

— Et ensuite ?

— Ensuite tu organiseras une rencontre entre un représentant de Desperados, toi, moi et ton ami et bienfaiteur, le sieur Sanchez, compris ?

Cette fois, Wilson marqua une hésitation.

— Ça m'a l'air dangereux.

— Pour qui ? demanda l'Exécuteur avec un sourire narquois.

— Pour moi, répondit Wilson, toujours accablé.

— C'est pas tout à fait faux. Mais ça mettra un peu de piment dans ta vie.

— Très drôle. Mais, après cette rencontre, qu'est-ce qui va se passer ? Qu'est-ce que vous avez prévu de faire ? Vous ne pourrez pas arrêter Sanchez sur le sol canadien.

— Après, il nous invitera chez lui. Tu expliqueras que je suis l'avocat et le principal conseiller financier des Desperados. Pour le reste, je veux te faire la surprise. C'est moi qui parlerai. Tu verras bien ce qui se passera. Mais je te promets que ce sera intéressant et spectaculaire. Compris ?

— Compris, fit Wilson.

— Je repars à Tucson, ajouta Bolan. Tu as assez d'eau pour tenir jusqu'à mon retour. Si tu essayes de t'échapper tu seras rattrapé, sans doute par un crotale. Si tu as de la chance, tu mourras d'une insolation avant.

De retour à Tucson, Bolan essaya en vain de contacter Johnny Saintly. Au bout du troisième échec, il fit à contrecœur le numéro de Peter Garcia, le directeur des opérations spéciales de l'A.T.F.

— Johnny Saintly est mort, lui dit l'officier de police. On a retrouvé son corps dans un terrain vague à la sortie de Laughlin. Il a été tué de plusieurs balles. Nous ne savons pas encore qui est coupable, mais

nous enquêtons jour et nuit. Le ou les responsables vont payer très cher, monsieur Johnson, je vous le promets.

Bolan revit le regard franc et honnête du représentant de la loi qui avait jour après jour bravé le danger pour mener à bien sa mission. C'était un choc.

— Peu avant sa mort, reprit Peter Garcia, Johnny nous avait dit qu'il touchait presque au but. Le chef des Nomades, Rock, allait lui indiquer le nom du mafieux qui dirigeait véritablement les opérations. Un narcotrafiquant basé en Colombie mais qui a étendu ses opérations à Saint-Domingue et au Québec. Malheureusement il a échoué dans cette partie de sa mission. J'ignore encore les circonstances dans lesquelles il a été abattu, mais j'ai beaucoup de mal à croire que ces motards aient pu découvrir par eux-mêmes qu'il était un de nos agents infiltrés. C'est un coup dur pour nous. En plus de la perte d'un ami.

La voix de Peter Garcia se brisa.

— Johnny et moi avons grandi ensemble et nous sommes entrés à l'académie de police la même année. C'était mon meilleur ami.

— Je suis vraiment désolé, répondit l'Exécuteur. Mais pour ce qui est de l'identité du narcotrafiquant, je crois pouvoir vous aider. Je vous donnerai plus de précisions ultérieurement. Il faudrait en attendant que je rentre en contact avec Vince Mortimer.

Bolan indiqua alors une adresse à Peter Garcia dans la banlieue de Tucson.

— Dites-lui de venir sans ses marques distinctives de Desperado. Il est crucial que notre rencontre reste secrète.

— Je ne saurai trop insister sur le fait que vous devez vous montrer d'une extrême prudence. Nous ne pouvons pas perdre un deuxième agent dans cette mission. Je m'apprêtais d'ailleurs à rappeler Mortimer. La situation devient trop dangereuse.

— Je vous comprends, mais attendez encore une semaine, peut-être moins. Je ne peux pas vous en dire plus.

— Vous êtes certain de ce que vous faites ?

— Vous avez ma parole, répondit l'Exécuteur.

Vingt minutes plus tard, Bolan était au croisement de South Houghton Road et East Valencia Road. Il était assis sur un banc et s'était assuré que personne ne l'observait. Il entendit un vrombissement de moteur sur la gauche et tourna vivement la tête. Fausse alerte.

Finalement Vince Mortimer se présenta, à pied, un ticket de bus à la main. Il avait une dizaine de minutes de retard.

— Excusez-moi, j'ai eu toutes les peines du monde à me débarrasser de la vigilance du sergent d'armes des Desperados, dit-il.

— Vous êtes ici, c'est l'essentiel, répondit l'Exécuteur. Vous avez appris la nouvelle ?

— Pour Johnny Saintly ? Oui. Je veux le venger.

— Je comprends. Moi aussi, avoua l'Exécuteur.

— Les Nomades sont finis, mais il en reste quelques-uns, ils se terrent comme des rats. On finira quand même par les avoir tous.

— Exact. En attendant nous allons nous occuper de vos petits copains, les Desperados.

Vince Mortimer hocha la tête et s'obligea à retrouver son calme.

— J'écoute, dit-il.

— Je détiens l'homme qui peut nous mettre en contact avec le mafieux qui agissait derrière les Nomades.

Vince Mortimer le regarda d'un air stupéfait.

— Maintenant que les Nomades ont été quasiment anéantis, il va rechercher un autre club de motards, pour prendre la relève et servir de façade. Vous comprenez ?

— Oui, parfaitement.

— Vous allez donc dire au président de votre club que vous avez été contacté et que vous pouvez organiser une rencontre avec un des représentants de ce mafieux à Montréal.

— Pourquoi Montréal ?

— C'est là qu'il base ses opérations. Vous vous souvenez de l'opération SharQc ?

— Oui, bien sûr.

— Les Nomades ont commencé à prendre la place des Hells Angels. On a remarqué qu'ils ont acheté des propriétés au Québec avec des fonds en provenance de Saint-Domingue. Et, en allant chercher plus loin, de Colombie.

— Je vois, fit l'agent de l'A.T.F. Mais le président du chapitre risque de se méfier. D'autant plus que la rumeur s'est répandue que les Nomades ont été infiltrés par un agent de l'A.T.F.

— La personne que je détiens prisonnier se chargera de fournir toutes les garanties.

— Très bien, je vais en parler à Jimmy McDermott alias Blitz, c'est le président du chapitre de l'Arizona, le plus important dans l'organisation.

— Parfait. Je vous fixerai un rendez-vous avec Wilson dès que vous m'aurez recontacté.

Ils se levèrent et, comme ils allaient se séparer, Bolan entendit un bruit de moteur de Harley Davidson. Il tourna la tête : deux Desperados arrivaient sur leurs motos et ralentissaient en passant devant eux. Ils dévisageaient Vince Mortimer et regardaient Bolan des pieds à la tête.

L'Exécuteur vit l'agent de l'A.T.F. blêmir. Les motards s'étaient

arrêtés à une quinzaine de mètres et se parlaient d'un air animé.

— Vous les connaissez ? demanda Bolan.

— Sonny et Darty. Deux tueurs qui agissent au sein des Desperados. Darty a fait dé la prison pour viol et recel. Sonny vend de la drogue aux étudiants de l'Université de l'Arizona.

— Vous pensez qu'ils vous ont reconnu ?

— Je le crois, fit Vince Mortimer, et ils doivent se demander ce que je fais là, à un arrêt de bus à parler à un homme en costume, sans mon cuir et mes badges.

Une circulation intense remontait la rue. Impossible d'agir immédiatement, et pourtant on ne pouvait pas les laisser repartir. Depuis que les clubs de motards devenaient paranoïaques avec la nouvelle que les Nomades avaient été infiltrés, Vince Mortimer risquait de devoir passer des moments très délicats parmi les Desperados, si on laissait filer ces deux-là.

— Prenez le premier bus qui s'arrêtera, fit Bolan en s'adressant à l'agent de l'A.T.F. Je m'en occupe. Je vous enverrai un message pour vous dire si la voie est libre et si l'opération peut continuer ou s'il faut vous planquer jusqu'à ce que le problème soit réglé.

Les deux motards hésitaient encore à approcher. Bolan jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Voici un bus, dit-il.

Les motards avaient fait reposer les Harley sur leurs béquilles et approchaient.

Le bus s'arrêta et deux passagers en sortirent. Mortimer lança un dernier regard à Bolan, celui-ci l'encouragea à monter à bord d'un hochement de tête. Le motard qui portait le surnom de Dirty accéléra le pas pour rattraper Mortimer avant que les portes du bus ne se referment.

— Hé, Vince, cria-t-il.

Comme il arriva à hauteur de Bolan, celui-ci lui donna un violent coup d'épaule qui lui fit perdre l'équilibre.

Le motard partit en arrière, et se cogna la tête contre le trottoir.

Les derniers passagers étaient montés dans le bus et les portes étaient maintenant closes. Le conducteur avait observé la bousculade du coin de l'œil, mais il démarra le plus rapidement possible. Il avait compris qu'on avait affaire à des voyous et préférait ne rien voir.

Le motard tombé à terre insultait copieusement Bolan; son complice approcha à son tour.

Bolan se baissa, comme s'il voulait aider le Desperado à se relever, mais avec la vitesse d'un prestidigitateur, il sortit de sous son pantalon le poignard de combat attaché à son mollet. La main secourable qu'il tendait vers le tueur des Desperados était armée d'une pointe acérée.

Le motard n'eut même pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Alors qu'il se préparait à se relever pour donner un coup de poing à Bolan, il sentit comme un frisson le long de sa gorge. L'Exécuteur venait de la trancher. Tout d'un coup, Dirty ne parvint plus à respirer et regarda Bolan avec des yeux exorbités.

Les automobilistes sur la chaussée passaient trop vite pour comprendre ce qui se passait. Il fallait que tout soit fini avant l'arrivée du prochain bus et avant que le feu ne passe au rouge au croisement.

Le sang s'écoulait sur le trottoir. Le motard essaya en vain d'appeler au secours. Il étouffait.

Le second arriva. Bolan était encore accroupi devant le mourant.

— Espèce d'abruti, cria le Desperado. Qu'est-ce que...

Puis, il se tut en voyant la fine plaie sur le cou de son complice qui laissait s'échapper des litres de liquide rouge visqueux et bouillonnant. Il avait tué assez de monde lui-même pour savoir que c'était du sang et que Dirty venait d'être égorgé.

Il se tourna vers Bolan qui se releva d'un mouvement leste, en demi-cercle, comme un boxeur qui évite un jab en passant dessous et se redresse d'un même mouvement pour contre-attaquer.

Mais au lieu d'une droite, ce fut le poignard que Sonny reçut en pleine poitrine.

La pointe était passée entre deux côtes et avait transpercé le cœur. Il était encore debout, et déjà mort. Bolan le soutint pour qu'il ne tombe pas comme une masse. Deux corps allongés sur le trottoir auraient forcément attiré l'attention. Quelqu'un allait prévenir la police.

Puis finalement, Bolan se sourit à lui-même. Il décida qu'il allait le faire lui-même. Dès que le bus dont il avait redouté l'arrivée se présenta à l'arrêt, il retira le couteau du motard, puis le mit dans la main du premier cadavre.

Les passagers qui descendirent du bus restèrent interdits devant la violence de la scène qui s'offrait à leurs yeux.

— Vite, vite ! cria Bolan, prévenez la police et appelez une ambulance, ces deux types se sont battus, j'étais là. J'ai tout vu.

Certains des passagers s'éclipsèrent le plus rapidement possible, un peu comme le chauffeur du bus précédent.

Une jeune femme se pencha au-dessus des cadavres et déclara :

— Ecartez-vous, je suis infirmière.

Bolan fit deux pas en arrière. Tous les regards étaient tournés vers les deux Desperados et la jeune femme qui s'activait inutilement.

Bolan tourna les talons, traversa la rue et monta dans le premier bus qui partait dans l'autre sens.

— Que se passe-t-il là-bas ? demanda le conducteur.

— Rien de spécial. Deux voyous qui se sont bagarrés.

Le chauffeur haussa les sourcils et démarra. Bolan sortit son

portable de sa poche et envoya ce message à Vince Mortimer : « Tout va bien, on continue. »

CHAPITRE XII

Vince Mortimer entra dans l'arrière-salle du bar. Le chef des Desperados, Jimmy McDermott, aussi connu sous le nom de Blitz, était là, assis sur un fauteuil défoncé et Vince Mortimer était bien obligé de reconnaître qu'il était impressionné.

Pourtant Vince avait été un agent infiltré dans bon nombre de milieux plus dangereux encore sans doute que celui des motards. Il avait réussi à se faire accepter par la mafia russe de Boston, et des trafiquants de drogues à la solde des cartels de Tijuana.

Jimmy McDermott était entouré de son lieutenant, Phil Conway, et de deux pauvres filles aux bras tatoués sur lesquels on pouvait voir entre deux motifs des traces de piqûres. Elles avaient le regard vide des héroïnomanes.

On savait que McDermott avait tué six hommes à mains nues, trois autres à l'arme blanche et commandité le meurtre d'un nombre considérable de personnes. Mais il s'était toujours débrouillé pour ne pas laisser de traces. L'arrestation de ce personnage à elle seule aurait suffi à justifier la mission de Vince Mortimer.

Quant à Phil Conway, il avait fait quatre ans de prison pour viol. C'était à sa sortie qu'il était devenu Desperado et avait prouvé à de nombreuses reprises sa fidélité au club, en tuant des Nomades bien sûr, mais aussi plusieurs commerçants qui avaient refusé de se faire racketter par le club. On disait qu'il avait massacré toute la famille d'un garagiste dans leur sommeil.

Il était en quelque sorte le prince héritier des Desperados.

McDermott passa sa main couverte de grosses bagues argentées dans sa longue chevelure crasseuse.

— Alors, c'est notre ami Vince, qui vient nous rendre visite ? fit-il d'un air un peu méprisant. Tu veux une ligne de coke, Vince ?

L'agent de l'A.T.F. refusa évidemment et expliqua :

— Je préfère garder la tête claire. Je suis venu te voir pour affaires. Quelque chose d'important.

— Vraiment ?

— Très, très important, insista Mortimer.

— Tu es sûr que je ne serai pas déçu ?

Il y avait comme une menace dans cette question. Mortimer se contenta de hocher la tête avec un petit sourire satisfait.

— C'est bon, les filles, fit Jimmy McDermott, vous pouvez nous laisser maintenant.

— Mais, Blitz, objecta une des deux droguées, tu avais dit que...

Elle n'eut même pas le temps de finir sa phrase, une magistrale gifla la fit taire. Elle porta la main à sa joue, puis lui lança un regard

terrifié.

— T'as toujours pas compris ? fit McDermott tandis que Conway éclatait de rire.

Les deux filles s'éclipsèrent à toute vitesse.

— C'est bon, je t'écoute. Assois-toi, fit McDermott.

— Mes contacts dans le commerce des armes, de l'autre côté de la frontière mexicaine m'ont fourni une information extrêmement intéressante, affirma Mortimer.

— J'écoute.

— Depuis que nous avons mis fin aux Nomades, leurs soutiens financiers s'inquiètent. Ils veulent quelqu'un pour les remplacer, et qui mieux pour occuper cette place que ceux qui ont su se montrer plus forts qu'eux ?

— Et qui sont ces financiers ?

— Un groupe de Colombiens très important. Celui avec lequel je peux entrer en contact vient de Saint-Domingue.

— Des Colombiens ? fit McDermott soudain intéressé.

— Oui, des Colombiens, tu vois ce que je veux dire ?

— Cocaïne ?

— Tant que tu veux. Plus blanchiment d'argent. Si les Nomades étaient moins nombreux que nous, c'est parce qu'ils ne voulaient pas partager le butin. Ça a été leur erreur puisqu'on a pu les submerger.

— C'est vrai, approuva McDermott. Et le blanchiment d'argent se passe comment ?

— Par l'intermédiaire de casinos, en particulier celui de Laughlin, fit Mortimer avec un large sourire.

— T'en sais des choses, toi, dis donc, commenta Conway, d'un air ironique.

Mortimer n'avait jamais beaucoup apprécié Conway. Même s'il n'était que le numéro deux de l'organisation, il était beaucoup plus malin que McDermott et c'était aussi sans doute pour cette raison qu'il préférerait rester dans l'ombre et laisser son « boss » s'occuper du reste.

— Ça t'étonne tellement ?

— Franchement oui. J'aimerais savoir comment tu as pu apprendre tout ça en vendant et en achetant des armes entre le Mexique et ici. Pour un petit contrebandier, je te trouve bien informé.

— Et qu'est-ce que tu veux dire exactement ? fit Mortimer en s'efforçant de prendre un air menaçant.

— Tu sais que les Nomades ont été infiltrés ?

— Vas-y, dis ce que t'as à dire et qu'on en finisse.

— Tu ne serais pas un flic toi aussi ? demanda Conway.

— C'est ce que tu penses ?

— Je te pose la question.

— Figure-toi que les gens qui trafiquent des armes trafiquent aussi

la drogue. Tu ne savais pas que le monde est petit ? Tu sais vraiment pas grand-chose, mon pauvre Conway. Si t'as encore des doutes, on peut sortir tous les deux derrière le bar et régler ça au couteau ? Qu'est-ce que t'en penses ? Si je te tue, tu seras convaincu que je suis pas un flic ?

C'était un coup de poker. Mortimer savait qu'il venait de prendre un sale risque.

McDermott éclata de rire.

— Sacré Vince ! Allez, allez, les gars, du calme ! On va prendre une bière et parler affaires calmement, sans s'énerver. Hé, Phil ! ajouta-t-il en s'adressant à Conway, va plutôt nous chercher à boire dans le bar et rapporte-moi des cigarettes.

Le numéro deux s'exécuta, tout en sachant que son chef commettait une imprudence. Il cédait à l'appât du gain, comme souvent par le passé. Mais il décida d'obéir et de s'éclipser sans montrer qu'il était vexé.

— Reprenons, fit McDermott.

— Je peux me charger d'organiser la rencontre entre Sanchez et toi.

— C'est bon, je te fais confiance.

— Il faudra que ça se passe à Montréal.

— A Montréal ?

— Le gouvernement canadien ne le surveille pas avec autant d'attention et de zèle que le gouvernement U.S. Et il était occupé à reprendre les biens des Hells par l'intermédiaire des Nomades quand ils se sont fait avoir.

— Je comprends, fit McDermott, qui en vérité ne comprenait rien, mais pensait pouvoir mettre la main sur une énorme fortune grâce à la distribution de cocaïne, d'héroïne et de crack.

— Et une dernière chose, Jimmy.

— Ouais ?

— Il vaudrait mieux que Phil ne soit pas du voyage, tu comprends ? Il est trop impulsif.

— Tu as raison, répondit McDermott en se donnant l'air de réfléchir.

Puis il se pencha en avant et sur le ton de la confiance, il ajouta :

— Tu sais, ça fait un moment que je trouve que Phil n'est pas à la hauteur.

— Ouais ?

— Ouais. J'ai souvent songé à le remplacer par quelqu'un de plus...

— Plus compétent ? suggéra Mortimer.

— Voilà, c'est ça. Tu sais, Vince, si tout ça se passe comme prévu, je crois que j'aurai une surprise pour toi.

Et McDermott lui adressa un clin d'œil. Puis, d'un hochement de

tête, il lui indiqua qu'il fallait se taire parce que Phil Conway revenait avec la bière et les cigarettes.

Mortimer sourit intérieurement. Jimmy McDermott, la terreur des Desperados, avait mordu à l'hameçon.

— On prend l'avion pour Montréal dans deux heures, expliqua Bolan à Mark Wilson. N'oublie pas que je suis ton conseiller financier. Si tu oublies, je te le rappellerai en te collant une balle dans la nuque.

Ils étaient dans une safe house à Tucson. Hal Brognola en avait fourni l'adresse à Bolan. Il avait réussi à ramener Wilson à Tucson sans être vu de quiconque.

Vince Mortimer et McDermott devaient prendre le même vol, mais séparément.

Bolan conduisit jusqu'à l'aéroport, puis abandonna la voiture.

Ils étaient dans la salle d'attente devant la porte d'embarquement quand il vit McDermott arriver en compagnie de Mortimer. Tous les passagers se retournèrent stupéfaits de voir ces deux voyous chevelus, couverts de bagues, de tatouages et des cuirs, qui partageaient avec eux le lounge business class.

La foule de l'aéroport de Montréal leur réserva le même traitement et les douaniers canadiens les considérèrent avec suspicion. Trois longues limousines noires les attendaient à l'extérieur. Mortimer et McDermott montèrent dans la première, Bolan et Wilson dans la deuxième.

Sanchez, le baron de la drogue, était dans la troisième et les suivait

Dans chaque limousine se trouvaient déjà un chauffeur et deux gardes. Des Sud-Américains en costume, avec des lunettes de soleil. Bolan remarqua la bosse sous la veste de celui qui lui faisait face. Aucun doute sur ce qu'il cachait : un pistolet automatique, probablement bien entretenu.

— Où allons-nous ? demanda Mark Wilson.

Le garde lui adressa un sourire glacial.

— M. Sanchez vous assure que vous serez satisfaits de son hospitalité, répondit-il.

Wilson comprit qu'il était inutile d'insister.

Dans l'autre limousine, Mortimer s'amusait du mépris dont faisaient preuve les Sud-Américains envers lui-même et le tout-puissant McDermott, chef des Desperados, visiblement intimidé par ces mafieux endimanchés.

Personne ne disait le moindre mot.

Bolan consulta sa montre. Dix minutes s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient quitté l'aéroport. Il jeta un coup d'œil par la vitre.

— Vous n'aurez plus à attendre longtemps, affirma un des gorilles,

toujours avec cette même politesse menaçante.

Encore dix minutes et ils se présentèrent à l'entrée d'un grand parc gardé par une grille. Deux gardes vinrent ouvrir une herse imposante, digne d'un château fort.

Le convoi de limousines noires suivit un chemin sinueux jusqu'à une demeure en pierres blanches.

Une immense piscine d'un bleu éclatant renvoyait les rayons du soleil.

D'autres hommes en armes attendaient sur le perron de la maison.

On vint ouvrir les portières des limousines et tous les passagers descendirent.

Luis Sanchez, baron de la drogue, fut le dernier à faire son apparition.

Il s'approcha de Mark Wilson en tendant la main et en arborant un sourire de play-boy.

— Mark, mon cher Mark, fit-il avec une jovialité onctueuse.

Il portait un costume blanc en lin, une chemise noire ouverte sur une énorme médaille dorée.

Il se tourna vers les Desperados et les considéra comme s'il venait de trouver deux immondices au milieu de sa pelouse superbement entretenue.

Puis il se ressaisit et se tourna vers Bolan.

— Vous êtes sans doute M. Johnson, dit-il. Mark Wilson ici présent m'a parlé de vous. Et vous êtes chargé d'organiser les tractations entre moi-même, c'est-à-dire ma... compagnie commerciale et ces... messieurs, fit-il avec une légère hésitation, en désignant Mortimer et McDermott.

Il désigna une grande table de jardin surmontée d'un parasol :

— Asseyons-nous là, fit-il.

Puis il claqua des doigts et un des gorilles en costume noir s'approcha.

— Diego, des rafraîchissements, fit-il. Champagne pour tout le monde ?

— Moi, je préférerais une bière, répondit McDermott, et il eut droit au même regard méprisant.

McDermott comprit immédiatement qu'il avait fait une gaffe et se mordit la lèvre comme un mauvais élève convoqué dans le bureau du directeur.

Mortimer n'en laissait rien paraître, mais malgré l'immense danger qu'il encourait, il s'amusait beaucoup de voir cet ours mal léché dans cette situation.

Sanchez réprima un mouvement d'agacement puis ordonna :

— Tu as entendu, Diego, fais le nécessaire.

Puis, après une pause, il ajouta :

— Bon, nous n'allons pas perdre trop de temps. Allons à l'essentiel, monsieur Desperado, fit-il avec un sourire méprisant. J'espère que vous mesurez la chance que vous avez d'être ici. Alors, écoutez-moi, parce que je n'aime pas me répéter. Les Desperados, les Hells Angels, les Nomades, les Mongols et tous les autres, vous ne m'impressionnez pas. Je me fous pas mal de vos démonstrations de force. Compris ?

Vince Mortimer était stupéfait. C'était la première fois qu'il voyait quelqu'un oser s'adresser ainsi à un motard. Et McDermott qui était un assassin, un violeur et un racketteur, répondit humblement :

— Oui, c'est compris.

— Parce que, dites-vous bien que mon organisation est bien plus grande que la vôtre. Nous sommes plus dangereux, plus efficaces et certainement plus intelligents parce que contrairement à vous, nous n'avons pas de logo sur la tête, les épaules ou le derrière pour signaler au monde entier et aux flics en particulier que nous appartenons au Crime organisé. C'est compris ?

— C'est compris.

— Mais comme vous avez été capables d'éliminer mes anciens partenaires, les Nomades, qui sont à mes yeux la même chose que vous, au lieu de vous exterminer jusqu'au dernier, je vais vous pardonner à condition que vous deveniez mon nouveau réseau de distribution.

— Merci, monsieur Sanchez.

— Vous avez raison d'être reconnaissant, il y a beaucoup à gagner. Et je vois aussi que vous savez vous taire quand il faut.

— Oui, monsieur Sanchez.

— C'est bien. La première livraison arrivera ici à Montréal, vous vous chargerez ensuite de faire passer la drogue par la frontière canadienne et de trouver les points de vente vous-mêmes. J'imagine que vous savez faire ça ?

McDermott hocha la tête avec un sourire crispé.

— Les quantités de drogue seront considérables, nous avons perdu un temps énorme avec les guerres entre clubs de motards. D'ailleurs nous vous demanderons à l'avenir de maintenir la paix. Nous nous adressons à vous parce que nous pensons que vous êtes assez nombreux et puissants pour réussir là où vos anciens ennemis, les Nomades, ont échoué.

— Je comprends, monsieur Sanchez, et je peux vous assurer que...

— Je ne me fie pas aux assurances de qui que ce soit, je jugerai d'après les résultats, fit Sanchez sans laisser à McDermott le temps de finir sa phrase. Ne me décevez pas, j'ai trop de ressources pour que vous puissiez vous offrir ce luxe.

— Est-ce que vous pouvez nous donner le lieu exact et la date de la livraison, monsieur Sanchez ? demanda McDermott timidement.

— Je vous transmettrai toutes ces informations depuis mon Quartier général à Saint-Domingue. En attendant...

Il claqua dans ses doigts et un de ses gorilles s'approcha avec une mallette. Sanchez l'ouvrit. Des liasses de billets de cent dollars étaient empilées à l'intérieur.

— Il y a ici un demi-million de dollars qui vous permettra d'approcher les Indiens de Kahwanake pour leur acheter leur casino. Cet établissement devra nous servir de nouveau point de distribution. C'est très important. En attendant de reprendre une base en Arizona puis au Nevada.

— Un demi-million de dollars, vous pensez que ce sera assez ? demanda McDermott, très surpris.

Sanchez haussa les sourcils.

— Bien entendu, ce sera à vous qu'il reviendra de leur expliquer pourquoi cette offre est tout à fait raisonnable.

— Je comprends.

— Je vais maintenant repartir avec mon ami Mark Wilson à Saint-Domingue, il sera notre intermédiaire, il reprendra le casino que vous allez acheter, puisque nous n'avons plus de base en Arizona... momentanément.

Bolan se tourna alors vers Wilson avec un regard glacial, il voyait que son prisonnier mettait ses chances dans la balance. De toute manière, il était coincé. S'il trahissait Bolan maintenant, ce serait Sanchez lui-même qui le descendrait pour avoir tenté d'introduire une taupe dans son organisation. Wilson essaya de se consoler en pensant au programme de protection des témoins avant de répondre :

— Je euh... c'est avec un extrême plaisir que je vais vous suivre, mon cher Sanchez, mais je souhaiterais que... que... euh... mon ami Johnson, ici présent, n'est-ce pas... euh, soit du voyage.

Bolan adressa un sourire affable à l'assemblée, sans sortir la main de sa poche. Wilson suait à grosses gouttes.

— Vraiment ? dit Sanchez.

— Oui, oui, M. Johnson est un associé qui euh... dont vous... comment dire... dont vous apprécierez la collaboration. Il m'a fait des propositions pour l'avenir de notre entreprise qui nous seront très... très...

— Très profitables, intervint Bolan, finissant la phrase de Wilson à sa place.

— Très bien, conclut Sanchez, si mon ami Mark Wilson se porte garant pour vous, je n'y vois aucun inconvénient.

Sanchez était sûr de lui.

Bolan plongea la main dans la poche de sa veste. Il sentit le

portable élaboré par Gadgets Schwarz. Ses doigts se mirent à courir sur le clavier et il composa ce message. : « Hydravion. Haïti. Frontière Saint-Domingue. » Puis il l'envoya directement à Jack Grimaldi en appuyant sur la touche numéro trois. Il savait que le pilote n'aurait pas besoin d'interprète pour comprendre ce que ces quelques mots signifiaient, et ce que l'Exécuteur attendait de lui.

Une heure plus tard, Bolan s'installait dans le jet privé de Sanchez.

Au bout de cinq heures et dix-sept minutes, ils se posaient à Saint-Domingue.

Le Guerrier était seul, mais il était dans la place.

CHAPITRE XIII

La chaleur était étouffante, moite, épaisse, pesante. Wilson regardait son geôlier, à côté de lui, dans la limousine. Bolan ne semblait pas souffrir de la température. Plusieurs fois pendant le vol, Wilson avait été tenté de dire à Sanchez qui était vraiment l'homme qui l'accompagnait, mais il n'avait pas osé.

Il n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi calme. C'était mauvais signe.

Bolan, lui, observait le terrain à travers les vitres de la limousine qui les emmenait dans l'hacienda de Sanchez.

Ils étaient accompagnés de deux gardes du corps, armés jusqu'aux dents.

La propriété de Sanchez se trouvait presque à la frontière avec Haïti, face à la mer, et jouissait d'une immense plage privée solidement gardée. Un port, privé également, permettait l'arrivée et le départ de larges cargaisons de cocaïne. Le trafic avec la Colombie était intense. Des chalutiers et des bateaux de plaisance étaient amarrés le long de plusieurs jetées en bois et à quelque distance de la plage.

Une bonne trentaine d'hommes gardait cette forteresse qu'on aurait pu prendre pour une vaste hacienda de vacances. Si ce n'est que les vacanciers en chemises hawaïennes étaient tous armés jusqu'aux dents. Et entre les noix de coco, on distinguait des caméras au sommet des palmiers.

L'hacienda de type coloniale était d'un blanc éclatant et renvoyait la lumière du soleil.

Mais Bolan n'était pas impressionné par tout ce luxe. Il ne pensait qu'au plan d'attaque qu'il mettrait en œuvre pour le détruire.

Bolan et Wilson se retrouvèrent dans l'aile réservée aux invités dans des chambres qui se faisaient face.

— Tu laisses ta porte ouverte, avait ordonné Bolan. Je veux pouvoir surveiller tes moindres faits et gestes.

Wilson protesta qu'il voulait prendre une douche. Bolan lui adressa un sourire sardonique.

— Tu me prends pour un imbécile ? Une demi-heure plus tard, ils rejoignaient leur hôte au bord de la piscine.

Sanchez jouait les hôtes parfaits. Il commença par leur faire visiter les laboratoires où la cocaïne était préparée. Des hommes en armes en gardaient l'entrée. A l'intérieur, des ouvriers masqués, en blouses blanches, coupaient la poudre, la pesaient et la rangeaient dans des sachets de plastique.

— Vous ne consommez pas, évidemment ? fit Sanchez.

— Evidemment, répondit Bolan. Je sais le mal que font ces

produits.

Sanchez éclata de rire.

— J'aime votre humour, dit-il.

« J'ai de bien meilleures blagues en réserve pour toi, songea l'Exécuteur, mais ça m'étonnerait qu'elles t'amusement autant. »

Il leur fit apporter des boissons fraîches puis il demanda :

— Vous aimez les armes à feu, monsieur Johnson ?

— C'est une de mes grandes passions, répondit Bolan avec un sourire narquois.

— Est-ce que vous désirez voir ma collection ?

— Avec grand plaisir.

— Par ici, s'il vous plaît.

Sanchez mena ses deux invités au sous-sol de sa villa. Là, dans une chambre forte était exposé un véritable arsenal : M16, Kalachnikov, Glock, ainsi que des pistolets et des fusils de fabrication tchèque, japonaise. Un véritable trésor auquel venaient s'ajouter des armes anciennes de la Première et Seconde Guerre mondiale.

— Vous avez une préférence ? demanda le baron de la cocaïne.

— J'ai un faible pour le Beretta 93-R et le Desert Eagle, répondit Bolan.

— De très belles armes, en effet. J'ai un Desert Eagle ici, fit-il en désignant une vitrine. Et aussi un Beretta 93-R dans cette armoire.

Bolan songea qu'il saurait au moins où s'équiper au moment de passer à l'attaque.

— Est-ce que vous désirez faire quelques cartons, j'ai une galerie de tir à ma disposition...

— Très volontiers.

— En plein air, ou en sous-sol ?

— Pourquoi pas en plein air ?

— Vous désirez choisir une arme ou plusieurs ?

— Mes armes habituelles.

Sanchez lui tendit lui-même les pistolets dont il avait besoin.

— Et vous, mon cher Wilson ?

— Non, merci, fit Wilson, très nerveux, qui ne comprenait pas bien le tour que prenaient les événements. Vous savez, moi, les armes à feu...

Sanchez lui adressa un regard légèrement méprisant.

— Mais vous allez nous accompagner, j'espère ?

Bolan commençait à se demander si l'affabilité de son hôte mafieux ne cachait pas un énorme piège. Tout paraissait presque trop facile. L'Exécuteur en conclut qu'il fallait prendre son hôte de vitesse.

Une voiturette de golf conduite par un des hommes de main de Sanchez les mena jusqu'à une galerie dans une carrière. Des cibles semblables à celles qu'utilise la police pour s'entraîner se dressaient à

une cinquantaine de mètres. Un homme coiffé d'un chapeau mou était dessiné sur chaque cible, il brandissait un revolver pointé vers le tireur.

Sanchez tendit une boîte de cartouches à Bolan pour le Desert Eagle et une autre pour le Beretta.

— Si vous me permettez, dit Bolan, je voudrais joindre l'utile à l'agréable.

— Bien entendu, qu'est-ce que vous voulez dire ?

— On pourrait parler affaire entre deux coups de feu.

— Vous êtes un homme sérieux.

— Très sérieux. Et j'ai des contrats très importants qui m'attendent en Arizona, je ne peux malheureusement pas m'attarder trop longtemps dans votre magnifique propriété.

— Quel dommage, vous me semblez être le genre d'homme avec lequel je pourrais m'entendre.

Bolan haussa les épaules avant de demander :

— Savez-vous quand la livraison d'héroïne et de cocaïne doit avoir lieu. Là encore, il ne faudrait pas trop tarder.

— Mon cher monsieur, la marchandise est déjà sur place, en Arizona, répondit Sanchez d'un air satisfait. Elle y était déjà quand nous discussions à Montréal. Simple précaution. Nos amis communs, les Desperados, doivent se rendre demain sur le lieu indiqué pour prendre la marchandise.

Bolan avait enfoncé un chargeur plein dans la crosse du Desert Eagle et s'employait maintenant à charger le Beretta 93-R.

— Vous êtes sûr qu'ils ne vont pas être interceptés par la police ?

— Ils savent ce qu'ils ont à faire. En vous attendant, j'ai fait parvenir le message à ce monsieur... Blitz, que nous avons rencontré, dit-il avec un mépris évident pour son nouvel associé. Mais il y a toujours un risque dans ce métier, monsieur Johnson.

Ce fut comme un signal. Bolan se tourna vers lui et le fixa de son regard d'acier, puis il releva lentement le Desert Eagle. Sanchez se demanda s'il s'agissait d'une plaisanterie de mauvais goût.

— Faites tout de même attention, ces engins peuvent parfois partir tout seul, fit-il avec un sourire un peu crispé.

— Pas quand c'est moi qui les tiens. Là, c'est moi qui décide. Et celui-ci va partir maintenant.

Il appuya sur la détente. La balle du Desert Eagle emporta tout le bas du visage du narcotrafiquant. Il ne restait qu'un trou rouge sanguinolent, il avait de la viande fraîchement découpée à la place du nez et de la bouche. Un jet de sang éclaboussa le visage de Wilson. Il écarquillait les yeux comme s'il venait d'assister à un miracle infernal.

— Mais... mais... le...

Il se tourna vers Bolan avec une expression d'horreur sur le visage.

Le conducteur de la voiturette, qui somnolait dans la chaleur du

soleil, sursauta en entendant la détonation assourdissante du pistolet.

Il se pencha en avant en fronçant les sourcils, comme s'il avait du mal à comprendre la scène. Quand, enfin, la signification de ce qu'il avait sous les yeux atteignit son cerveau ralenti, il essaya maladroitement de se saisir de son arme à feu. Son ventre protubérant faisait obstacle. Bolan releva le Beretta 93-R, et lui envoya une balle dans la gorge. Le projectile lui déchira la carotide, projetant des gerbes de sang à l'horizontale. Le mafieux vit le ciel bleu tourner sur lui-même. Il avait l'impression que sa voiturette flottait dans les airs comme un ULM. Puis il s'effondra sur le volant.

La priorité de Bolan était maintenant de regagner l'armurerie.

Il se tourna vers Wilson et le mit en joue :

— Toi, tu ne me quittes toujours pas, dit-il. Par ici. Et chaque fois que j'ouvrirai la bouche, tu confirmeras ce que je dis. Sinon...

Wilson était abasourdi. Il était maintenant convaincu d'avoir affaire à un fou. Il hocha la tête, obéissant. Bolan le saisit par l'épaule et l'emmena vers la voiturette. Il repoussa d'un coup de pied le mafioso mort qui s'effondra sur le côté comme un sac d'ordures.

— Monte là-dedans, ordonna le Guerrier.

— Et où va-t-on maintenant ? Vous êtes cinglé, on ne s'en sortira jamais !

— On va à l'armurerie que Sanchez a eu la bonté de nous faire visiter tout à l'heure.

Bolan se mit au volant. L'engin ne dépassait pas les cinquante à l'heure et le poids de Wilson ne faisait rien pour augmenter sa vitesse.

— C'est avec ça que vous comptez mener l'assaut contre la garde rapprochée de Sanchez ? demanda Wilson avec un sourire en coin.

— Tu me fatigues, répondit l'Exécuteur, si tu continues, je t'abandonne ici et tu expliqueras la situation aux gorilles de ton ami le narcotrafiquant.

Ils n'étaient plus qu'à une centaine de mètres de la villa sous laquelle se trouvait l'armurerie.

— Et qu'est-ce que vous allez dire aux gardes ? demanda Wilson, toujours plus impatient.

— Je vais laisser parler mes armes, rétorqua l'Exécuteur.

Comme ils n'étaient plus qu'à une trentaine de mètres, un de ces mafieux armés vint à la rencontre de la voiturette.

Bolan leva les yeux et vit sur le balcon trois autres gorilles, armés de Kalachnikov.

Quand il ne fut plus qu'à quelques pas, le mafieux remarqua des taches rouges sur le véhicule de Bolan et Wilson. Il plissa le front.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-il en désignant les taches rouges sur le métal blanc rutilant.

— Un accident, répondit l'Exécuteur. Nous étions au champ de tir

quand le conducteur s'est blessé.

— Où est M. Sanchez ?

Le mafieux avait à peine fini de poser sa question qu'un autre gorille arriva en criant et en agitant les bras, l'air totalement affolé. Il était évident que lui était au courant de ce qui s'était passé.

Plus le temps d'hésiter. Comme celui qui l'avait arrêté détournait les yeux vers le nouvel arrivant, Bolan releva le canon du Desert Eagle et tira à bout portant dans le ventre du garde du corps qui fit un bond de trois mètres en arrière avant de s'effondrer au milieu de l'allée, les bras en croix.

Puis l'Exécuteur se tourna d'un même mouvement et ajusta l'autre avec le Beretta 93-R. Une rafale interrompit sa course, alors qu'il n'était plus qu'à une vingtaine de mètres. Impossible d'évaluer précisément les dégâts à cette distance. Une chose était sûre, il était hors d'état de nuire.

Les deux autres, sur le balcon, se retournèrent tout d'un coup et ouvrirent le feu. Les balles soulevèrent un alignement de petites fontaines de poussière au pied de l'Exécuteur. Il fit un bond derrière la voiturette tout en ripostant, mais ses balles se perdirent dans le ciel.

Ce fut assez toutefois pour que les deux gardes s'éloignent du rebord et se mettent à couvert. Bolan en profita pour se ruer à l'intérieur de la maison. Il marqua une pause à la porte et attendit Wilson. Le gros patron de casino était pétrifié, et ne bougeait pas, prostré derrière la voiturette comme un lapin qui attend que le renard en finisse avec lui.

— Par ici ! lui cria l'Exécuteur. Par ici !

Wilson leva les yeux vers lui et le regarda en tremblant.

Il hésita encore. Une seconde de trop.

Il se leva et s'efforça de faire les quelques pas qui le séparaient de l'Exécuteur. Sur le balcon, les gorilles de Sanchez avaient recouvert leurs esprits. Ils ouvrirent le feu. Le gros Wilson fut criblé de balles, il virevolta à chaque nouvel impact avec une légèreté qu'il n'avait encore jamais connue. Finalement, il s'effondra. Bolan regarda le corps flasque du patron de casino vautré sur le sol. Il n'y avait aucun doute qu'il fût mort.

Le Guerrier songea qu'il était temps de battre en retraite. Il s'enfonça dans la villa, et retrouva sans peine le chemin de l'armurerie. Le moment le plus dangereux était celui où il fallait traverser le grand hall dallé de marbre rose.

Il marqua une pause, l'œil aux aguets. Il ne repéra personne sur la mezzanine qui faisait le tour de l'entrée en desservant les chambres. Il se précipita vers l'escalier du fond en sprintant, le dos droit, pour continuer à observer son environnement. Un mafieux déboucha en haut des marches comme l'Exécuteur atteignait la petite porte

s'ouvrant sur le couloir qui menait à l'arsenal.

Le mafieux fit feu. Les balles allèrent rebondir sur le marbre du hall. Bolan partit en roulade avant et se releva du même mouvement. Il se retourna, le Beretta 93-R braqué devant lui. Il balaya l'espace au-dessus de sa tête. Il savait que depuis sa position, contre le mur, le garde du corps ne pouvait pas le voir.

Il ralentit sa respiration. Son adversaire était aux aguets, et Bolan ne voulait pas trahir sa position par son souffle.

Il entendit un bruit dans l'escalier. Puis des cris en espagnol.

— Par ici, il est là, en bas !

Bolan aurait pu s'enfoncer dans le couloir menant à l'armurerie. Mais il ne savait pas combien d'hommes l'attendraient à la sortie. Il ne savait pas non plus s'il existait une autre issue, une fois qu'il se serait enfermé au milieu des armes.

Et il voulait éliminer le maximum de mafieux avant de se retrouver dans une situation de siège.

Il se colla contre le mur. Il compta trois voix différentes qui échangeaient des conseils et des mises en gardes au-dessus de lui.

Puis, du coin de l'œil, il aperçut le premier mafieux qui s'aventurait dans l'escalier. Bolan était planqué derrière un pilier de marbre. Il attendit avant d'ouvrir le feu. Il fallait que les complices du pourri se sentent en confiance. L'homme descendit prudemment, balayant l'espace devant lui avec le canon de son pistolet. Il se tourna vers ses camarades et leur fit signe qu'ils pouvaient le suivre.

C'était ce que Bolan espérait.

Le deuxième pourri dévala l'escalier en courant et alla se poster devant son complice, en trépied sur les marches. A son tour, il fit signe au troisième de passer devant en couvrant sa progression.

Bolan songea d'après leur façon de faire qu'il était face à des militaires dévoyés qui avaient rejoint les rangs du Crime organisé.

Il éprouvait pour ces gens-là un mépris tout particulier.

Il s'étonna de ce qu'ils n'appellent pas de renforts supplémentaires. Les autres étaient vraisemblablement en train de patrouiller la propriété. Juste comme cette pensée lui traversait l'esprit, Bolan vit que l'un des gorilles, sans doute le plus gradé dans l'organisation, portait un talkie-walkie à son oreille. Il recevait un message. L'Exécuteur devina qu'on allait informer le mafieux qu'ils avaient affaire à un tireur isolé.

L'Exécuteur passa à l'action.

Avant même que le truand ne puisse répondre au message qu'il recevait, Bolan lâcha une rafale de trois balles.

La première fit voler le talkie-walkie en éclats avant de pénétrer dans la tempe du mafieux.

Les deux autres hommes de main se retournèrent et virent leur

chef glisser le long du mur en laissant derrière lui une longue traînée de sang, avant de rouler vers le bas de l'escalier.

Il entraîna le deuxième garde du corps dans sa chute et le fit trébucher. Celui qui s'était placé en pointe se retourna. Bolan profita de ce moment pour le mettre en joue. Lentement, avec précision et détermination, il appuya sur la détente du Desert Eagle, son index se leva autour de la petite virgule de métal et un rugissement résonna sous le plafond de marbre. Le mafieux fut projeté en avant comme un torero encorné par un taureau. Il avait reçu la balle entre les omoplates. Il écarta les bras, poussa un hurlement et retomba sur le ventre.

Il n'en restait plus qu'un. Le dernier mafieux en vie était affalé sur son chef mort au milieu de l'escalier. Bolan tira indistinctement avec le Beretta 93-R, plusieurs rafales de suite. Les balles entraient dans le mort et le vivant, les secouant de soubresauts, l'un contre l'autre, dans une danse macabre.

Une cascade de sang s'était formée sur les marches de l'escalier.

Bolan tourna les talons et se dirigea vers la porte de l'armurerie. Juste comme il se préparait à entrer, il entendit une pluie de balles qui passait au-dessus de sa tête. Il se baissa, pivota et, dans le mouvement, referma la porte blindée derrière lui et la verrouilla.

Il entendit d'autres balles qui heurtaient le blindage. Il savait maintenant que des mafieux l'attendaient de l'autre côté.

CHAPITRE XIV

Bolan disposait désormais d'un répit. Juste le temps de réfléchir à la meilleure façon de se sortir de cette souricière.

Il entendit encore des bruits de pas étouffés et des éclats de voix de l'autre côté de la porte.

Il inspecta la pièce. Sous un établi qui servait à la réparation des armes, il trouva une malle en métal, l'ouvrit et vit des grenades défensives à fragmentation, soigneusement rangées, dont des M9 HE-DP, qui ont l'avantage de ne pas exploser tant qu'elles n'ont pas heurté le sol, même si elles sont déjà dégoupillées. Et qui, lorsqu'elles explosent, envoient des bouts de métal dans tous les sens. Idéal pour la situation dans laquelle se trouvait le Guerrier, il allait faire une partie de bowling d'un genre un peu particulier.

Il se plaqua contre la porte et écouta. Au bout de quelques minutes les hommes de l'autre côté se mirent à parler. C'était le moment qu'il attendait : leur concentration se relâchait. Ils n'envisageaient plus une fusillade imminente.

Bolan dégoupilla une première M9 HE-DP. Il entrouvrit à peine la porte et jeta la grenade en l'air. Elle décrivit un demi-cercle vers le plafond. Quand le premier mafieux se rendit compte que le battant blindé avait bougé, c'était trop tard. Bolan referma en un dixième de seconde et une explosion meurtrière fit trembler les murs du couloir. L'Exécuteur entendit des hurlements de douleur. Personne ne ripostait. L'explosion avait dû avoir des effets dévastateurs dans cet espace relativement étroit. Bolan profita de la panique parmi les tueurs pour dégoupiller une deuxième grenade et recommencer la manœuvre. La grenade explosa, envoyant des centaines de particules de fer dans les hommes de main de Sanchez. Pour plus de sécurité, Bolan effectua un troisième jet, avec la même efficacité dévastatrice.

De nouveaux cris de douleur répondirent aux premiers. Bolan saisit alors un M 16 dans l'impressionnante collection d'armes à feu de Sanchez, puis il ouvrit la porte en grand et arrosa le couloir. Il vida un chargeur. Un orage de plomb et de feu s'abattit sur les mafieux. Le sang repeignit les murs de marbre rose en rouge. Ceux qui n'avaient été que blessés furent fauchés sans pitié. Puis le silence retomba. Un amas de corps obstruait le couloir. L'Exécuteur n'avait pas le temps de faire le compte des ennemis qu'il avait liquidés. Il savait qu'il restait encore des hommes de main sur ce camp retranché qui ne tarderaient pas à lancer leur contre-attaque.

Mais avant de repartir, Bolan décida de neutraliser l'arsenal.

A côté de la caisse de grenades de type M9 HE-DP, il trouva une bonne vingtaine de grenades MK II comme en utilisaient les troupes

américaines pendant la Seconde Guerre mondiale. Il songea que ces antiquités feraient l'affaire pour ce qu'il avait en tête.

Bolan attacha un long fil de fer pris sur l'établi à trois cuillères au sommet d'une pyramide de ces engins explosifs. Puis, tenant le dévidoir, il partit à reculons tout en regardant par-dessus son épaule pour ne pas être surpris par l'arrivée de renforts. Quand il eut parcouru ainsi une vingtaine de mètres, il tira d'un coup sec sur le fil, dégoupillant les trois grenades au sommet.

Il tourna les talons et sprinta. Il sentait les muscles de ses cuisses qui le propulsaient en avant comme un coureur voyant l'arrivée au bout de la ligne droite. Quinze secondes plus tard, un coup de tonnerre terrifiant déchira l'atmosphère.

Tout l'arsenal de Sanchez explosait. Un jet de flammes remonta le couloir comme un gigantesque crachat de feu.

L'Exécuteur portait toujours le Beretta 93-R et le Desert Eagle. Mais il n'avait pas abandonné le M16, dans lequel il avait glissé un chargeur plein. Et il s'était également muni de trois grenades M9.

Il se dirigeait maintenant vers le port privé devant lequel ils étaient passés plus tôt.

Il ressortit de la villa et vit une jeep qui remontait l'allée avec à son bord quatre tueurs. Là encore, il avait l'avantage de la surprise. Il ouvrit le feu. Le pare-brise éclata sous les balles du M16. La jeep fit une embardée, le chauffeur avait reçu une balle à la clavicule. Il perdait le contrôle de son véhicule.

Bolan fit feu de nouveau. Les hommes de Sanchez ripostèrent.

L'Exécuteur plongea et se mit à plat ventre. La jeep s'immobilisa de côté, offrant une cible idéale. Le Guerrier cala la crosse du M16 au creux de son épaule. Avant que les tueurs n'aient eu le temps de sauter au bas de leur véhicule, Bolan avait appuyé sur la détente. Les deux hommes sur le siège arrière lâchèrent leurs armes, et levèrent les bras au ciel. Bolan ne savait pas s'ils étaient morts, mais une chose était certaine, ces deux tueurs n'étaient plus en mesure de lutter.

Il n'en restait plus qu'un, caché derrière la jeep. Il était adossé à la roue avant et n'osait pas bouger.

Bolan hésita à utiliser une grenade pour se débarrasser d'un seul adversaire. Mais le temps pressait. Il dégoupilla une M 9 et, comme son ennemi restait caché, l'Exécuteur se releva pour lancer son engin explosif. La boule de métal décrivit une courbe dans l'air et retomba sur le capot, là où Bolan avait visé. L'explosion souleva la jeep qui rebondit sur ses pneus. Le capot se souleva comme la mâchoire d'un crocodile, on aurait cru que la voiture elle-même poussait un cri d'agonie.

L'Exécuteur lâcha une rafale avec le M16 et attendit. Aucune

réaction. Il se releva et repartit au pas de course vers le port. Il allongea la foulée, respirant à pleins poumons.

Il voyait déjà les embarcations amarrées à la jetée de bois, dont deux canots équipés de moteurs hors-bord Suzuki qui se balançaient paresseusement sur l'eau turquoise des Caraïbes.

Trois hommes en armes gardaient l'entrée de la jetée. Bolan courait toujours vers eux. Les trois mafieux échangèrent un regard perplexe. Ils ne comprenaient pas qui était cet homme armé qui venait vers eux sans faire preuve de la moindre crainte.

Une trentaine de mètres séparait maintenant Bolan des trois hommes. Il releva le canon du M16 et lâcha une première rafale. Quatre balles allèrent perforer les poumons de celui qui se tenait devant les deux autres. Il tomba sur le dos. Une mousse rougeâtre s'échappait des trous que venaient de faire les projectiles de calibre 22.

Immédiatement, Bolan fit un cadrage débordement, comme un joueur de rugby, et la riposte des deux gardes passa très loin.

Il n'y avait nulle part où se mettre à couvert, il fallait continuer à courir en les aspergeant, tel un fantassin qui monte à l'assaut d'une colline.

Bolan tenait le M16 à hauteur de sa hanche et faisait feu continuellement. Il blessa un deuxième mafieux et le troisième se jeta à l'eau. Le blessé continuait de riposter. Bolan avait cru tout d'abord qu'il se servait d'un pistolet-mitrailleur Uzi avant de se rendre compte qu'il s'agissait d'un SA 23 qui n'avait pas la même précision.

L'Exécuteur continua à avancer en zigzaguant. Le mafieux à terre tira encore une rafale, puis plus rien. Une des balles du Guerrier avait dû atteindre un organe vital.

Le dernier mafieux se cachait derrière un des piliers du ponton.

Bolan arriva à cinq mètres environ et ralentit son allure. Il se retourna pour être sûr que personne d'autre ne venait le prendre à revers.

Il avait remarqué que le dernier garde du ponton était armé d'un Heckler & Kock MP 5. Bolan devina que le tueur attendait qu'il mette le pied sur le ponton pour lui tirer dessus à travers les planches.

L'Exécuteur se retourna. Il vit au loin des lueurs orangées derrière les fenêtres de la villa. L'incendie avait gagné le reste de la demeure colonial de Sanchez. Il calcula qu'il ne lui faudrait pas plus de vingt secondes désormais avant d'éliminer son dernier adversaire et de monter à bord d'un des canots.

Bolan se mit à plat ventre et rampa vers le ponton. Quand il fut assez près, il fit rouler sa deuxième grenade à fragmentation sans la dégoupiller. La réaction ne se fit pas attendre. Une série de détonations assourdissantes résonnèrent et les planches de teck du

ponton volèrent en éclats, des milliers d'échardes se soulevèrent suivant la ligne de feu du mafieux.

Bolan n'en demandait pas plus. Il repéra d'où partaient les coups de feu : le troisième pilier. Il vit même la manche de la chemise hawaïenne qui dépassait. Bolan riposta violemment. Les rafales de M16 ricochaient contre le bois.

Il attendit. Puis, tendant le cou, il vit que l'eau sous le ponton se troublait et se mettait à rougir. Il rampa sur encore trois mètres. L'homme se débattait, il essayait de rester à la surface malgré ses blessures. Bolan se mit en trépied, prit son temps, et d'une dernière rafale acheva le mafieux.

La voie était libre. L'Exécuteur sortit son poignard de la gaine accrochée à son mollet et trancha les amarres. Il sauta à bord et sentit soudain des balles qui passaient au-dessus de sa tête. Il se retourna : trois mafieux dominicains en chemises bariolées et lourdement armés venaient vers lui dans un 4x4 découvert; à plus de cent kilomètres à l'heure en labourant la pelouse.

Bolan posa le pied sur le ponton et repoussa le bateau. Puis il se coucha dans le fond pour mettre le moteur en marche.

Les mafieux arrêtaient leur jeep et en descendirent. C'était le moment où ils étaient le plus vulnérables. Bolan posa le canon du M16 sur l'arrière du canot et tira une rafale. Un des mafieux prit une balle dans le genou et s'effondra en se tenant la jambe. Les autres se mirent à couvert derrière la voiture.

Bolan songea à se servir de sa dernière grenade. Mais il préféra attendre un moment plus propice. Il risquait au mieux d'en blesser un et d'endommager la jeep, il lui fallait plus d'efficacité.

D'autres bateaux étaient amarrés de part et d'autre du sien, mais il ne pouvait plus prendre le risque d'aller couper leurs amarres. Il appuya encore une fois sur la détente, tandis que le bateau dérivait vers le large.

Bolan retourna vers la barre, accéléra et partit vers l'horizon. Derrière lui, les deux mafieux se précipitèrent vers un autre des canots. En quelques secondes, ils allumèrent le moteur et prirent le Guerrier en chasse. Ils avaient l'avantage du nombre : pendant que l'un d'eux barrait, l'autre pouvait mettre Bolan dans sa ligne de mire et lâcher des rafales de 9 mm. Le Guerrier s'efforçait de ne pas aller en ligne droite. Avec la vitesse, l'embarcation sautait au-dessus des vagues comme un cheval au-dessus d'un obstacle.

Une balle passa juste à côté de la tête de Bolan, faisant voler en éclats le pare-brise.

Puis plus rien. Le mafieux avait arrêté de tirer. Bolan vira de bord, le canot tourna quasiment sur le flanc et décrivit un demi-tour en épingle à cheveux. Le mafieux rechargeait son Heckler & Koch, mais

sans la vitesse et la dextérité requise.

Tenant toujours la barre dans une main, Bolan sortit le Desert Eagle et le brandit dans l'autre main. Il ajusta la tête du mafieux qui était en train de recharger.

— Attention ! Baisse-toi ! lui cria son complice.

Trop tard. L'ogive brulante de Bolan l'avait atteint à la tempe, lui décollant tout le haut du crâne.

Celui qui avait crié lâcha la barre et se mit à riposter. Mais, dans l'affolement, il ne parvenait pas à viser, ses tirs n'avaient aucune précision.

Bolan ralentit, arma son pistolet et fit feu de nouveau. La balle atteignit le mafieux à l'épaule et lui fracassa l'os. Il tourna sur lui-même avant de tomber à quatre pattes sur le plancher de son canot. Bolan hésita à achever un homme blessé. Mais le tueur ne lui laissa pas le choix. Il tâtonna pour retrouver le Heckler & Koch, puis le leva vers Bolan. L'Exécuteur tira de nouveau, une seule balle qui atteignit le mafieux en haut du crâne. L'impact le projeta par-dessus bord. Il resta à la surface quelques secondes, tandis qu'un jet de sang rouge se mêlait à l'eau bleue de la mer des Caraïbes. Puis les vagues l'engloutirent.

L'Exécuteur contempla quelques secondes le bateau luxueux qui dérivait avec un cadavre à bord. Il se saisit du M16 et arrosa la coque jusqu'à ce que l'eau pénètre à l'intérieur et que l'embarcation commence à sombrer.

Il lui restait une grenade. Il n'en avait même pas eu besoin. Bolan la fit sauter comme une balle de tennis au creux de sa main, et finalement la jeta au milieu des vagues.

Puis il sortit son portable pour signaler sa position à Jack Grimaldi.

A peine deux heures plus tard, il vit un point dans le ciel qui approchait, et entendit un bruit de moteur qui s'amplifiait.

L'hydravion se posa à une vingtaine de mètres. Bolan remit le moteur hors-bord en marche et se dirigea lentement vers l'appareil.

Il grimpa les quelques échelons qui le séparaient du cockpit.

— Joli bateau, fit Jack pour l'accueillir.

— Et c'est un temps idéal pour la pêche au gros, répondit l'Exécuteur.

Quelques secondes plus tard, l'hydravion s'élevait dans les airs et mettait le cap sur la Floride.

Alors que la côte américaine se dessinait au loin, beaucoup plus au nord, au Québec, la police montée, la police du Québec et la gendarmerie Royale du Canada s'apprêtaient à se lancer dans une opération semblable à celle qui avait décapité l'organisation des Hells

Angels plusieurs années auparavant. A l'époque, James McMurray n'était qu'un simple agent des forces spéciales. Cette fois, c'était lui qui menait l'opération.

Il regarda avec satisfaction ses hommes qui se déployaient autour du casino où la livraison de drogues était arrivée de Saint-Domingue. Des quantités considérables.

Les polices canadienne et américaine avaient travaillé de concert et récolté assez de renseignements pour boucler tous les membres les plus importants du club de motards qui s'étaient eux-mêmes surnommés les Desperados.

Cette fois-ci, les voyous n'essayèrent même pas de fuir ou d'opposer la moindre résistance. Ils sortirent les mains sur la tête et entrèrent sagement dans les véhicules qui attendaient de les emmener en prison.

Au même moment, à Tucson, Vince Mortimer pénétrait dans le local des Desperados, rasé de frais, dans un costume gris, accompagné de trois autres personnes dont une jeune femme en tailleur. McDermott, accoudé au bar, songea que cette petite risquait de passer un sale quart d'heure dans l'arrière-boutique.

Vince Mortimer se dirigea droit vers le président du club qui ne le reconnut pas immédiatement. McDermott regardait en plissant le front ce type cravaté qui avait le culot d'entrer dans un bar réservé aux motards, sans même se soucier du danger.

Quand Mortimer fut assez près, McDermott le regarda avec des yeux écarquillés.

— Vous êtes en état d'arrestation, déclara l'agent de l'A.T.F. Je vous présente Angela Carter, John Sinclair, et Robert McWilliams.

Le motard n'avait toujours pas réagi.

— Je vous conseille d'être sages, fit le représentant de l'ordre, le local est cerné. Vous n'avez aucune chance. Vos amis au Québec sont sous les verrous. Alors, qu'est-ce que vous en dites ?

Les hors-la-loi ne trouvèrent rien à dire. Alors, Vince Mortimer ajouta à l'intention de McDermott, alias Blitz, sur un ton beaucoup moins officiel, et avec un large sourire :

— Si tu savais avec quelle impatience j'ai attendu ce moment, petit connard !

Puis il tira les menottes de derrière sa ceinture.

CHAPITRE XV

Quand l'avion se posa à Miami, Mack Bolan reçut un message sur son portable : « Killer se cache dans le café de la vieille Maria. »

Il comprit tout de suite qui lui avait envoyé cette information : Vince Mortimer. L'Exécuteur comprit aussi ce que cela signifiait. Le tueur de Johnny Saintly ne pouvait pas s'en tirer aussi facilement, mais une seule personne pouvait agir utilement : lui-même.

Bolan n'aimait pas mêler ses sentiments aux missions qu'il se donnait. Mais, cette fois, il était convaincu d'avoir une dette à payer.

Il rejoignit Tucson le même jour après avoir fait ses adieux à Jack Grimaldi.

— Je ne peux pas t'accompagner, Striker ? demanda le pilote.

— Pas cette fois, Jack, mais on se retrouvera sûrement bientôt.

Puis, après une tape sur l'épaule de son ami, l'Exécuteur se dirigea vers la porte d'embarquement.

Une fois en Arizona, il prit le même 4x4 Mitsubishi que lorsqu'il s'était rendu au premier rendez-vous avec Johnny Saintly. Ainsi, Killer comprendrait ou devinerait en le voyant arriver que la vengeance s'abattait sur lui. Il fallait que cet acte ait un sens.

En remontant la route désertique du Sonora, Bolan eut l'impression de se retrouver dans un flash-back.

Au bout de quelques heures, le café se dressa devant lui comme il l'avait laissé. La vieille Maria, plus folle que jamais, avait réparé ses vivariums et capturé de nouveaux monstres pour les peupler.

Bolan arrêta la voiture à une dizaine de mètres du café. Il descendit lentement, le Desert Eagle dans une main et le Beretta 93-R dans l'autre. Pas besoin de silencieux ici. Il souhaitait même que la mort de Killer fasse du bruit.

Il jeta un regard circulaire sur l'endroit. Ses lunettes de soleil conféraient une lumière orangée au paysage.

Son instinct en éveil, il sentait la présence de son ennemi. Pas un bruit, pourtant, si ce n'était les sifflements du vent.

Il tourna la tête et vit la moto garée à côté du café. Killer n'avait pas eu le cœur de s'en séparer.

Bolan décida de signaler sa présence à Killer, il ne voulait pas le prendre par surprise.

Il leva le Desert Eagle, mit en joue les vitres crasseuses du café et tira une seule balle.

La fenêtre vola en éclats. On entendit comme un tintement de cloche, alors que le verre tombait par terre. Puis ce même silence de mort qui avait accueilli l'Exécuteur quelques minutes plus tôt.

Tout d'un coup, Bolan perçut un mouvement sur sa gauche, il

pivota et fit feu d'un même élan. La balle du Desert Eagle emporta le haut d'une des pompes à essence qui dataient des années trente. Il eut juste le temps de voir une silhouette disparaître derrière le bâtiment.

Bolan prit le fuyard en chasse. Il arriva au coin de la baraque, se cala contre le mur de bois et attendit.

Un grincement sur la droite lui fit tourner la tête. C'était la porte du café et la vieille Maria qui en sortait en se parlant toute seule.

Bolan craignit qu'elle ne se retrouve prise entre deux feux. Elle n'y était pour rien dans cette affaire, Un autre bruit l'alerta. Comme une semelle qui déplace de la poussière et des cailloux. Killer perdait patience. Puis des pas précipités.

Bolan risqua un coup d'œil de l'autre côté du mur. Killer avait pris la fuite. Il ne pouvait pas aller loin comme ça et Bolan songea qu'il essaierait certainement de rejoindre sa moto.

Il tourna les talons. Effectivement, Killer reparaisait à l'angle du café. Mais Bolan ne put pas faire feu. Il risquait d'atteindre la vieille démente, qui avançait toujours à petits pas en parlant toute seule.

Killer n'avait pas les mêmes scrupules que Bolan. Il leva son Glock et tira dans la direction de l'Exécuteur. Les balles passaient autour de Maria sans qu'elle semble s'en préoccuper.

— Baissez-vous ! Baissez-vous ! cria Bolan à la vieille folle.

En vain. Il était en trépied, les deux bras tendus et le Desert Eagle prêt à cracher le plomb.

Killer sprinta, rattrapa Maria et lui passa un bras autour du cou, tout en continuant à tirer vers l'Exécuteur.

Bolan roula sur le côté. Les balles passèrent à quelques centimètres à peine, soulevant de petits nuages de poussière sur le sol.

Puis Killer posa le canon de son pistolet contre la tempe de Maria et cria :

— Ecoute-moi bien ! Tire encore une fois et je lui fais sauter la cervelle. Tu m'as compris ?

Il serra plus fort la gorge de Maria, la plaquant contre lui. Elle émit un petit glapissement de douleur.

— Les clés de la voiture ! cria Killer.

— Elles sont à l'intérieur, répondit Bolan.

— Baisse ton arme, ou je la crève, insista Killer. Bolan n'eut pas d'autre choix que d'obéir.

Killer pointait son Glock sur lui. Il souriait de toutes ses dents pourries quand, tout d'un coup, son rictus se transforma en une grimace de douleur, suivie d'un vagissement.

Il baissa les yeux et comprit pourquoi Maria se caressait la paume de la main. Elle cachait là une mygale poilue qu'elle venait de coller

sur le haut de son pantalon et qui l'avait mordu.

Le motard repoussa la vieille qui tomba dans la poussière, et commença à se débattre en essayant de chasser l'insecte d'un revers de la main. Il hurlait de terreur.

Bolan l'ajusta et tira dans l'épaule. Un jet de sang s'éleva vers le ciel, Killer tournoya sur lui-même et lâcha son Glock. Il tomba à genoux en se tenant le haut du bras. Sa main était toute rouge. Il regarda d'un air éberlué la mygale qui s'enfuyait dans la poussière tandis que la vieille Maria courait derrière pour la rattraper.

Bolan avança lentement vers Killer. Ce dernier essaya de s'emparer de son arme, mais Bolan l'éloigna d'un coup de pied.

Killer le regarda en plissant le front.

— Tu viens de te faire piquer par une mygale, dit Bolan. T'es foutu. Malheureusement pour toi, ça risque d'être très long.

Killer s'était mis à cracher du sang.

— Alors tue-moi, fit-il.

— D'accord, répondit Bolan. Mais en échange je voudrais une dernière chose de ta part.

— Quoi ?

— Je voudrais que tu penses à Johnny Saintly.

Puis l'Exécuteur leva le canon du Desert Eagle et visa entre les yeux du pourri. Il resta quelques secondes ainsi avant d'appuyer sur la détente. Il ne saurait jamais si le motard avait pensé à Johnny avec un peu de regret dans l'âme, mais il lui en avait laissé le temps...